

G.-J. ARNAUD

LES HOMMES-JONAS

La Compagnie des Glaces



Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 14

LES HOMMES-JONAS

(1983)



CHAPITRE I

Ce n'était même pas une station et encore moins une ville. Une boursoufflure des rails, une tumeur, une varice sur la ligne qui conduisait à la Compagnie de la Banquise.

Amertume Station ! Ce nom enfiévrant des milliers de gens dans le monde. Des désespérés, des traqués, des malfaiteurs en fuite. Amertume Station, c'était le purgatoire après l'enfer, et au-delà de la frontière c'était le paradis de cet immense territoire que formait la Concession de la Compagnie de la Banquise dirigée par un homme légendaire, le Kid. Des milliers de gens échouaient dans ce bidonville des glaces, parmi les épaves humaines, les entassements de matériel ferroviaire hors d'usage.

Harl Mern parvint dans cette varice infectée

après des semaines d'un voyage hallucinant, hors du temps. Il avait du mal à réaliser que six mois ou un an plus tôt il se trouvait en Transeuropéenne, qu'il dirigeait un centre d'études et de recherches sur les « Gisements intellectuels de documentation » et les « Gisements économiques diversifiés ». Son vieil ami le glaciologue Lien Rag lui avait alors rendu une curieuse visite. Ils avaient échangé des secrets et peu après l'ethnologue avait été arrêté. La fille du gouverneur de la 17^e Province, Floa Sadon l'avait fait libérer, lui avait fourni les moyens de se réfugier en Africania.

Hébété, il descendit de ce maudit wagon où il avait passé des semaines exécrables. Il s'était juré de hurler sa joie et de danser sur les quais lorsqu'il serait enfin à la frontière, mais ce qu'il voyait de l'endroit lui coupait son enthousiasme. Instinctivement il voulut refluer vers le compartiment mais le flot de ses compagnons de misère le força à avancer vers le bout du quai. Ce n'était même pas un quai, juste de la glace noire de saleté. Aucun dôme, aucune coupole, même pas de verrière vétuste pour protéger cette ville lugubre. Il faisait très froid, bien sûr, et il n'avait même pas de combinaison isotherme, juste cette pelisse, des vêtements doubles et une cagoule pour le visage. Le vent soufflait de l'Antarctique et il avait envie

d'un liquide chaud.

— À la queue, mon vieux, lui dit-on quand il fit mine de vouloir passer devant.

— Qu'y a-t-il devant ?

Il ne l'apprit pas tout de suite, pas avant que la folle rumeur ne se mette à courir la foule.

— Il faut changer mille dollars ? Vous avez bien dit mille ?

— Pourquoi cinq mille en plus ?

— Des calories, c'est quoi les calories ? C'est ce qu'on mange, ce qu'on reçoit comme chaleur.

— C'est la monnaie de la Compagnie de la Banquise, dit Harl Mern... Il en faut cinq cent cinquante pour faire un dollar.

Mais personne ne l'écoutait. L'excitation, le désespoir étaient à leur comble et ces gens fatigués devenaient fous de colère, parlaient de briser, de tuer. L'ethnologue ne pouvait voir quel était l'objet de leur révolte. Il attendait toujours sagement dans la queue jusqu'à ce que cette dernière se disloque en petits groupes véhéments. Mern put alors, tirant ses bagages, approcher d'un train en stationnement qui barrait la ligne, installé en plein croisement. Un train blindé, ce qui le surprit et il aperçut l'affiche tout en haut du wagon central. Une affiche écrite en anglais seulement. Pour

obtenir un visa provisoire d'un mois il fallait échanger mille dollars, faire un dépôt de cinq mille à la banque centrale qui versait un intérêt de vingt pour cent à la restitution.

— Mille dollars, répéta-t-il.

Il n'en avait pas cent en poche et ne pouvait croire à son infortune. Il avait écrit à Lien Rag mais n'avait pu espérer une réponse puisqu'il n'avait plus de domicile fixe et voyageait à petites étapes vers Kaménépolis, la capitale de la Compagnie de la Banquise.

— Oui, mille dollars, dit un homme jeune portant combinaison. On ne nous avait pas dit ça au départ, hein, papa ?

Ce train s'était formé à Atlantic Station sur la côte ouest de l'ancien Portugal qui appartenait à l'Africana. Le savant était le seul d'ailleurs parmi ces exilés à situer la ville. Il avait fallu verser cent dollars et trouver trois mille passagers pour réussir à former un train. Un convoi de vingt wagons seulement, vétustes, mal isolés, une très vieille loco à vapeur au rendement très faible. Puis il avait fallu rajouter vingt dollars pour les pots-de-vin, les autorisations, les visas. Un jour avant le départ les candidats à ce voyage au bout de la terre avaient appris qu'ils devraient se nourrir sur leurs

propres provisions. Qu'ils risquaient de ne pas trouver de ravitaillement en certaines stations. En fait l'agence qui organisait ces trains d'émigrants vendait aussi de la nourriture sous forme de viande séchée, de sacs de farine, de légumes secs. Harl Mern s'était encombré de dizaines de kilos de nourriture infecte pour découvrir que tout au long de la grande traversée on trouvait des plats chauds et appétissants. Faute d'argent il devait avaler ses farines en regardant les autres s'empiffrer de mets odorants.

— Dites, papa, vous n'allez pas rester là ? Avec ma femme et mes amis on a trouvé un compartiment dans un vieux wagon. Dix couchettes. Ça vous reviendra à un dollar la nuit avec le chauffage.

— Il y a le chauffage ?

— Un poêle fait avec des bidons et qui brûle de l'huile de baleine ou de phoque, je ne sais plus. Ça empeste mais il fait chaud.

Harl Mern devait découvrir plus tard que le garçon le volait d'un demi-dollar chaque jour. Mais il était heureux, dans cette nuit sinistre, d'avoir un endroit où se coucher.

Le compartiment était si étroit qu'on ne pouvait séjourner debout. Il fallait monter dans sa

couchette et ne plus en bouger. Bien sûr on l'avait relégué tout en haut. En face de lui couchaient trois enfants d'un couple qui n'arrêtaient pas de se chamailler ou de se moquer de lui.

Tant bien que mal il s'installa, obtint un peu de l'eau chaude qui bouillait sur le poêle puant et se prépara de la farine de soja qu'il avala à coups de cuillère. Les autres étaient assis sur les couchettes basses et discutaient, faisaient des plaisanteries.

— Paraît qu'on trouve de quoi travailler dans cette saleté de station. Il arrive un train tous les deux jours. Entre deux mille et trois mille émigrants.

— Il n'en passe pas un pour cent... dit un homme plus âgé qui buvait de l'alcool à même une petite gourde. Un pour cent. L'agence cache à tous qu'il faut au moins six mille dollars pour passer la frontière. C'est une escroquerie. Un voyage pour rien. Et pour repartir d'ici rien à faire. Il n'y a pas un seul train pour l'ouest.

— Vous plaisantez ou quoi ?

— On a vu passer des convois, des trains confortables et même très luxueux sur les voies descendantes.

— Ceux-là ne s'arrêtent pas dans cette pourriture. Ils viennent directement de la frontière

qui se trouve assez loin d'ici. Dix kilomètres.

— On ne peut pas repartir ?

— En principe non, mais il y a des voituriers qui possèdent des draisines qui vous conduiront à l'ouest, dans une petite station où vous serez autorisé à acheter un billet pour plus de mille kilomètres. En dessous c'est impossible.

— C'est une nasse alors, s'écria quelqu'un déjà couché en dessous de l'ethnologue.

Il précisa :

— Un piège, si vous préférez.

Une nasse, c'était bien ça, songea le vieillard en s'allongeant. Il avait besoin d'uriner mais il attendrait que ces gens-là dorment pour descendre.

— Il faut éteindre la lampe, l'huile est chère et pourtant nous sommes très proches des plus grandes pêcheries de baleines et de phoques de la terre.

La lampe était fixée au-dessus du poêle. Ce dernier fonctionnait grâce à une mèche plongeant dans le réservoir d'huile. La lampe également, au moyen d'une mèche plus fine et plus longue.

— Juste la réduire pour qu'elle ne file pas. Les gosses ont peur dans le noir.

Mais ils continuaient à bavarder à voix basse et à boire. Harl Mern dut se résigner à descendre en s'excusant beaucoup. Le couloir était terriblement glacé et il fut suffoqué par la différence de température. Il n'y avait pas de cabinets et il lui fallut descendre sur la banquise pour uriner. Pour ce faire et ne pas brûler son sexe il dut utiliser un vieux mouchoir, pisser dedans et le jeter ensuite déjà craquant de glaçons.

Un silence l'accueillit. Ils ne dormaient pourtant pas et avaient dû parler de lui, peut-être regretter de s'être embarrassés d'un vieux.

Il dormit à peu près malgré un bébé qui pleura au milieu de la nuit. Lorsqu'il ne l'entendit plus il soupira de soulagement, mais surprit un bruit de succion. Il se pencha, vit la mère qui donnait le sein. Elle s'était largement dépoitraillée et elle avait une poitrine éclatante de jeunesse et de vie. Le nourrisson tétait avec frénésie. La femme leva la tête et parut furieuse, le prenant pour un voyeur.

Le lendemain le mari lui jeta un œil féroce et il se hâta de sortir après avoir mélangé de l'eau chaude à un peu de farine de soja.

Il se demanda s'il ne serait pas possible d'aller discuter avec les fonctionnaires de la Banquise.

Dès que Lien Rag connaîtrait sa présence en ce lieu il viendrait le chercher. Il pouvait même se recommander de lui auprès du Kid.

Mais il y avait à nouveau une file d'attente. Il se rendit compte que les gens qui n'avaient pas un seul dollar des six mille exigés croyaient avoir tous de bonnes raisons d'obtenir un visa. Pour leur qualification professionnelle ou parce qu'ils connaissaient quelqu'un qui connaissait...

Il pénétra dans un wagon-bar et fit éclater de rire les trois hôtes court vêtues qui accueillait les clients. Il ressortit et trouva un bar plus discret. On lui servit du thé arrosé d'alcool qu'on lui fit payer deux dollars. C'était horriblement cher. Il ne pourrait jamais tenir longtemps à ce tarif-là. Un dollar de logement, bientôt plus de provisions. Il emporta son thé jusqu'à un box et regarda par le hublot à double vitre.

Amertume Station paraissait servir de poubelle à tout ce que la société ferroviaire rejetait, réformait. Il y avait des viaducs métalliques rouillés qui enjambaient les voies et sur lesquels séjournaient des wagons habités. On y accédait par des escaliers vertigineux. On avait aussi taillé dans la banquise à plusieurs niveaux et tout un quartier s'était créé sur six hauteurs différentes.

— Vous voulez passer la frontière ? demanda soudain le patron depuis son bar.

Harl Mern regarda autour de lui avant d'être certain qu'on s'adressait à sa personne.

— Oui, bien sûr. On vient ici pour ça, non ?

— Oh, pas forcément ! On vient aussi acheter des marchandises ou des personnes humaines. Ici tout se vend, même votre sang si vous voulez. Quatre dollars la pinte.

— Un sang de vieillard, fit l'ethnologue avec un sourire triste.

— Oh, qu'importe ! Vous venez de Transeuropéenne, pas vrai ?

— C'est exact ? Vous aussi ?

— Moi et quatre-vingts pour cent de la population. La guerre continue avec la Sibérienne ?

— Toujours, hélas.

— C'est bien pour ça qu'on est ici.

— Vous comptiez passer de l'autre côté ?

— Oui. Juste comme cette histoire de mille dollars et des cinq mille en dépôt venait d'être instituée... J'avais les mille mais pas les six mille. J'ai acheté ce foutu bar et voilà. Maintenant j'ai le fric mais qu'irais-je faire à Kaménépolis ? C'est pas

mieux qu'ici et tout y est hors de prix. Et en plus c'est plein de Roux. Et moi j'en ai par-dessus la tête, des Roux.

Il s'esclaffa et Harl Mern vit dans sa plaisanterie une allusion aux Roux qui, en Transeuropéenne, nettoyaient à longueur de journée les dômes des villes. Quand on levait la tête on les voyait en train de racler la glace. On voyait surtout le sexe de ces primitifs. Les gens du Chaud, les hommes surtout ne pouvaient supporter la vue de ce membre qui les ridiculisait.

— Ici pas de Roux. Ils ne s'y frotteraient pas. De temps en temps on organise un safari. Y en a vers le sud, le long des voies. On abat les mâles, on chope les femelles qu'on fourre dans les voitures pour les sabrer...

— Mais, fit Harl Mern, elles meurent au bout d'une heure dans une ambiance trop chaude.

— C'est ça qui est con... Et chouette en même temps. Quand elle suffoque c'est encore plus excitant.

L'ethnologue quitta son box et inclina la tête au passage. Il avait envie de vomir. Il retrouvait les mêmes mœurs sadiques à l'autre bout de la terre. Il marcha le long d'une voie sans savoir où aller. Là-bas dans le compartiment il ne serait pas le

bienvenu. Il alla voir où en était la file d'attente devant le train blindé de l'immigration mais elle était toujours aussi importante. Et puis comment prouver ses affirmations une fois en face d'un fonctionnaire désabusé par les pauvres ruses des postulants ?

Il fut accosté par une femme vêtue de fourrure blanche, du loup ou de l'ours, il ne savait pas. Ou du bébé phoque peut-être.

— Bonjour, dit-elle.

Elle portait une cagoule en plastique transparent avec un système pour que sa voix reste intelligible. Il secoua la tête en pensant qu'elle lui proposait quelques instants de plaisir.

— Non, je ne suis pas une pute. Ce que je vends est bien plus intéressant qu'une partie de jambes en l'air. Vous avez un moment ?

— Je voudrais aller prendre cette file, dit-il.

— Vous serez refoulé après trois heures d'attente dans le froid. Moi je peux vous faire passer.

Il devait bien sûr exister des passeurs. Il suffisait de rejoindre une cross station vers l'ouest, d'emprunter un réseau vers l'Antarctique. Il y avait forcément une ligne qui ensuite remontait du pôle sud vers la Banquise.

— Rien de clandestin, vous savez. Tout est régulier et vous passerez la tête haute. Pour entrer il vous faut six mille dollars. Avec trois mille je vous donne la clé du paradis.

— Je n'ai même pas cent dollars, dit-il.

Elle se rendit compte alors que ses fourrures faisaient illusion, qu'il était maigre.

— Tant pis, dit-elle... J'ai cru que vous pouviez payer. Si vous n'avez pas cent dollars vous ne tiendrez pas huit jours, vous savez ?

— Je m'en doute. Vous me proposiez quoi pour trois mille ?

— Des actions de la Compagnie. Avec dix actions vous pouvez assister à une réunion du conseil d'administration, donc entrer dans la Concession. C'est tout bête.

— C'est simple, en effet. Et il suffit de dix actions ?

— Pour le moment, mais ça ne durera pas quand ils verront que des tas de gens passent ainsi.

— Vous en vendez beaucoup ?

— Pas mal... Je suis courtière, en fait. Mais il y a des bureaux d'agents de change là-bas. Eux vous demanderont trois mille cinq. Il faut dire que les

cours ont drôlement grimpé ces dernières semaines. Avec comme corollaire la montée de la calorie. Avec un dollar on n'en a plus que quatre cent quatre-vingts ce jour. Les Panaméricains en font une, de gueule...

Harl Mern découvrit alors les petites officines qui attiraient pas mal de monde. Il put consulter les cours du jour des actions, voir que l'inconnue aux fourrures blanches ne lui avait pas menti. Elle vendait en dessous de la cote du jour.

Il apprit qu'on pouvait acheter les actions à crédit une par une. C'était évidemment plus cher. Il vit sortir un homme qui tenait une de ces actions dans la main. Peut-être pouvait-il s'en payer une de temps en temps.

Songeur, il alla prendre la queue mais au bout d'une heure se rendit compte qu'il ne passerait pas avant le milieu de l'après-midi. Il avait faim et soif. Des marchands ambulants vendaient de la nourriture et des boissons chaudes à un prix exorbitant.

— On partage un thé, compagnon ? lui proposa un homme devant lui. Il y en aura largement pour deux et ça ne fera qu'un dollar chacun.

Pour ce prix on leur donna une petite thermos et un gobelet. Il fallait boire très vite avant que le

liquide ne se refroidisse.

CHAPITRE II

Un soir cafardeux noyait Kaménépolis de brumes glauques. Jamais la couche de poussière lunaire n'avait paru aussi basse et le Kid regardait sa ville du haut de ses bureaux mobiles installés sur la spirale la plus élevée de la cité. On appelait ça le mirador du gouvernement et les gens savaient qu'un être d'un mètre dix était le P.D.G. de cette Compagnie nouvelle.

Ce soir-là le P.D.G. se sentait plus gnome que Kid et éprouvait une grande tristesse à se retrouver seul. Il ne l'avait jamais été autant. Pas de nouvelles de Lien Rag ni de Jdrien et de Yeuse après des mois d'attente. Étaient-ils captifs de la banquise dans le nord Pacifique ? Étaient-ils morts, prisonniers de la Panaméricaine que dirigeait la féroce Lady Diana ? Il ne savait rien.

Un jour le Réseau du 160° Méridien serait terminé et se raccorderait à l'ancien Cancer Network qui suivait à peu près le tropique. Ce jour-là peut-être saurait-il ce qu'étaient devenus ses amis, son fils adoptif Jdrien. Mais dans combien d'années ?

Kaménépolis se boursouflait dans sa suffisante prospérité et il ne dominait plus cette mégalo-pole folle de jouissances et de profit. Titanpolis qu'il voulait créer dans l'est auprès du volcan qui fournissait l'énergie principale de la Concession, Titanpolis ne progressait pas. Un four, un bide. À peine mille personnes de plus en un an malgré les entreprises nouvelles installées à grands frais, malgré le viaduc de glace qui progressait vers l'est, vers la Panaméricaine, vers l'ancienne côte du Pérou à la vitesse d'un à deux kilomètres-jour. Cinq mille jours de travail, douze ans ? Il ne pouvait patienter aussi longtemps. Il fallait que Lien Rag revienne vite. Le glaciologue seul pouvait trouver les techniques, les astuces qui freinaient la progression de l'ouvrage. Il avait parlé de dix kilomètres-jour, peut-être plus, avait trouvé un procédé pour construire les arches, pour les congeler en cas de variations climatiques. L'océan offrait de belles surprises avec des courants d'eau chaude qui brusquement interrompaient la

banquise. Le poids des glaces qui étreignaient le globe provoquait des éruptions sous-marines, des relèvements des fonds océaniques.

Il retourna à sa table de travail et consulta les dernières dépêches. Le relèvement de la calorie, des actions. Une remontée spectaculaire qui le laissait de plus en plus inquiet. Il savait que ce n'était pas sain. Le Mikado, son associé, revendait en sous-main ses actions. Parce qu'il haïssait la banquise où il avait failli laisser sa peau de bouddha lors du réchauffement criminel qui avait duré huit jours.

Il avait fallu des semaines pour sortir le temple hindou du Mikado des ornières de glace. Le gros associé ne pardonnait pas. Ni à la banquise ni au Kid. Et les actions se négociaient à dix fois leur valeur, là-bas, à Amertume Station. Nom impropre d'ailleurs. Ce n'était pas une station officielle, juste une tumeur clandestine, un chancre mou grouillant d'épaves avachies, d'êtres répugnants qu'on ne pouvait admettre sur le territoire de la Concession.

Il faudrait remonter la barre du minimum d'actions nécessaires pour participer au conseil d'administration. Mais il y avait les Accords de NY Station qui réglementaient la vie des Compagnies

ferroviaires. Il avait fallu une dispense pour fixer à dix le chiffre qui habituellement voisinait autour de cinq.

— Quatre cent soixante-dix calories pour un dollar.

Quand il avait lancé ses billets à l'effigie du volcan Titan ou d'une baleine blanche, il fallait neuf cents calories pour un dollar et personne n'en voulait. Les riches parvenus de la ville méprisaient sa monnaie alors que, désormais, ils s'en gointraient. Il aurait fallu que les planches à billets travaillent nuit et jour pour combler la demande. La calorie devenait l'une des monnaies les plus fortes du globe.

C'était l'heure de Gola, le chef de la police. Il venait faire son rapport et le Kid savait de quoi il serait question, des Roux du Dépotoir et de la situation à la frontière ouest. Amertume-chancres !

Gola gardait toute sa modestie bien qu'il commandât toutes les forces de police de la Concession. Il avait fallu instituer une conscription de deux mois pour les hommes de dix-huit à trente ans. Une mesure impopulaire dans les milieux aisés, plus acceptée dans les classes pauvres à cause de la solde. Trois mille calories-jour. Tous ces appelés servaient dans les

unités de police, que ce soit dans la ville, le long des réseaux ou à la frontière. Rien que pour ce secteur il fallait deux mille hommes pour surveiller les clandestins qui se faufilaient constamment. On en avait trouvé jusque dans des wagons-citernes isothermes, enfermés dans une capsule de plastique plongée dans du pétrole brut venant de l'Australienne. Certains mouraient de froid dans les wagons de marchandises, malgré les fourrures et les combinaisons. Sur la banquise, la température pouvait descendre jusqu'à moins quatre-vingts.

— Voici la liste des gens qui ont reçu un visa hier. Il y en a trente-deux. Vingt-quatre ont payé les mille dollars, déposé cinq mille en banque. Les huit autres sont des actionnaires. À dix actions par tête bien entendu.

Le Kid alluma un cigare euphorisant. Il tira quelques bouffées, le déposa dans un cendrier.

— Le Mikado détient un million d'actions. Il les écoule peu à peu mais, pour l'instant, il reste le principal actionnaire après moi.

— Les actions se rachètent ici à deux cent cinquante dollars.

— Onze mille sept cent cinquante calories au cours du jour, rectifia le Kid très susceptible au

sujet de sa monnaie.

— Pardonnez-moi.

— Il y a un trafic ?

— Certainement les employés de chemin de fer.

Le personnel roulant, mais que faire ? Pour les gens qui revendent et ne peuvent plus justifier leur présence sur le territoire, que faire également ? Il faudrait établir un régime policier draconien avec vérification d'identité constante.

— Huit par jour c'est encore tolérable. S'ils ont réussi à se procurer des actions c'est qu'ils ont de la volonté et de l'ardeur au travail.

— Il y a des prostitués des deux sexes qui en achètent dix pour pouvoir continuer leur métier chez nous.

— Il faudrait racheter ces actions. À deux cent cinquante j'y gagne.

— On peut trouver des hommes de paille.

— Oui, mais nous deviendrions des magouilleurs comme les autres. Une police qui utiliserait des citoyens véreux... Vous aimeriez ?

— Non, bien sûr, dit Gola.

Le Kid l'estimait honnête sans en être totalement sûr.

— Les Roux ?

— Le deuxième dépotoir commence à fonctionner à peu près normalement. Vous pouvez voir les feux d'ici.

Le Kid prit des jumelles d'approche et regarda vers l'est, aperçut les feux sous les chaudières.

— La Guilde avantage ce deuxième dépotoir tenu par des Hommes du Chaud au détriment des Roux qui occupent le premier mais ils ne se plaignent pas.

— Combien de Roux au dernier pointage ?

— Toujours moins de mille mais il y a les pèlerins qui viennent adorer la mère du dieu vivant.

Le mausolée en glace transparente où gisait Jdrou, la mère de Jdrien, l'ancienne femme de Lien Rag.

— Pas plus de cent à deux cents par semaine. C'est tolérable mais ils se font de plus en plus agresser dans les environs d'Amertume Station.

— Ce n'est pas une station, c'est rien du tout. Un cloaque.

— Comment dois-je dire ?

— Amertume-chancre.

— Non, je ne peux pas parler ainsi... Amertumepolis ?

— C'est dérisoire ! Des agressions ?

— Des Roux abattus comme du gibier, les femmes entraînées dans les draisines surchauffées. Violées dix fois mais mortes au bout d'une heure à cause du chaud.

— Vous avez dit « femmes ». D'habitude c'est « femelles » qui sort de votre bouche.

Gola eut un petit sourire en coin.

— Je m'habitue. Il m'est de plus en plus difficile de les traiter comme des animaux supérieurs. Contrairement à la majorité, je les tolère de plus en plus. On peut intervenir en dehors de la frontière ?

— Avec l'accord du Mikado, oui. Je pensais court-circuiter Amertume-cloaque. Les laisser dans leur pourriture. Les trains feraient un détour. Il suffirait de quelques kilomètres de rails. L'abcès se dessècherait de lui-même.

— Ils créeront un autre point de fixation sur le réseau.

— Oui, vous avez raison. On n'y échappera pas. Il y a des agences désormais qui nous envoient un train par semaine sinon deux. Nous sommes victimes de notre art de vivre.

— Et de la hausse de la calorie.

— Oui. Je suis lucide et je sais qu'elle est artificielle.

— Demain je pars sur le Réseau du 160° Méridien. On signale des incidents avec les colons installés le long. La Guilde craindrait la concurrence des phoqueries.

Le Kid manipula les touches de son ordinateur personnel et fit apparaître sur l'écran les dernières statistiques mensuelles sur l'huile de phoque.

— Une progression de dix pour cent. Ils vont doubler la quantité en une année et ils ont un procédé de raffinage et de désodorisation au point. Il arrive plusieurs wagons-citernes chaque jour.

— Je partirai très tôt.

— Il faudrait que je me rende au terminus. Il me semble que les travaux piétinent. Je vais attribuer la taxe sur l'huile de phoque à ce chantier.

Tout le monde protesterait en pensant qu'il poussait les travaux dans l'espoir de retrouver ses amis, son fils adoptif.

— On a enrôlé quatre-vingts jeunes gens aujourd'hui. La plupart sont ravis mais il y a une dizaine de famille furieuses. Le directeur d'un grand magasin par exemple. Son fils lui servait de comptable.

— Deux mois avec des permissions nombreuses ce n'est pas le bout du monde...

— Il y a une augmentation de réformés... Pour raison psychologique.

— Normal. Les gens ont fui pour la plupart les guerres de Transeuropéenne, de Sibérie, les petites guerres d'Africana et d'Australasie et nous faisons de leurs fils des soldats.

— Des policiers.

— Mettons moitié de chaque. Nous avons désormais plusieurs milliers d'hommes. Plus qu'aucune des Compagnies de l'Australienne.

— Il faut que je rentre.

Le Kid consulta sa montre.

— Vous ne dîneriez pas avec moi, ce soir ?

— J'ai promis à ma femme d'être chez nous. On reçoit des amis. Je suis désolé.

Le Kid eut un geste désinvolte. Il garda son sourire jusqu'à ce que le chef de la police sorte. Il restait seul. Tragiquement seul. Autrefois il avait une femme, Miele, qui peu à peu s'était détachée de lui, grisée par de nouvelles relations snobs. Lors du réchauffement accidentel elle avait voulu fuir Kaménépolis, la banquise, rejoindre l'inlandsis et son convoi avait disparu à travers la

glace fragile dans les profondeurs océanes.

Il n'aurait qu'à commander un plateau et continuer son travail de veilleur solitaire.

CHAPITRE III

Lien Rag se tenait en retrait, tout proche de l'océan qui battait doucement cette corniche de glace au sein de l'immense caverne sous la banquise. Jdrien appuyait ses mains contre la partie transparente du casier où reposait pour toujours le vieux Pavie. Ils l'avaient placé là dans le cimetière, les catacombes des Hommes-Jonas. Pavie était mort depuis cinq semaines et l'enfant venait voir chaque jour si ce sommeil éternel ne modifiait pas trop son apparence.

Le vieux mineur était mort brutalement, tombant d'un coup alors qu'il préparait son café d'orge grillé. Ils n'avaient pas pu le ranimer. L'enfant savait que l'échéance approchait mais avait pleuré des jours et des nuits.

— Il voulait partir avec les Hommes-Jonas.

Lien ne s'habituaît pas. Jdrien parlait directement à son cerveau et il tressaillait chaque fois, comme si un fantôme envahissait son esprit.

— Peut-être qu'il n'aurait pas supporté les grandes profondeurs de l'océan. Certaines baleines plongent à plus de mille mètres, tu m'as dit ?

— Peut-être encore plus loin, mais si des hommes vivent en symbiose dans leurs corps, ils disposent de quoi affronter les grandes pressions.

Les Hommes-Jonas. Lorsque les hommes qui vivaient calfeutrés dans leurs stations apprendraient... D'autres hommes échappaient à la loi rigoureuse de NY Station, se déplaçaient en dehors des rails. Lien Rag en frissonnait d'angoisse.

— Remontons, dit-il à son fils.

Dans la grande arène le goéland dressé vint se poser sur la tête de l'enfant, cria. « Il me demande où est Pavie, comme chaque jour, communiqua Jdrien par télépathie. Il ne croit pas que les hommes meurent. »

Ils allaient tous partir vers l'ouest sur le chantier avec une importante provision de rails. Des kilomètres. Le travail le plus fou, le plus incertain qu'il avait jamais accompli, et pourtant que faire d'autre ? À l'est c'était désormais la fin de

tout espoir. Deux avisos panaméricains bloquaient Cancer Network. Vers Storm Station, en pleine zone des tempêtes hurlantes avec des vents de trois à quatre cents kilomètres heure.

— On reviendra ?

— Encore quelques fois mais un jour nous serons trop loin pour refaire le trajet.

— Pavie restera seul.

— Les Hommes-Jonas viendront.

Douze wagons plates-formes où s'empilaient les rails, tout le matériel. Frère Pierre se trouvait dans la bibliothèque de la station avec Wark et Yeuse. Lien Rag avait tout de suite su qu'elle couchait avec le mécanicien. Il jouait les libéraux mais en souffrait. Il n'avait jamais autant désiré la jeune femme que ces derniers jours. Elle le devinait et paraissait gênée de se montrer tendre avec Wark.

— Non, disait le religieux, ne comptez pas que j'approuve ce projet.

— Quel projet ? demanda Lien.

Wark se tenait près d'une immense carte de la banquise du Pacifique. Il avait tracé une ligne droite en direction de Kaménépolis.

— Vous savez combien à vol d'oiseau ?

— À quoi bon ? cria le prêtre. C'est une hérésie.

Vous n'avez même pas le droit d'y penser.

— Six mille, pas tout à fait... En reconstruisant Cancer Network nous ne sommes même pas certains de trouver le 160°. Nous n'aurons jamais assez de rails. Vous l'avez dit, le gang des Ferrailleurs a dû tout emporter sur des milliers de kilomètres.

— Cette abomination d'Homme-Jonas vous a fourré des idées insensées dans la tête, dit frère Pierre. Si vous faisiez cela vous vivriez comme un paria. La terre entière vous rejetterait et l'Église, qui reconnaît le bien-fondé des Accords de NY Station, vous excommunierait.

Wark haussa les épaules. Par contre Yeuse devint très pâle. Lien s'en réjouit, certain qu'elle ne participerait pas à cette folie.

— Comment les parcourriez-vous ? demanda-t-il.

— En traîneau à voile. Un voilier des glaces. La banquise est presque partout plate. On peut contourner les escarpements, les zones de chaos. Le vent souffle toujours du nord-est dans ces régions, avec régularité.

— Tempête aussi.

— On pourrait en moins d'un mois... Il y a ici du matériel léger pour fabriquer un tel voilier, avec

un pont, un abri pour piloter. Un mois, deux pour le fabriquer, un mois de voyage, sinon il nous faudra un an, deux pour achever ce travail de titan, et avant la fin Lady Diana interviendra. Maintenant qu'elle vous sait réunis, le père et le fils... Le glaciologue et l'enfant prodige.

— Wark, se rebella Yeuse, tu deviens odieux.

— Rag peut établir les plans d'un tel vaisseau. Il a voyagé sur un navire des rails, il sait comment le voiler, le gréer. On ferait des patins articulés, directionnels à l'avant. Je ne veux pas mourir ici. Je suis prêt à tout. Nous usons nos forces à transporter et à monter ces rails sur des traverses abandonnées depuis si longtemps. On ne verra jamais l'autre rive du réseau et vous le savez bien.

— Plutôt mourir que de devenir créature du démon. Hors des rails, point de salut, vous le savez tous ici qui tremblez de terreur sourde à la seule pensée de quitter les rails des yeux. Vous ne pourrez jamais. Vous ne voudriez pas vous ravalier au rang des Roux, tout de même ? cria frère Pierre.

Lien Rag se souvenait que les religieux Néo-Catholiques utilisaient des traîneaux à moteur dans le nord de la Transeuropéenne.

Plus tard il aborda cette question avec le religieux, en dehors des autres.

— Je vous remercie de votre discrétion, dit le religieux. Je vous dois une explication. À cette époque le Saint-Siège pensait qu'on pouvait tenter d'évangéliser les Roux. Du moins de les approcher et de sonder leur religiosité. Mais bien vite le Saint-Siège a compris qu'il s'agissait d'une erreur. Cette miséricorde nous entraînait à oublier les Accords de NY Station. Nous avons alors compris que ces accords étaient un don de Dieu, comme les Tables de la Loi de Moïse. La sauvegarde de notre âme, de notre dignité d'homme passant par la stricte observance de ces accords. Avez-vous déjà été tenté d'agir contre ?

Lien Rag hocha la tête, avoua qu'il éprouvait très vite une épouvante sans nom et une envie de vomir.

— Nous devons combattre ce projet par tous les moyens, disait le prêtre.

— Je ne suis pas d'accord. Wark est libre de ses intentions et si sa philosophie personnelle arrive à une conclusion opposée à la nôtre, nous devons la respecter.

— Vous pensez à la femme, dit sèchement le religieux. Vous la désirez follement. Votre envie de forniquer vous donne des idées libérales que vous n'approuvez pas dans le fond. Vous voulez vous

débarrassez de Wark en le jetant dans les griffes du démon du Froid. Vous n'avez pas le droit.

Agacé par cette équivoque, Lien Rag rejoignit son fils qui voulait donner du poisson au goéland. L'oiseau attendait tout en haut de la verrière effondrée et lorsque Lien lança le morceau de poisson il fondit vers la nourriture, la saisit, alors qu'elle retombait, à quelques mètres du sol.

— Il est adroit, hein ?

— C'est vrai, dit Lien Rag.

— Il est fort, il est libre. Il ne suit pas les rails. Il pourrait voler jusqu'à Kaménépolis et dire au Kid que nous sommes ici.

— Il le pourrait, dit Lien, mais c'est un animal. Pas un homme.

— Tu ne veux pas traverser la banquise sur un voilier avec des patins ?

— Je n'en ai pas le droit. C'est comme tuer, voler, faire du mal. Il y a en nous un sens moral, très rétréci depuis des siècles. Jadis il dirigeait chaque geste mais, désormais, il ne concerne que quelques-uns de nos actes. Renoncer aux rails en fait partie.

— Alors, dit Jdrien, je n'ai pas ce sens moral-là. Moi, lorsque je vois la banquise devant mes yeux, j'ai envie de marcher, de ne plus m'arrêter, nuit et

jour. Je ne veux ni tuer ni voler ni nuire aux autres, mais cela je le veux. Les rails c'est comme une fourchette. C'est commode mais on mange très bien avec les doigts. Les Roux le font et ce sont mes frères.

Lien Rag l'entraîna loin du religieux qui avait déjà une grande méfiance pour l'enfant-dieu. Jdrien devait fouiller dans sa tête, – surprendre ses pensées mais jamais il n'en parlait à quiconque.

Le lendemain ils partirent tous, même Wark, pour le chantier. Les rescapés de Cancer Network avaient fourni un travail considérable mais Lien Rag préférait leur cacher qu'il pouvait rester deux ou trois fois plus à faire et que le Réseau du 160° n'existait plus à cette hauteur.

— Les hommes du Kid progressent à quelle allure ? demanda Indirah qui, d'ordinaire, ne disait pas grand-chose.

Il souriait avec gentillesse, effectuait son travail sans jamais protester.

— Le Kid fait le maximum mais il y a de grosses difficultés.

— Je vous le dis, éclata Wark, que notre travail est inutile.

Ils roulaient depuis quarante-huit heures en se

relayant aux commandes.

— Il faut faire ce voilier, Lien Rag. Yeuse, aide-moi à le convaincre.

— Non, dit la jeune femme. Je ne pourrais jamais m'embarquer sur un véhicule qui ne suivrait pas les rails.

— Jadis les hommes ont même réussi à voler. Et la religion de ce prêtre était aussi puissante. Vous ne voyez pas qu'il fait le jeu des grandes Compagnies totalitaires ?

— Vous mentez, tonna le religieux qui entra brusquement dans la cabine de pilotage. Nous ne sommes pas des complices des Compagnies mais nous savons désormais où est le bien, où est le mal. Le bien arrive à traverser le mal grâce aux rails de la discipline et de la soumission aux volontés divines.

— Quelle symbolique stupide et enfantine, riait Wark. Vous insistez pour que les gens restent de pauvres idiots soumis.

— Et vous qui avez été sélectionné pour travailler dans la Compagnie de la Banquise ! Souvenez-vous d'avoir prêté serment sur les Accords de NY Station. Vous seriez prêt à les trahir.

Wark parut touché cette fois et regarda Yeuse

puis Lien avec un trouble apparent.

— Je n'ai rien trahi... J'ai aussi juré de veiller sur cet enfant et sur Yeuse, et je pense que la traversée directe en voilier à patins...

— Quand vous serez en pleine banquise face aux meutes des loups, poursuivis par les hordes de Roux sauvages...

— Mes frères ne sont pas des tueurs, s'écria l'enfant, et vous êtes un méchant homme. Je le lis dans votre tête. Dans le fond vous souhaitez que nous restions dans cette région et que lady Diana nous retrouve. Vous espérez conclure un accord avec elle pour qu'elle autorise le culte Néo.

Frère Pierre en restait bouche bée et des cercles blanchâtres se formaient autour de cette bouche et de ses yeux. Il ressemblait à un spectre.

— Vous êtes un méchant homme, continua Jdrien. Moi, j'irai avec Wark sur le voilier.

— Sale... Sale...

Il suffoquait et Lien Rag le saisit par l'épaule.

— Frère Pierre, essayez de vous calmer et de ne pas insulter mon fils. Sinon, je vous le jure, je vous assomme d'un seul coup. Je me doutais que vous mijotiez quelque chose en m'entraînant à votre suite dans le but apparemment noble de m'aider à sauver Jdrien.

CHAPITRE IV

Chaque jour ils installaient une vingtaine de kilomètres de rails. La machine permettait de travailler très vite et ils étaient désormais quatre hommes robustes pour ce faire. Le religieux fournissait même plus de besogne que les autres. Il paraissait enragé à l'idée que l'on puisse l'accuser de manigances. Chaque kilomètre posé les éloignait de la Panaméricaine et de Lady Diana.

— C'est vrai, reconnut-il le lendemain de cette scène violente, j'avais le projet de traiter avec Lady Diana si par hasard elle nous capturait tous. Je le regrette profondément et je tiens à me racheter.

On allait manquer de rails et Wark quitta le chantier pour retourner à Nord Pacific Station en préparer d'autres. Toute l'équipe rentrerait se reposer trois jours avant de revenir sur le chantier.

Yeuse grimpait souvent au plus haut de la machine pour scruter l'horizon à l'ouest, mais elle ne voyait rien d'autre que les traverses qui, au loin, paraissaient se bousculer les unes sur les autres.

— Un jour, pourtant, lui dit Lien Rag pour la consoler.

— Je serai vieille avec des cheveux gris et Lady Diana nous aura rejoints.

— Il faut qu'elle trouve un équipage assez valeureux pour oser affronter la banquise.

Dès son retour à NP Station, l'enfant alla rendre visite à Pavie et s'immobilisa de stupeur en tendant la main. Il y avait des traces de pieds nus sur la glace. Quelqu'un avait stationné assez longuement devant la tombe du mineur pour laisser sa chaleur fondre la banquise.

— Ils sont revenus, dit l'enfant, et il n'y a pas d'autres morts dans le cimetière. Tu crois qu'une baleine est venue mettre un bébé au monde ou mourir ?

Ils ne trouvèrent aucune trace significative et l'enfant pensa : « Ils peuvent donc revenir pour rien, juste pour voir leurs morts. Tu crois qu'ils ont accepté Pavie parmi les leurs ? »

— Ils n'y ont pas touché. C'est donc qu'ils le veulent bien.

— C'est très bien.

Durant cette période de congé, Wark disparut pratiquement et un jour Lien Rag se retrouva seul avec Yeuse. L'enfant jouait avec le goéland. L'oiseau refusait de quitter la ville pour les accompagner sur le chantier et Jdrien se demandait s'il accepterait de les suivre lorsqu'ils retourneraient à Kaménépolis.

— Je ne t'ai pas remerciée pour tout ce que tu as fait pour lui, dit le glaciologue. Tu as abandonné une brillante situation pour lui venir en aide.

— Je n'étais pas à l'aise comme ambassadrice. Je ne suis qu'une ancienne prostituée. À Kaménépolis j'avais des clients dans la boîte où je travaillais. Le Kid est venu m'en sortir parce que Jdrien avait deviné que j'étais là.

— Je ne t'ai revue que quelques instants à Angola Station, tu servais d'intermédiaire à Lady Diana.

— Tu étais avec cette fille superbe, Leouan, une métisse de Roux ?

— Elle est retournée en Zone Occidentale auprès des siens.

— Tu vas la revoir ?

— Je l'ignore.

Il servit un doigt d'alcool dans deux verres, lui en apporta un.

— Tu vas partir sur ce voilier à patins avec Wark ?

— Non. Je ne peux pas remettre en question toute ma vie. Si je m'éloigne des rails je panique, je deviens folle.

— Tu l'aimes ?

— Je couche avec lui. J'aurais préféré Indirah qui est plus beau, plus jeune, mais il préfère les hommes. Une fois il a bien voulu me faire plaisir... J'avais besoin de sentir un autre corps contre le mien.

Elle croisa frileusement ses bras sur son torse.

— Cette ville fantôme est sinistre... Il y a le vent, les bruits, des chuchotements, dirait-on. L'histoire des Hommes-Jonas me glace alors qu'elle réjouissait Pavie et l'enfant. Il me fallait quelqu'un...

— Tu en avais aussi envie.

— Oui, j'en avais envie.

Elle le défia.

— J'avais besoin d'un sexe d'homme, tu es content ?

— Ni content ni mécontent, je sais qu'il t'en

faut, c'est tout.

— Bien sûr il m'en faut partout, par-devant, derrière, entre les seins, dans la bouche et les oreilles. C'est l'image que tu te fais de moi, une pute avec dix verges plantées comme des flèches dans mon corps un peu grassouillet. On travaille dur mais on mange beaucoup, des aliments gras. Ici il n'y a que ça en quelque sorte.

Il avala son alcool, alla chercher la bouteille.

— Tu en veux ?

— C'est symbolique, ta façon de la tendre vers moi ?

— Arrête, veux-tu ?

Il alla regarder Jdrien qui jouait à faire reculer le goéland sur ses pattes. L'oiseau trébuchait tous les quatre pas.

— La dernière fois que tu as vu le Kid ?

— Miele est morte.

— Je l'ai appris. C'est une fin atroce.

Un train rempli de voyageurs gisait dans une grande fosse du Pacifique, par six à sept mille mètres, peut-être plus. Un jour les Hommes-Jonas le découvriraient comme un tableau fantastique.

— Elle ne l'aimait pas. Ne l'avait jamais aimé. Au début elle croyait former un ménage normal

avec lui. Elle m'a dit qu'elle avait dû lui faire des avances, il n'osait pas à cause de sa petite taille.

— Vous avez aussi parlé de la taille de sa queue, fit-il avec colère.

— Tu es obsédé, ma parole... Pourquoi te montres-tu si désagréable ? Tu as Leouan, non ? Nous nous sommes séparés sans que tu cherches à me revoir et voilà que tu surgis et que tu me traites comme si j'avais dû te rester fidèle.

— Tu en es bien incapable.

— Tu en es capable, toi ?

— Tu sais que nous risquons de passer des années dans cette ville fantôme ? Nous devons voyager cinq ou six jours pour rejoindre le chantier, autant pour revenir. Nous ne pourrons pas rester là-bas. Il faut trouver les rails. Il faut revenir remplir les réservoirs d'huile, faire des provisions. Wark sera depuis longtemps à Kaménépolis.

— Oui, mais rejeté, traqué, honni par tous. On finira par le lyncher.

Il marcha vers elle, lui saisit le poignet :

— Viens avec moi.

— Lâche-moi, veux-tu.

Elle ne se débattait pas mais refusait d'avancer.

— Viens, on va faire l'amour.

— Non. Pour le moment c'est avec Wark que je suis et je suis bien. Il me donne du plaisir mais aussi de la tendresse, de l'amitié.

— Vous parlez du traîneau à voile ?

— Oui, mais pas tout le temps.

Frère Pierre entra très excité. Il ne remarqua même pas leur attitude bizarre :

— J'ai trouvé un stock de rails... Venez voir, Lien. Il y en a des kilomètres.

C'était à l'autre bout de la ville et Lien amena Jdrien. Le goéland les survolait, se posait sur des poutrelles brisées et les interpellait avec ses cris.

— Je suis certain que Wark savait mais cachait cette découverte. Il n'y aura plus besoin de démonter les voies. Il suffira de charger. Nous allons gagner un temps très précieux.

C'était sous un coin affaissé de la verrière et la hauteur du stock laissa Lien Rag sans voix. Des milliers de rails à première vue. Des centaines de kilomètres.

— Je fouille depuis des jours. J'étais certain qu'il devait exister de grandes réserves. Vous n'avez pas vu ces plans dans les bureaux de la Traction ? Un réseau plein sud était prévu depuis

cette ville. On avait déjà tout prévu, il y a au moins cent ans, peut-être davantage.

— C'est une belle découverte, dit Lien Rag en posant sa main gantée sur les rails.

Le goéland se percha tout en haut de la pile et cria bizarrement. De désespoir semblait-il : « Il pense que ces rails vont nous éloigner l'un de l'autre pour toujours, fit mentalement Jdrien. Non, il ne veut pas quitter cet endroit où il a toujours vécu. »

— N'en dites rien à Wark. Nous pouvons charger seuls avec le matériel spécialisé. Quand nous serons prêts, nous le lui dirons seulement.

— Je n'aime pas les cachotteries.

— Il faut être prudent.

— Wark est un cheminot de la Traction. Il est habile, efficace, nous avons besoin de lui.

Au repas du soir, Lien Rag attendit un peu avant de faire part de la découverte de frère Pierre. Il leva son verre de bière pour déclarer qu'il buvait à la santé du religieux qui avait mis à jour des milliers de rails n'ayant jamais servi.

— Vous allez pouvoir avancer dans votre travail, dit Wark tranquillement.

— C'est aussi votre travail, lui fit remarquer le

prêtre.

— Non, plus maintenant. J'ai l'intention de commencer la construction du traîneau à glace d'ici trois jours. J'ai réuni les éléments principaux. Avant je veux savoir sur qui je peux compter.

Il regarda Yeuse qui secoua la tête. Lien Rag, le prêtre en firent autant. Indirah hésitait.

— Et toi, Jdrien ?

— Je n'ai pas retrouvé mon père pour le quitter mais je serais bien venu avec toi.

— J'en suis, dit Indirah. Mais j'irai aider les autres jusqu'au moment du départ.

CHAPITRE V

Le fonctionnaire de l'immigration était un jeune homme d'apparence timide qui se tenait très droit dans son uniforme de policier. Il savait que Harl Mern n'avait pas le moindre dollar mais il avait donné un rendez-vous. La Compagnie avait besoin de spécialistes en tout genre. Il fut surpris par l'âge de son vis-à-vis, le fit asseoir, prit son nom.

— Vous venez de Transeuropéenne, que faisiez-vous là-bas ?

— Des recherches G.I.D. et G.E.D.

Il lui expliqua ce dont il s'agissait.

— Il n'y a pas de gisements sous la banquise. Juste l'océan si profond qu'on ne peut atteindre les nodules qui y pullulent.

— Je suis aussi ethnologue, spécialiste des

Roux. Je sais que vous avez une population rousse très nombreuse.

Le jeune policier ne dit rien. Pour lui tout cela n'était pas très intéressant. Il n'avait jamais été sensibilisé par le problème des Roux. Bien que son père estimât qu'ils prenaient la place des Hommes du Chaud en s'occupant du Dépotoir.

— Je suis un ami de Lien Rag le glaciologue.

Visiblement ce nom ne disait rien au garçon qui le nota sur sa fiche.

— C'est le bras droit de votre président-directeur général. Il a dû travailler dans l'est pour installer ce viaduc à partir du grand volcan.

— C'est possible, dit le jeune homme. Vous n'avez pas d'autres spécialités ?

— Je suis historien également. Professeur.

— Je l'inscris. Votre fiche sera communiquée à l'université.

— Je dois repasser ?

— D'ici quinze jours.

D'émoi, le vieillard se leva en tremblant :

— Mais je ne tiendrai jamais le coup... Je n'ai presque plus d'argent.

— J'en suis désolé. Je vais mettre « urgent ». Revenez dans une semaine. C'est tout ce que je

peux faire.

— Ne pouvez-vous pas téléphoner à ce Lien Rag ? Ou au Kid ?

— Voyons, monsieur, c'est absolument impossible. Je n'ai pas le droit.

Harl Mern sortit du bureau comme ivre et pénétra dans un bar pour boire un thé arrosé. Il resta hébété à sa table à regarder venir la nuit. Il regrettait de ne pas s'être laissé emprisonner en Transeuropéenne mais se doutait vaguement qu'on s'était débarrassé de lui en douceur. Floa Sadon n'avait pas fait un geste humanitaire mais avait reçu des instructions du conseil d'administration. N'était-elle pas une actionnaire importante ?

Actionnaire ! Dix actions et il rentrait dans cette Concession que tous considéraient comme un paradis.

— On ferme, dit le patron. La nuit c'est que la racaille et compagnie. Les bois-sans-soif j'en ai rien à foutre.

Il retourna à son wagon. On l'ignorait, on le supportait à peine. Cette femme qui nourrissait paraissait le considérer comme un obsédé sexuel et en même temps elle se dénudait souvent intentionnellement, faisait très bruyamment

l'amour avec son compagnon.

Il remonta un peu d'eau chaude, délaya la farine qui restait au fond d'un sac. Il devrait ensuite faire cuire des haricots en grosse quantité mais ça demanderait du temps et il devrait occuper le poêle deux heures au moins. Ses compagnons de compartiment accepteraient-ils qu'il accapare le foyer aussi longtemps ? En admettant que oui, il congèlerait les haricots cuits, les cacherait et pourrait tenir une semaine là-dessus. Mais finis les thés chauds et les bars. Il pourrait juste boire cette eau chaude parfumée au citron que l'on vendait en plein vent pour un dixième de dollar. Une dîme.

Le lendemain il fut interpellé par la femme aux fourrures blanches qui le rattrapa en soufflant.

— Venez boire quelque chose chez moi. Je veux vous parler.

Il n'avait rien à faire et la suivit. Elle habitait un ancien wagon pullman arraché aux glaces et occupait un compartiment à elle toute seule.

— C'était un wagon-lit en single. Il date de 1920, vous vous rendez compte ? Il vaudrait une fortune pour certains collectionneurs. Du vin chaud ?

— Vous avez bien dit du vin ?

— Oui. Enfin c'est rouge et alcoolisé. Ça ne veut pas dire que ce soit du vin mais avec un peu de citron et de poivre c'est bon.

Il but avec délices et elle lui raconta un peu sa vie.

— Je travaille pour des tas de gens, l'agence de voyages, celle qui vous envoie ici. Je lui signale quand il y a trop de grabuge pour qu'elle freine un peu les trains d'émigrants mais ils n'en tiennent pas compte. J'achète aussi les actions pour les revendre. J'ai des ennuis avec les agents de change mais jusqu'ici j'ai réussi à les calmer. J'ai besoin d'aller à Kaménépolis prochainement et je voudrais que vous me remplaciez.

Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Pour aller là-bas ?

— Mais non, pouffa-t-elle... Pour me remplacer ici. Le voyage me prendra bien huit jours. Je vais là-bas racheter les actions à ceux qui sont entrés grâce à ce moyen. Je les reprends entre deux cent cinquante et deux cent quatre-vingts dollars. Plus cher c'est inutile, je gagne autant avec ma commission que me donne un grossiste.

— Je ne saurais...

— Je vous indiquerai ce qu'il faut faire. Ce n'est pas compliqué. Le grossiste va venir dans deux

jours, vous donnera cent actions. Vous lui direz que je le paierai dès mon retour. Insistez. Il est capable de refuser sinon. Mais vous avez l'air si honnête que ça m'étonnerait. Je vous ai remarqué avec votre bon visage de grand-père de film de jadis. On n'y résiste pas. Je vous donnerai... trente dollars quand je reviendrai.

— C'est peu, fit-il remarquer.

— C'est mieux que rien. Vous ne trouverez pas de travail et vous pourrez coucher ici le temps où je serai absente. Il y a une douche deux fois par semaine au fond du couloir. Je ne me moque pas de vous.

— Je voudrais une avance. Je n'ai plus grand-chose.

— Le grossiste viendra ici un soir. À partir de sept heures. Vous ne devrez pas sortir tant qu'il ne sera pas venu. Vous cacherez les actions dans ce placard.

Elle fit basculer un meuble où se trouvait un pot de chambre. Elle ôta le fond et en sortit un coffre d'acier relié par une chaîne à un longeron du wagon.

— Un longeron en acier, s'il vous plaît. Vous mettez les actions ici et vous refermez le coffre. Il ne pourra plus s'ouvrir sans ma clé.

— Je mets le tout dans le coffre, j'ai compris.

— Dès que les actions seront ici vous ne devrez plus sortir du tout. Il y a des provisions dans ce placard. De toutes sortes.

— Je peux prélever dix actions, en laisser quatre-vingt-dix et rentrer dans la Compagnie de la Banquise.

— Un autre le ferait mais pas vous, dit-elle avec un sourire. Je vous observe depuis quelques jours. Vous êtes très honnête, l'autre jour, au bar, vous auriez pu partir sans payer et vous ne l'avez pas fait. Vous avez attendu le retour du patron pour régler et il en a été le premier surpris.

— J'attends une réponse de Kaménépolis. J'ai une chance d'être accepté.

— Mon pauvre ami, vous êtes mille dans le même état d'esprit. Il est très rare qu'ils acceptent une candidature non accompagnée de l'argent nécessaire.

— Quand dois-je venir ?

— Demain matin, au lever du jour. Laissez tomber votre location vous en trouverez une autre facilement et bien moins chère. Vos amis vous roulent d'un demi-dollar par jour. Vous ne le saviez pas ?

Il rentra chez lui et s'allongea sur la couchette,

attendant que le compartiment se vide pour faire cuire ses haricots. Il les plaça sur un coin du poêle mais peu après la mère nourricière entra et secoua la tête en voyant ce qu'il faisait. Il s'en moquait. Le lendemain il ne serait plus là à les supporter.

CHAPITRE VI

Wark refusa de leur indiquer l'endroit où il construisait son traîneau à voiles. Après quinze jours d'absence ils revenaient à NP Station épuisés, découragés. Indirah était malade et frère Pierre avait diagnostiqué un début de scorbut. Il fallait lui faire prendre des vitamines C. Les cultures hydroponiques qu'ils emportaient avec eux ne fonctionnaient pas très bien depuis que la chèvre de Pavie avait dévoré les germes de céréales. Lien Rag était entré dans une fureur horrible et avait failli tuer la chèvre. Jdrien lui en voulait depuis cet incident.

Et Wark devenait méfiant, portait désormais un vieux revolver à poudre dans un étui ostensiblement accroché à sa ceinture.

— Il y a des citrons congelés, dit Wark.

— Non, il faut des aliments frais.

Wark finit par apporter des germes de graines qu'il faisait pousser dans une serre de la cité abandonnée. Lien Rag remarqua des traînées noires sur ses mains. Le mécanicien travaillait donc sans gants et sur de l'aluminium ou un de ses alliages. Où avait-il trouvé ce métal très rare dans le monde ?

— Vous devez réviser la loco de Yeuse et celle du prêtre, dit Lien. Nous avons eu des problèmes.

— Vous n'avez pas d'ordre à me donner, répliqua sèchement Wark. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Vous appartenez toujours au personnel ferroviaire de la Compagnie, répliqua le glaciologue. Vous devez exécuter ce travail.

Il dut accompagner Jdrien jusqu'au cimetière des Hommes-Jonas. Ils trouvèrent l'immense carcasse dépecée d'une baleine venue s'échouer là. Une baleine ordinaire, sans cellules d'habitation. Des chiens de mer faisaient bouillonner l'eau tout autour.

— Pavie est toujours là, dit l'enfant. Ils ne l'ont pas ôté de son alvéole.

Soudain l'enfant parla dans la tête de son père :

— Tu sais que c'était un Rénovateur du Soleil ?

Il utilisait la magie et j'ai assisté à une réunion de ses amis une fois dans une mine.

— Il n'avait rien d'un scientifique, dit Lien.

— Il disait qu'il y avait deux méthodes pour faire revenir le Soleil : la magie et la science. Que l'une sans l'autre ne pourrait jamais réussir.

Lien Rag eut envie de ricaner. La magie avait, à son avis, bien plus besoin de la science que l'inverse. Les Rénovateurs qui avaient failli réussir à dissiper les poussières lunaires étaient tous des scientifiques de grande valeur.

— Il était malheureux à cause de moi. Il souhaitait voir le Soleil, s'étendre dans de l'herbe verte qui, disait-il, repousserait une fois les glaces fondues. Mais il savait que le retour du Soleil annoncerait la fin des Hommes Roux et ma propre mort. Tu crois que je ne supporterais pas une chaleur tempérée ?

— Si on te laisse le temps de t'y habituer, si... De toute façon les Rénovateurs sont des criminels.

— Non.

L'enfant cessait de communiquer par télépathie et hurlait avec rage :

— Pavie n'était pas un criminel.

Ce soir-là, pour comble d'agacement, frère

Pierre défendit une théorie difficile à admettre.

— Nous avons construit deux cents kilomètres de voie simple en douze jours environ. Ces retours sont insupportables. Ils nous dévorent notre temps. Au lieu d'emporter des dizaines de rails prenons des provisions. De l'huile, des aliments et utilisons les rails à l'arrière de notre convoi. Nous ne sommes pas chargés de reconstruire Cancer Network mais de rejoindre le Réseau du 160° dans le meilleur délai et sans enfreindre les Accords de NY Station. Nos rails sont posés sommairement sur les traverses. Juste pour supporter le poids de nos trains réduits.

— C'est une subtilité complaisante, opportuniste, dit Lien Rag. On appelait ça de la casuistique dans le temps, avant la Grande Panique.

Le religieux le regarda avec surprise :

— Vous avez lu Pascal ? Ses démêlés avec les Jésuites ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez mais vous êtes très roublard.

— Le Réseau du 160° Méridien n'existe pas, dit Yeuse avec une excitation à peine contenue. Vous le savez. Pour que nous ne mourions pas de désespoir vous persistez à nous entretenir dans

cette illusion. Pourquoi ne pas essayer de refaire à l'envers le trajet qui vous a amenés ici tous les deux, par le Réseau des Disparus ?

— Lady Diana a verrouillé cette porte de salut, dit le religieux.

— Les appareils de surveillance sont peut-être détraqués. Il faudrait vérifier.

— Perdre son temps, dit Lien Rag. Je n'ai pas envie de retrouver Jelly. Cette amibe aussi grande qu'un continent doit avoir tout absorbé dans le nord de la banquise. Seuls les contrebandiers possèdent le moyen de pénétrer en elle et d'en réchapper ! Nous n'en sortirions pas vivants. Ensuite il faudrait affronter les clans de la Bones Cie. Entre ces cinglés et Jelly je ne sais pas qui est le plus dangereux.

— Notre seule voie est à l'ouest, dit le religieux. Nous devons persévérer mais un jour viendra où les rails feront défaut.

— On aurait déjà dû croiser le Réseau du 160°, dit Yeuse, et vous le savez...

Lien Rag buvait de l'alcool sans parfum avec juste un jus de citron. Il regardait cette femme qu'il désirait follement et qui se refusait avec obstination. Dès leur retour dans la cité fantôme elle s'était isolée avec Wark pour faire l'amour. Là-

bas, sur le chantier perdu en pleine banquise, elle dormait avec Jdrien et lui refusait son compartiment.

— Il faut revenir, dit Lien, ne serait-ce que pour le goéland de Jdrien. Cet oiseau ne veut pas quitter la ville. Nous ne savons pas pourquoi. Mon fils serait malheureux s'il ne le retrouvait pas régulièrement.

— Un jour, dit le religieux, nous ne reviendrons pas. Nous aurons basculé enfin dans la pente descendante de nos efforts acharnés.

— Oui, mais pour l'instant nous devons revenir. Nous n'emporterons que trois semaines de vivres et d'huile de baleine. Et tous les rails que nous pouvons empiler et traîner avec nos engins de faible puissance.

Ce soir-là Wark revint. Il avait accepté de réviser les moteurs et se montra très pessimiste pour la loco du religieux. Les cylindres n'avaient plus de compression.

— Les pistons sont corrodés. Vous n'irez pas loin. Il faudra l'abandonner tôt ou tard.

— C'est la faute à Jelly, cette masse visqueuse s'est régalée de l'huile animale qui nous servait à graisser les mécanismes. Nous aurions dû y songer plus tôt.

— C'est un endroit de culte, dit le frère Pierre. Il a été sanctifié pour que je puisse y dire ma messe quotidienne. C'était le primat de Transeuropéenne lui-même qui l'avait consacré et je ne peux pas l'abandonner ainsi.

Wark haussa les épaules.

— C'est tout ce que j'ai à vous dire. Vous ferez bien sûr à votre guise.

Il se préparait à sortir et Yeuse se décida, enfila ses fourrures pour l'accompagner. Lien Rag en eut si mal qu'il sentit des larmes dans ses yeux. Son fils perçut sa souffrance, sa jalousie aiguë et instinctivement essaya de le soulager de sa détresse mais Lien s'éloigna pour rompre le fragile lien invisible.

Il fallut se résoudre à abandonner le train du religieux qui transporta ses bagages et ses objets de culte dans un des compartiments du convoi spécial que Yeuse avait reçu pour son ambassade. Mais Jdrien s'opposa avec colère à ce que frère Pierre s'installe dans les lieux qu'avait habité le vieux Pavie. Il préféra laisser son compartiment et occuper ce lieu.

Indirah se remettait mal de son scorbut et il demanda la permission de rester dans la cité avec Wark.

— Le traîneau serait-il prêt pour ce voyage insensé ? demanda le prêtre alarmé.

— Qu'importe, dit Lien. Puisqu'ils se coupent de notre communauté et de notre morale nous n'avons plus à nous soucier de leur sort.

— Je t'ai connu plus tolérant, fit Yeuse très agressive.

— Nous ne sommes plus que deux hommes et une femme, dit le prêtre. Nous ne pourrons jamais poser plus de dix kilomètres de rails en une journée et encore à la condition de travailler avant le lever du jour et après sa chute. Nous ne progresserons guère. Croyez-moi, nous devrions agir comme je vous l'ai déjà expliqué.

— Dans ce cas, dit Yeuse, je ne vous accompagnerai pas et je garderai Jdrien avec moi. Je ne supporterai pas que nous nous coupions du réseau. C'est viscéral chez moi. Je suis capable de comprendre votre projet ou celui de Wark mais l'absence de rails derrière notre convoi me rendra folle. Je le sais. Quelque chose en moi craquera, et je hurlerai de terreur au milieu de cette banquise immense. Vous ne le supporterez pas non plus. Toi, Lien, tu ergotes mais dans le fond de toi-même tu éprouves une terreur incontrôlable à la pensée de ne plus voir les rails. Dis-le-lui à ce

prêtre. Sans parler de casuistique cette fois.

Lien Rag regarda le religieux.

— Elle a raison. Je préfère mettre des années pour nous sortir d'ici.

— Wark ne sera plus là pour réparer la loco. Avec les allées et venues nous multiplions par deux ou trois l'usure de la machine.

— Le Kid vient aussi à notre rencontre. Un jour nous aurons un écho sur notre radar, à la radio. J'en suis absolument certain.

CHAPITRE VII

Le train blindé de Lady Diana roulait lentement vers l'ouest au milieu d'une tempête effroyable. Le vent soufflait à deux cent quatre-vingts kilomètres à l'heure, arrachait des congères qui accouraient de l'horizon sous forme de boules parfois deux fois plus hautes que la locomotive spéciale. Il y avait des rouleaux qui écrasaient tout sur leur passage, venaient percuter d'autres amas de glace immobilisés après d'autres ouragans en bordure des voies.

Avec stupeur on avait découvert que les *Instructions ferroviaires* mentaient depuis au moins cinquante ans, peut-être un siècle. Il existait toujours de petites stations sur le réseau. De misérables haltes où survivaient des populations dégénérées.

À Storm Station, on avait eu quelques difficultés avec les indigènes, imbibés d'un mauvais alcool, qui avaient attaqué l'avisos de tête avec des armes archaïques. Dont un petit canon à obus explosifs qui avait failli venir à bout de l'avisos. À coups de laser le petit bâtiment avait réussi à faire le vide autour de lui mais, ses moteurs endommagés, il avait dû attendre du secours.

Arme au poing, cinquante soldats avaient alors envahi la station oubliée. Lorsque Lady Diana avait visité cet endroit inouï on avait fusillé le chef de station et quatre autres personnes au hasard. Le reste se terrait dans les habitations mobiles crasseuses.

Le commodore commandant l'expédition lui fit visiter les installations puantes qui transformaient le glycogène des foies de phoque et de morse en alcool buvable. En sucre aussi. Lady Diana haussa les épaules de commisération.

— On détruit ces alambics ?

— Inutile.

Un cartographe embarqué à tout hasard dans l'expédition signala à Lady Diana que le Réseau du Cancer était un no man's land, que la Panaméricaine n'avait aucun droit sur cette partie

de la banquise. Il le fit avec des précautions oratoires qui agacèrent la grosse femme.

— Nous sommes en territoire étranger ?

— Voilà, c'est exactement ça.

— Il appartient bien à quelqu'un ?

— Il y avait des myriades de Compagnies autrefois qui s'étaient unies pour construire le réseau mais qui se faisaient des guerres farouches. L'huile de baleine et de phoque était surtout le motif de ces actes de piraterie.

Elle savait que le Kid et le Mikado avaient racheté à vil prix des liasses d'actions de ces minuscules Compagnies à une époque où elle ne s'intéressait pas à la banquise. Comme tous ses compatriotes, elle éprouvait une répugnance totale pour ces grands espaces glacés, frissonnait à la pensée que sous les roues de son train blindé, au-delà de quelques mètres de glace, l'océan existait toujours avec des profondeurs abyssales. La nuit, elle faisait des cauchemars affreux et ne pouvait plus dormir seule. Elle avait enlevé un jeune marin de l'équipage, qu'elle séquestrait dans son compartiment spécial, prête à sanctionner la moindre défaillance génésique de son esclave.

— Nous poursuivons ? demanda le commodore lorsqu'il vint chercher ses instructions.

— Le réseau tient le coup ?

— Le patrouilleur de reconnaissance nous fait savoir qu'il se trouve à huit cents kilomètres d'ici et que les rails paraissent en bon état.

— La tempête fait rage là-bas aussi ?

— Elle n'est pas aussi violente.

— Avez-vous une idée de l'endroit où ils se trouvent ? demanda-t-elle.

Le commodore Hiale secoua ses cheveux gris qu'il portait coquettement assez longs.

— Dans n'importe quelle station abandonnée.

— Les *Instructions ferroviaires* sont bien insuffisantes sur ces stations-là.

— Elles ne dépendaient plus de personne. Le cordon était rompu avec la Panaméricaine. Ces gens-là se sont repliés sur eux-mêmes, n'ont pas tenu le coup.

— C'est une belle illustration de la valeur de nos principes, dit Lady Diana. L'immobilisme, c'est la mort... Ces imbéciles ont dû refuser autrefois de se laisser rattacher à notre puissante Compagnie, tant pis pour eux.

— Nous poursuivons ?

— Bien entendu. Ne me dérangez que sous un prétexte vraiment urgent.

Elle referma la porte, traversa son wagon pour se rendre dans la grande salle de bains où le jeune marin l'attendait, allongé sur la moquette.

— Tu vas me savonner, dit-elle en dégrafant sa longue tunique soyeuse. Déshabille-toi.

CHAPITRE VIII

Le président du Syndicat des Chasseurs de phoques, le S.C.P., un certain Stamw, fut très flatté de la visite du Kid. Il avait toujours pensé que le P.D.G. favorisait la Guilde des Harponneurs de baleines parce qu'il avait peur de ces gens-là.

— Nous allons visiter la plus importante phoquerie que je connaisse, dit-il. Je ne pense pas qu'il existe la même sur aucune banquise du monde.

Le Syndicat avait construit à ses frais une ligne nouvelle pour atteindre cette concentration de phoques à quatre-vingts kilomètres de la station des pêcheries.

— Nous évitons de séjourner trop nombreux sur le trou qui attire de plus en plus d'animaux.

Nous sélectionnons les bêtes les plus anciennes. Certaines, vous le verrez, sont énormes, arrivent à peser deux tonnes.

— Comment procédez-vous ?

— Les vieux mâles expulsés par les jeunes plus robustes sont attirés par une odeur artificielle de femelle dans nos pièges, nous ne les abattons pas sur place mais les transportons dans nos abattoirs à bord de wagons-citernes.

— Vivants ?

— Et bien traités jusqu'au moment de l'abattage.

Le Kid n'avait pas encore visité les installations de traitement d'huile de viande et de peaux.

— Nous n'abattons que dix pour cent de bébés phoques pour les fourrures.

— Les déchets ?

— Nous broyons les os et ce que nous ne pouvons vraiment utiliser va dans les digesteurs à méthane. Nous espérons ne plus utiliser que vingt pour cent de l'huile produite d'ici deux ans. Pour l'instant nous avons besoin de quarante pour cent pour l'électricité, le chauffage, les besoins professionnels.

Le Hole était immense. Une véritable mer

intérieure dans la banquise. Du moins un lac dont on distinguait à peine les rives opposées à cause de la vapeur qui s'élevait vers le ciel croûteux. Des milliers, des centaines de milliers de phoques qui maintenaient ce trou ouvert par leurs ébats, leur chaleur.

— Un courant chaud grouille de harengs. C'est pourquoi les animaux sont si nombreux. Mais ils se sont organisés pour maintenir le trou ouvert. Environ un tiers est spécialisé dans cette tâche. Nous les avons observés. Ils veillent constamment à ce que la glace ne gagne pas un seul centimètre. Si jamais ils abandonnaient l'endroit, en moins de deux semaines la banquise reprendrait ses droits.

— Mais il y a des Roux, dit le Kid joyeusement surpris.

— Oui, une horde de cinquante personnes. Ils étaient sur les lieux avant nous. Nous avons respecté vos instructions au pied de la lettre. D'ailleurs ce ne sont pas des prédateurs. Ils ne profitent que des bêtes mortes. Pour l'instant il n'y a eu aucun problème. Sauf au moment de ce grand exode. Ici les gens du Syndicat ne voulaient pas qu'ils se réinstallent quand ils ont réapparu et j'ai dû insister. J'ai failli perdre mon poste de président. Il ne faudrait pas que ce nombre

augmente dans l'avenir.

Le Kid ne répondit pas. Il pensait que deux cents Roux pouvaient vivre dans le coin sans perturber la chasse des phoques.

— Lors du réchauffement nous avons craint le pire... Que le courant chaud ne soit dévié. Les phoques commençaient à se disperser mais avec le regel ils sont revenus encore plus nombreux.

Les Chasseurs de phoques étaient des gens rudes mais le Kid pensait qu'ils étaient moins sournois que les Harponneurs de baleines. Le soir, il prit la parole devant le conseil d'administration du syndicat et dit qu'il allait favoriser au maximum leur entreprise.

— Les Harponneurs ne se laisseront pas faire, dit un des invités. Vous avez souvent des ennuis avec eux. Si vous nous aidez on vous aidera. Nous pouvons réunir mille hommes en moins d'une semaine si c'est nécessaire.

Le Kid remercia le Chasseur et termina son discours. Le même soir il roulait vers le nord, vers l'immense chantier qui prolongeait le 160°. Chaque jour il lisait les télex en provenance de cette région désertique, espérant qu'on aurait enregistré des signes de présence humaine quelque part dans cette immensité.

Il travailla très tard puis réfléchit à ce qu'il venait de voir sur le réseau. Les entreprises privées ou collectives étaient plus prospères sur le 160° que sur le réseau qui conduisait vers Titanpolis. Comme si les gens répugnaient à s'installer vers l'est et choisissaient tous le nord malgré les avantages qu'il prodiguait. Sa ville cristalline et pure qu'il voulait créer au pied du volcan restait toujours du domaine des utopies. Le destin de la Compagnie de la Banquise ne cessait de lui échapper comme si une force supérieure à la sienne imposait sa volonté.

CHAPITRE IX

Une fois installé dans le confortable compartiment pullman de la revendeuse d'actions, elle s'appelait Nina Osel, l'ethnologue oubliée toutes ses misères et après des mois d'errance, de froid, de faim et d'incertitude, trouva enfin l'occasion d'ouvrir ses bagages et de se pencher sur ses dossiers. Il en avait emporté un maximum une fois condamné à l'exil, et à plusieurs reprises des voleurs alléchés avaient ouvert ses sacs, n'y avaient trouvé que des papiers sans intérêt.

Il avait perdu pas mal de documents mais l'essentiel était là et il pensait à la tête que ferait Lien Rag quand il lui ferait part de ses dernières découvertes. Le glaciologue lui avait révélé qu'il existait à Kaménépolis une chaire universitaire qui

regroupait toutes les études sur les Roux. En fait c'était un laboratoire sur la vie et les mœurs des Roux, dirigé par un jeune professeur, Ikar. Harl Mern espérait qu'on lui permettrait de créer une section sur les origines du peuple du Froid. Il avait complètement abandonné ses hypothèses premières sur la création d'une nouvelle race par une sorte de génie scientifique à moitié fou, Oun Fougé. Il reniait le livre qu'il avait écrit sur la Voie Oblique. Tout un fatras insupportable et invraisemblable.

Il était en train de prendre des notes lorsqu'on frappa à sa porte. Il se souvint alors de la visite attendue et alla ouvrir.

L'homme qui entra était de petite taille, vêtu de fourrure des pieds à la tête. Il ôta sa cagoule en plastique souple, regarda autour de lui.

— Nina Osel n'est pas ici ?

— Je la remplace pour une huitaine de jours. Vous êtes l'homme qu'elle attendait ?

— J'apporte la marchandise. Avec la hausse à terme je ne peux maintenir mes prix. Je suis obligé de lui demander deux cent quatre-vingt-dix-huit dollars par action. Mais elle trouvera à les vendre trois cent quarante.

Géné, le professeur lui expliqua qu'il n'avait pas

possibilité de discuter de ces choses avec lui et que de toute façon Nina Osel n'avait pas laissé d'argent.

L'inconnu hésita un instant. Il portait une barbe noire qui envahissait jusqu'à ses yeux. Les sourcils épais rejoignaient les poils frisés et l'ensemble était effrayant. Heureusement que dans cette profusion brillaient deux yeux très doux.

— Je vais vous laisser les cent actions malgré tout, dit l'homme. Je dois repartir assez vite.

— Vous repartez vers l'ouest ?

— Vous ne devriez pas poser ce genre de question, lui reprocha le barbu.

Malgré sa naïveté, Harl Mern savait identifier les êtres dangereux. Celui-là, malgré cette douceur qui lui servait d'armure, était capable de l'étrangler sans cesser de sourire aimablement.

— Excusez-moi mais je suis bloqué dans cette horrible station faute d'argent et je me demande si je serai jamais admis de l'autre côté.

L'homme le regarda puis tourna la tête vers les tas de papiers posés sur la petite table et sur la banquette du compartiment :

— Que faites-vous de tout ceci ?

— Je suis ethnologue... J'étudie la vie, les

mœurs et l'origine des Hommes Roux.

L'homme frotta sa barbe d'une main fine très élégante :

— Vous avez dit ethnologue ? Pas zoologue ?

— Les Roux sont des humains, dit gaiement Harl Mern habitué à ce genre de controverse. Tout le prouve d'ailleurs.

— Voilà qui doit vous faire des amis, ricana le visiteur. Je n'ai entendu que deux ou trois fois ce genre d'absurdité et toujours de la bouche de pauvres types qui vivaient en marge de leur collectivité. Il est vrai que de l'autre côté de la frontière il y a aussi un homme et un seul pour répéter ce genre d'âneries. C'est le patron de la Compagnie. Heureusement pour lui car les autres habitants ne tiennent pas le même discours.

— Je sais, dit Harl Mern, mais nous prouverons que ce sont des hommes et qu'ils sont plus proches de nous que ne le pensent les gens du Chaud.

— Vraiment ? Je vous souhaite bien du courage mais je n'y croirai jamais.

— Vous verrez quand j'aurai ma chaire à Kaménépolis. Je divulguerai des détails qui laisseront le monde époustouflé.

Le barbu sortit les cent actions de sa pelisse et les déposa sur les dossiers du vieillard :

— Comptez-les. Il y en a exactement cent quatre. Voici le bordereau que je signe et que vous allez signer après vérification. Vous ne devriez pas vous intéresser ainsi à ces animaux, ajouta-t-il ensuite.

CHAPITRE X

Dans la nuit Lien Rag crut avoir rêvé et se leva pour se rendre jusque dans l'habitable de la loco. La montagne de glace était toujours là, en travers de la voie ferrée. À une heure de NP Station. Ils n'avaient pas eu conscience de la tempête qui avait pu souffler dans l'est de la banquise. Des vents exceptionnels avaient entraîné des milliers de tonnes de glace pour construire cette sorte d'arête qui s'élevait lentement pour culminer à soixante mètres et former un à-pic. La hauteur sur les rails était de trente mètres.

— Il faudra creuser un tunnel, avait conclu froidement frère Pierre lorsqu'ils n'en croyaient pas encore leurs yeux.

Le radar, l'indicateur de continuité avaient

donné l'alerte mais ils avaient pensé à un troupeau de baleines géantes traversant les rails, et en être quittes pour changer quelques longueurs.

Il sursauta lorsque Yeuse entra. Le phare de la loco frisait la masse cristalline.

— Combien de jours ? demanda-t-elle.

— Entre huit et quinze. Au laser et à la pioche.

— Il n'y a presque plus rien à manger.

— Et surtout nous manquons d'huile pour alimenter les moteurs, le laser fait tripler la consommation.

— La folie furieuse continue, murmura-t-elle. Crois-tu pouvoir supporter cette vie encore ? Moi je ne pense pas.

Il la prit dans ses bras et elle se laissa faire. Fébrile il chercha sa bouche, appuya fortement son ventre contre le sien. Il ouvrit le vêtement de nuit de Yeuse, ferma les yeux à cause de la bouffée chaude de parfum. Il la prit mi-renversée sur le pupitre de commande sans qu'elle s'éveille au plaisir. Il retourna furieux dans son compartiment.

Au bout de trois jours ils avaient foré dix mètres sur les cent cinq mètres d'épaisseur de la masse et les réserves d'huile s'épuisaient. Il n'était plus question de laser. Juste la pioche, quelques

explosifs mais ces derniers faisaient parfois trop de dégâts.

— On se demande si avec quelques rails et des aiguillages volants on n'aurait pas plus vite fait de contourner cette montagne, dit le religieux un soir d'épuisement général.

Ils buvaient des bols d'une soupe un peu bizarre dans laquelle Yeuse avait mis un peu de tout. Elle en avait fait un grand chaudron qui devrait durer huit jours. Ainsi elle n'aurait pas de souci de cuisine et aiderait comme un homme. Jdrien déblayait lui aussi.

— Dommage pour ces pingouins.

Au moins cinquante, très gras, qui avaient traversé les rails à deux cents mètres derrière le convoi. Ils ne les avaient vus que bien plus tard.

— Quatre à cinq litres d'huile par animal, avait dit Lien. Ils étaient énormes.

— N'exagérez pas, dit le religieux, deux litres au maximum.

— J'ai chassé le pingouin, hurla Lien prêt à se battre.

— Moi aussi, dans le Nord ; ici ce sont encore des manchots.

— Nous sommes au nord de l'équateur, cria

Lien au comble de la fureur.

Puis ils se rendirent compte que leurs nerfs devenaient malades et ils se turent. Ils n'aperçurent plus de pingouins durant deux jours et ne progressèrent que de cinq mètres. Ils étaient très affaiblis. Après une heure de pioche et de pelle il leur fallait autant pour récupérer, vider les combinaisons de la transpiration qui s'accumulait dans les bottes et se congelait.

— Aucune combinaison ne tient le coup en cas de travaux de force, se plaignait Lien Rag. Nous en avons pour un mois minimum.

— À condition de trouver de l'huile, dit Yeuse. On va couper le chauffage pendant que nous serons au travail.

— Au risque que tout gèle ?

C'était intolérable de rentrer dans un wagon à peine tiède. En venant du dehors la différence était notable mais au bout de quelques minutes ils grelottaient. La nuit, ils devaient empiler les couvertures.

— Un jeune pingouin rôti c'est vraiment un mets de choix, dit le religieux avec un sadisme inattendu. Je me souviens que dans le Nord on en faisait cuire avec des pommes de terre et on arrosait de crème fraîche. C'était un régal. Plus

vieux ils empestent le poisson.

— Ça vous permettait de faire carême, hein ? grognait Lien Rag.

— Mais je me contenterais d'un vieux qui empesterait la morue.

Le radar tournoyait constamment pour signaler tout signe de vie aux alentours mais jamais la sirène ne se déclencha alors qu'ils foraient. Les explosifs se faisaient rares.

— Il aurait fallu retourner chercher quelques rails, disait le religieux. C'est trop tard maintenant faute d'huile.

Yeuse souffrait d'engelures atroces aux pieds et dut se reposer dans sa couchette glacée. Elle avait des plaies profondes, et la chair un peu nécrosée. Lien la soigna avec tendresse.

Ce matin-là il pensa que sa vue se troublait. Il ne voyait plus la blancheur habituelle de la glace mais le fond de la caverne artificielle devenait de plus en plus sombre. Il n'osa pas en parler tout de suite à son compagnon jusqu'à ce qu'il le voie se frotter les yeux.

— De la glace noire ?

— Je croyais devenir aveugle, dit Lien. Puis j'ai regardé sur le côté et je me suis rendu compte qu'elle était immaculée.

— Il y a quelque chose. À moins de deux mètres.

Ils forèrent en un seul endroit. Le religieux rampa, un pic à la main. Comme il restait dans ce trou au-delà du temps prévu, Lien Rag s'affola et le tira par les pieds de crainte qu'il ne soit asphyxié.

Frère Pierre riait tout seul et avait quelque chose d'accroché à son pic :

— J'ai eu du mal mais avec une scie électrique on doit y parvenir.

Lien Rag prit le bloc et ne reconnut pas tout de suite la consistance.

— De la baleine. Une bête énorme dépassant certainement les deux cents tonnes. Entraînée par le vent, morte, c'est elle qui a constitué une butée et provoqué cette montagne de glace. Elle a failli causer notre mort et va nous sauver.

Ils firent la chaîne avec des blocs de lard de deux à cinq kilos. Il avait fallu creuser pour se briser sur le dos du monstre et pouvoir entailler le corps. Yeuse malgré ses pieds douloureux se leva pour préparer la chaudière et fondre le lard.

— On peut récupérer des tonnes, pour le laser et pour l'alimentation du moteur. Il faudra creuser au travers.

Le mastodonte faisait près de dix mètres de

haut. Il faudrait un tunnel ou une tranchée. Mais comment sectionner un tel passage dans une masse de viande et de gras ?

— Les côtes doivent être énormes, disait le religieux alors que la nuit les obligeait à se reposer un peu.

Ils puaient, tout le train empestait le gras en train de fondre. Yeuse nageait dans l'huile de baleine, remplissait les réservoirs, commençait de songer aux barils en plastique.

Lien faisait le calcul des quantités nécessaires pour faire fonctionner le laser.

— Le découpage de l'animal nous prendra encore deux jours. On fera un tunnel. Il est congelé à cœur même si les viscères sont plus mous que le reste.

— Il y a les goélands et les albatros. Puis vous verrez apparaître les chiens de mer, les loups et les rats. Ils accourront de centaines de kilomètres. C'est inéluctable, affirma le prêtre.

Le lendemain, les goélands se disputaient les entrailles glacées qu'ils déposaient en dehors du tunnel. Puis les oiseaux pénétrèrent dans le tunnel, maladroits avec leurs longues ailes, surtout les albatros qui se cognaient partout, tombaient souvent blessés à mort.

Il y eut des coups de feu qui les firent ressortir en hâte. Yeuse avait abattu deux chiens de mer, des gigantesques roussettes qui s'étaient adaptées à la banquise et rampaient sur la glace en respirant grâce à des embryons de poumons. Il y avait aussi des rats.

Ce soir-là Yeuse prépara beaucoup d'eau chaude mais après avoir trempé une heure dans les baignoires ils empestaient toujours.

— C'est le train entier qu'il faudrait plonger dans un bac de lessive.

Lien avait fait une erreur de pronostic. Il leur faudrait bien trois jours pour traverser l'animal, encore un pour nettoyer les rails des traînées graisseuses qui adhéraient par congélation.

— Cinquante mètres de glace encore. Mais avec le laser ce sera de la rigolade.

Ils mangeaient mieux. Se chauffaient sans regarder à la consommation. Immédiatement grâce à la chaudière à lard, Yeuse refaisait les pleins.

— Si l'on pouvait atteindre le foie. C'est un morceau de roi, affirmait frère Pierre.

— Écoutez.

Un grondement, des piétinements.

— Les loups viennent d'arriver et attaquent les chiens de mer.

La nuit c'était le carnage. Le tunnel grouillait d'une vie sauvage, cruelle. Les prédateurs les débarrassaient des lambeaux de chair et de lard qui pendaient, récuraient les os. Il y avait des affrontements sanglants. Il suffisait d'allumer un projecteur pour que la masse des fauves se rue vers la sortie et se disperse sur la banquise. On voyait luire des points phosphorescents à divers niveaux. Tout en haut c'étaient les yeux de loup, à ras de glace les rats.

Ce fut Yeuse qui le rejoignit dans son compartiment alors qu'il commençait à s'endormir. Il faisait si chaud qu'il dormait nu sur sa couchette, sans même de couverture. Elle s'allongea sur lui et se pénétra de son sexe sans dire un mot. Tout cela dans l'obscurité avec le tumulte proche des grands carnassiers en train de s'entre-tuer. Dans l'odeur lourde de la viande et du gras de baleine avec leurs corps cirés par ce même gras, adoucis.

Au matin, Lien Rag alla mesurer la brèche et fit la moue.

— Ça coïncera un peu, dit-il.

— Le frottement dégagera de la chaleur et fera

fondre le lard, dit le religieux. Il n'y aura aucun os qui nous gênera. Mais nous n'en sommes même pas au tiers. Il y a des tonnes de viande et de graisse à retirer de ce monstre.

— La tempête a dû être effroyable pour qu'elle se laisse ainsi surprendre. Elle devait ramper entre deux trous sur la banquise. Yeuse m'a raconté qu'un vent violent a fait dérailler leur train quand ils fuyaient la Panaméricaine avant de découvrir la ville fantôme. Il a fallu quelle puissance pour déplacer cette masse sur des kilomètres ?

— Je dois aller aiguiser ma scie tronçonneuse. Il y a une côte là-haut qui gênera.

Ils avaient taillé un escalier sur le côté de l'animal pour pouvoir accéder à son dos, enfin à une partie. Ce dos avait une largeur quatre fois plus grande. De plus l'animal mort s'était affaissé sous son propre poids, ses vessies spéciales s'étant brusquement dégonflées lorsque les centres vitaux avaient été atteints.

Avec le petit laser portatif il commença à faire fondre la glace qui pesait sur le dos, rampa pour envoyer son rayon le plus loin possible afin de faciliter le découpage de la montagne de viande.

Le religieux le trouva ainsi allongé sur le dos du cétacé, l'appela en vain. Il dut escalader en hâte le

petit escalier, rampa entre la voûte de glace et le cadavre gigantesque et découvrit ce qui rendait Lien Rag muet de stupeur.

CHAPITRE XI

Dès son retour de la banquise nord le chef de la Guilde des Harponneurs sollicita un rendez-vous et insista pour être reçu le soir même. Le Kid savait ce qui motivait la visite du Chasseur de baleines.

Sa rencontre avec le Syndicat des Chasseurs de phoques lui avait paru un heureux événement mais dans son ensemble il gardait de son inspection un goût d'amertume. Parce que ses amis, les seuls sur lesquels il pouvait réellement compter, restaient prisonniers de cette banquise, étaient peut-être morts. On n'avait relevé aucun signal radio, aucun écho. Le vieux réseau du 160° méridien était en train de revivre grâce à lui après cent à cent cinquante années d'oubli. On retrouvait parfois de bons tronçons assez bien

conservés, les plus longs faisaient quarante, cinquante kilomètres, puis c'était la cassure sur des distances encore plus longues. Une équipe travaillait en pointe pour établir une ligne provisoire, et derrière suivait la lourde machinerie, matériel et hommes, qui construisait patiemment un grand réseau fiable. Et des colons, des gens entreprenants, des aventuriers suivaient cette reconstruction, s'installaient pour créer des pêcheries, des centres de récupération de plancton, d'algues, de crevettes.

Pour dix installations dans la partie nord on n'en comptait qu'une pour l'est en direction de Titanpolis. Et encore grâce aux subventions. Des groupes falots, des familles sans idéal prenaient le fric, essayaient de faire quelque chose. Le Kid enrageait.

Yal fut introduit à l'heure exacte de son rendez-vous alors qu'il attendait depuis une demi-heure dans les bureaux du « gouvernement ».

— Je n'ai pas encore les chiffres du commerce extérieur, dit le Kid lui coupant la parole, mais j'espère que les résultats sont en progression. Nous avons de plus en plus de commandes pour les huiles.

— Je sais, nous n'arrivons pas à fournir. Les

baleines se détournent de plus en plus de notre Concession et nous devons encore construire cent kilomètres de voies, quatre lignes s'il vous plaît, pour retrouver le troupeau.

— C'est une affaire avec le directeur de la Traction. Vous aurez les subventions...

— Nous sommes déficitaires de quarante pour cent et vous comblez avec l'huile de phoque que les acheteurs commencent à préférer. Si ça continue, nous ne représenterons même pas cinquante pour cent dans le commerce extérieur des huiles animales. Et vous manigancez pour nous faire disparaître. Vous avez créé une station baleinière dans l'est qui commence à produire une huile très raffinée. Vous l'avez équipée de pied en cap.

— Je vous ai proposé d'y aller, vous avez refusé.

— Vous vouliez nous éloigner de Kaménépolis, vous débarrasser de nous. Pour ensuite remettre nos installations aux Roux vos amis.

Le Kid ne releva même pas cette accusation, alluma un cigare euphorisant. Il en fumait de plus en plus malgré la faiblesse de sa capacité pulmonaire. Parfois le soir il avait des difficultés respiratoires et devait prendre des médicaments.

— Ce n'est pas tout. Le baril ne rapporte plus

que quatre mille huit cents calories.

Le Kid eut un petit air goguenard, secoua la tête :

— Quand la calorie ne valait que neuf cents pour un dollar vous ne vous exprimiez qu'en dollars. Maintenant qu'elle est en dessous de la parité, donc une devise très forte, vous consentez à utiliser ce terme. Je ne vous en voudrai pas pour si peu mais je vous le fais remarquer.

— Nos revenus ont diminué de moitié.

— Vous allez recevoir une prime pour compenser. Vous avez la gratuité des expéditions grâce à l'achat que j'ai fait de kilomètres-tonnes sur les réseaux étrangers. Nous pouvons envoyer nos wagons-citernes jusqu'en Transeuropéenne désormais avec les garanties des Compagnies traversées si bien que nous n'avons plus besoin d'assurances spéciales.

— Vous bloquez nos avoirs en banque. Vous nous suspectez toujours. Nous sommes vos bêtes noires, avouez-le. Vous nous accusez de n'importe quoi et c'est un procès d'intention. Mes amis ne le supportent plus.

— Vous vouliez acheter les actions de mon associé pour prendre la direction des affaires et cela je ne l'admets pas.

— Vos actions sont en vente clandestinement un peu partout. Ici et à Amertume Station. Avec dix actions on peut entrer dans ce pays... C'est une aberration. Nous sommes prêts à devenir vos partenaires mais nous exigeons plus de considération. Nous sommes d'accord pour demander qu'un tiers de nos avoirs en dollars soit débloqué sans justificatif. Nos employés sont toujours payés au même tarif, trois mille calories par jour environ. Il nous faut désormais six dollars pour les payer au lieu de 3,3. Nous ne pourrions pas tenir plus longtemps à ce taux. La hausse est purement spéculative, vous le savez. Artificielle.

Le Kid écrasa son cigare dans un cendrier en pierre volcanique venant de Titanpolis, regarda son interlocuteur.

— Que demandez-vous à part ce déblocage ?

— Une taxe de deux dollars sur le baril d'huile de phoque.

— Cette huile ne jouit pas des mêmes aides que celle de baleine. Lorsque ces gens-là construisent une ligne de voie ferrée pour se rendre sur les lieux de chasse, ils la payent sans attendre de subvention. Je ne peux les pénaliser de deux dollars.

— Il y a aussi l'huile qui arrive de l'est. Là où

passent les plus grosses baleines. On dit qu'on a construit des chaudières énormes. Que la chaleur est fournie par le volcan. Gratuitement. Nous, nous sacrifions dix pour cent de notre huile.

— Installez des digesteurs organiques qui vous fabriqueront du méthane. Les viscères par exemple ne vont jamais au dépotoir. Vous les revendez en dessous à des petits trafiquants.

— Et le déblocage ?

— Si une telle masse de dollars venait sur le marché, la calorie augmenterait encore. On atteindrait les quatre cents pour un dollar et vous seriez encore plus défavorisés.

— Vous refusez tout ?

— Ce ne sont pas des propositions raisonnables. Cela ressemble à un ultimatum.

Yal se leva, le visage fermé.

— Attention. Si vous voulez la guerre...

Quand il fut sorti, le Kid appela le chef de la police :

— Venez tout de suite.

CHAPITRE XII

Le religieux se mit à prier. Lien ne l'avait jamais vu bouleversé de la sorte, avait toujours cru que sa foi était faite de cynisme et de machiavélisme mais en ce moment le frère Pierre souffrait.

Dans la bulle fixée sur le dos du cétacé il y avait deux adultes. Deux hommes. L'un âgé d'une quarantaine d'années, l'autre plus jeune. Vingt ans. Ils avaient essayé d'ouvrir le fameux œuf vers le haut pour creuser dans la glace une cheminée mais leurs forces les avaient trahis. Lien et son compagnon distinguaient le boyau transparent, greffé dans le corps de la baleine, qui descendait vers le ventre. Plus bas il y avait d'autres bulles.

— Ils vivaient en symbiose avec l'animal. Celui-ci leur fournissait l'air, la nourriture, la chaleur.

En plongée il adaptait la pression intérieure pour que ses amis ne souffrent pas.

Le religieux acceptait mal le mot « amis ». Parasites lui aurait paru plus adapté.

— Deux cents ans de recherches, peut-être plus pour arriver à ce miracle.

— Taisez-vous, dit soudain le prêtre. C'étaient des dissidents à la Loi de Dieu et à celle de NY Station. Et vous le savez bien.

— Vous me paraissez ému, remarqua Lien.

— Je le suis. Le spectacle de la mort m'attriste toujours et plus encore celui de la mort des pécheurs. C'étaient des orgueilleux qui voulaient échapper au sort commun.

Lien fit fondre un peu de glace, put avancer jusqu'à toucher l'espèce de gélule transparente. Il pouvait voir le pupitre de commande. Il y avait aussi des appareils compliqués sur la droite, des filtres certainement qui puisaient dans le sang les principes alimentaires nécessaires à ces gens-là, peut-être même l'oxygène indispensable. Il rampa et aperçut le fameux tunnel qui permettait de communiquer avec les autres bulles dispersées dans le corps. Il apercevait une autre forme, blanche, des cheveux très clairs, tressaillit. Une femme, une jeune femme. Il colla ses yeux à la

matière transparente et distingua un sein juvénile.

— Combien seraient-ils ?

— Je l'ignore. Nous les ramènerons dans leur cimetière de la cité fantôme, sous la banquise.

Le prêtre pinça ses lèvres. Il se promit de combattre ce projet au nom du réalisme. Ils n'avaient pas de temps à perdre pour retourner dans la cité et se reposer enfin après ces journées effroyables.

— Je vais essayer d'entrer.

— C'est de la folie.

— L'air doit être pressurisé. J'espère que je n'attenterai pas à leur physique. En prenant certaines précautions on doit pouvoir le faire.

Soudain la pensée de Jdrien se vrilla dans son cerveau avec une insistance douloureuse. Depuis des jours ils ne communiquaient plus ainsi. Il y avait une sorte d'incompréhension entre eux.

— Je veux les voir.

— Plus tard.

— Non, maintenant. Tu ne peux pas me refuser.

L'enfant arriva, se glissa entre eux et regarda les deux cadavres dans leur cellule faite d'une matière animale rendue très transparente. Wark avait découvert que c'était la même qui composait

les vessies natatoires des poissons. Il avait émis l'hypothèse que les baleines rampant sur la banquise soulageaient le poids de leur corps avec des ballonnets remplis d'air disséminés dans leur carcasse. Les os eux aussi s'étaient allégés pour permettre cette mutation rapide, cette adaptation au milieu.

— Je vais mesurer la pression intérieure de cette cellule, dit Lien. Je vais chercher le matériel nécessaire.

Jdrien le poursuivit de sa pensée, lui demanda s'il allait les laisser là.

— Non, pas question. On les ramènera là-bas dans la caverne et on les placera dans les tombeaux de glace, auprès de ton ami Pavie.

— Je t'aime.

Lien Rag s'immobilisa juste à la sortie du tunnel.

En face de lui il y avait le train recouvert d'une carapace de givre. La vapeur se congelait aussitôt parce qu'ils chauffaient trop à l'intérieur.

— C'est vrai ? demanda Yeuse très pâle. Jdrien m'a dit... Enfin il m'a communiqué...

— Ils sont certainement tous morts. Asphyxiés quand la baleine morte n'a pu fournir l'oxygène nécessaire. Il y a des semaines qu'ils sont là-

dedans. Nous étions en train de placer nos rails quand cette tempête incroyable a soufflé.

— Il faut les ramener ?

Il inclina la tête. Retourna dans le tunnel avec ses appareils de mesure. Le prêtre était descendu et, comme si de rien n'était, tranchait dans la masse de chair avec le laser portatif. L'enfant était resté sur le dos, le nez écrasé sur la bulle et pleurait.

Une fois certain que l'ouverture ne produirait aucune implosion il découpa un grand cercle, retira cette sorte de coupole. L'air qui leur parvint n'avait pas d'odeur très particulière à cause du froid. Il y avait eu manque d'oxygène par baisse de la température. Était-ce par le sang que le cétacé chauffait les installations de ses amis ? Grâce à un échangeur de température ? Il ne voyait rien de tel. Peut-être suffisait-il que ces cellules soient noyées dans le corps de l'animal avec juste un réchauffage pour celle qui dépassait sur le dos.

Il se glissa à l'intérieur, frôla les corps entièrement nus. L'homme âgé avait des cheveux gris, le plus jeune très noirs, frisés. Le corps de la jeune blonde bouchait le passage et il ne parvint pas à la retirer car elle était figée par le froid.

— Venez voir, cria le religieux. Il y en a une

autre ici.

Lien Rag rejoignit frère Pierre et son fils. Le premier avait, grâce au laser, dégagé la dernière cellule, la plus grande, pas très éloignée du cœur de l'animal semblait-il. Une très grande cellule. Des lambeaux de chair et de sang adhéraient encore, pendaient en stalactites.

— Il y a deux enfants assez jeunes, une femme d'une quarantaine d'années. Très belle. Blonde.

— Le dernier endroit où la chaleur a persisté le plus longtemps, murmura Lien Rag. Il fallait choisir entre la possibilité de sortir pour respirer, mais dans un froid mortel, ou celle de mourir doucement dans un résidu de chaleur.

CHAPITRE XIII

Parce qu'elle avait fait de bonnes affaires, Nina Osel lui avait remis quarante dollars à son retour. Il avait refait ses bagages, avait dû quitter le confortable pullman pour errer de nouveau dans les rues. Il finit par louer un igloo installé sur une plate-forme mobile selon la loi, avec un poêle bricolé. Il paya une semaine d'avance, acheta de l'huile et se réchauffa en buvant du thé que vendait sa voisine qui occupait un grand igloo transformé en restaurant et débit de boissons.

Ce fut là que le barbu le retrouva. Harl Mern ne le vit pas arriver avec plaisir.

— Je viens vous proposer une affaire, dit-il. Je voudrais vous acheter, comment dire... un cours, une sorte de rapport, de thèse sur l'origine des

Roux. Enfin selon votre hypothèse. Je suis prêt à payer cent dollars pour un tel document. Je vous assure que c'est sérieux. Il me le faudrait d'ici deux jours si possible.

— Je réserve l'intégralité de mes cours pour l'université de Kaménépolis. Si je veux créer un laboratoire de recherches, il faudra bien que j'apporte de l'inédit. Ce que vous m'achèteriez cent dollars n'a pas de valeur pour moi. Je ne refuse pas les dollars surtout en ce moment mais je veux surtout poursuivre mon œuvre. Si l'on me donne un traitement convenable ce sera parfait.

— Un traitement ? Combien exigeriez-vous ?

— Je n'exige rien. Mais mille dollars par mois me paraîtraient très convenables.

— Vous pourriez en toucher plus.

— Je veux des installations parfaites et surtout une population rousse à proximité sinon...

— Des cobayes ?

Le vieux professeur se leva plein d'indignation, oubliant qu'il se trouvait dans un igloo au plafond très bas, se cogna la tête.

— Je ne veux pas de ces mots. Je connais les idiomes des Roux et je me contente de les interroger s'ils le veulent et tant qu'ils le veulent. Croyez-vous que je vais les « viviséquer » pour

découvrir le secret de leur naissance ? Ce serait bien mal me connaître.

Il frottait son crâne en se rasseyant sur la caisse qui servait de chaise. Le poêle tirait mal et fumait, une fumée grasse qui empestait. Il aurait fallu changer la mèche trop gluante. Dans cette ville abominable on ne trouvait pas d'huile de qualité.

— Laissez-moi travailler maintenant.

— Je reviendrai vous faire d'autres propositions mais j'aimerais avoir quelque chose de vous, un document. Moi je vous crois mais...

Brusquement il se tut, pris d'une idée soudaine. L'ethnologue paraissait l'avoir déjà oublié et ouvrait un dossier, parcourait une fiche avec son crayon à la main.

— Je vais à Kaménépolis demain. Avez-vous une commission à transmettre ?

— Vraiment ? J'ai un message pour Lien Rag, un glaciologue bras droit du P.D.G. de la Compagnie.

— Je suis désolé mais cet homme a disparu sur la banquise depuis des mois et l'on pense généralement qu'il a dû périr avec son fils et d'autres compagnons.

— Son fils également ! s'exclama douloureusement Harl Mern...

Bouleversé, il sortit de l'igloo pour respirer un air plus vivifiant, faillit tomber de la plate-forme. Le barbu le retint par le bras et l'entraîna vers l'igloo où l'on vendait des boissons, lui paya un autre thé, arrosé cette fois. Mern le but d'un trait :

— Vous avez dit qu'il avait disparu ?

— Je vous apporterai un journal de Kaménépolis.

— C'est effroyable. La seule personne qui pouvait me recommander au professeur Ikar.

— Qui est le professeur Ikar ?

— Un jeune professeur qui s'intéresse aux Roux, à leur vie et à leurs mœurs. Je ne crois pas qu'il ait entendu parler de moi et de mes recherches ici à l'autre bout du monde. Lien Rag aurait pu lui expliquer qui j'étais.

— Je peux aller trouver ce professeur Ikar puisque je vais de l'autre côté de la frontière. J'ai un visa permanent. Comme Nina Osel.

— Ça ne servira à rien... Il faudrait qu'Ikar vienne ici, que je lui montre ces dossiers. Il lui faudrait quelques heures pour comprendre que je ne suis pas un charlatan.

Le barbu prit un air désolé.

— Il ne viendra jamais ici, à Amertume Station,

pour rencontrer un inconnu, vous vous en doutez. Mais si vous pouviez rédiger, d'ici demain, une sorte de synthèse de vos recherches, je lui apporterais ces pages et je suis certain que vous obtiendriez très vite une réponse, voire un engagement pour l'université.

CHAPITRE XIV

Durant la terrible tempête qui avait soufflé deux jours entiers avec des pointes dépassant les trois cents kilomètres-heure, le grand traîneau à voiles de Wark avait subi quelques dommages. Le mât d'artimon avait été cassé et l'un des balanciers-patins déformé par une congère. Dès qu'il avait vu le baromètre baisser à toute allure, Wark avait décidé d'immobiliser le voilier à patins et de l'ancrer aussi solidement que possible face aux vents. Malheureusement Indirah n'avait pu l'aider autant qu'il l'aurait souhaité. Affaibli par le scorbut, son compagnon se traînait lamentablement et passait la majeure partie de sa journée allongé sur sa couchette. L'une des chaînes d'ancre avait cédé et le grand traîneau avait pivoté sur l'autre, recevant en plein balancier une énorme masse de glace.

Pour le mât d'artimon, il pouvait manchonner et de toute façon le voilier pouvait glisser à bonne vitesse sans lui. Mais la membrure du balancier compliquait beaucoup plus sa tâche. Il devait la démonter entièrement, la redresser ou trouver un moyen de la remplacer.

L'habitacle était formé de deux anciens réservoirs en aluminium qu'il avait soudés par les fonds. L'endroit avait deux mètres cinquante de large, était bordé de longues couchettes. On trouvait vers l'avant la soute à voiles, celle à provisions et à l'arrière, la cuisine, le chauffage alimenté par une petite citerne d'huile de baleine qui servait de lest. Grâce à la chaleur provoquée par le frottement des patins sur la glace l'huile devenait fluide, se réchauffait avant de brûler. Deux turbines éoliennes fournissaient en permanence le courant nécessaire et alimentaient un circuit de chauffage supplémentaire. Comme voiles, le mécanicien utilisait des bandes d'aluminium qui fonctionnaient comme d'anciennes jalousies de fenêtres. C'est en retrouvant un vieux livre illustré sur ce genre de volets qu'il en avait eu l'idée. Il pouvait très facilement réduire sa voilure quand le vent fraîchissait. La raideur de l'ensemble était telle qu'il pouvait remonter très près du vent. Enfin la

barre était centrale et gouvernait en principe la partie articulée des patins à l'arrière, mais pouvait s'embrayer pour agir sur la partie avant dans les manœuvres délicates et par vent très fort pour soulager le système. L'ensemble ressemblait à un catamaran de jadis. Wark en rêvait depuis toujours, collectionnait toutes les revues, les photographies et les plans de cette époque. À la gîte, le traîneau s'appuyait sur un seul patin, et pour compenser il envoyait, au moyen d'une pompe, de l'huile dans les cavités prévues du patin soulevé, empêchant que l'angle de gîte dépasse le seuil de chavirement.

Indirah se souleva sur son coude, les yeux fiévreux lorsque son ami entra dans l'habitable.

— C'est grave ?

— La membrure de tribord a souffert. Il faut que j'installe un palan. Je vais enfoncer des pieux dans la glace pour qu'ils résistent à une traction de plusieurs tonnes. Mais je dois réchauffer en même temps la membrure pour l'empêcher de casser net à cause du froid. Ce matin il fait moins cinquante-deux.

Il lui fallut la matinée pour enfoncer les pieux et il dut rentrer pour se nourrir et faire prendre quelque chose à Indirah en même temps que ses

vitamines.

— Nous avons parcouru deux mille kilomètres, lui annonça-t-il gaiement. En moins d'une semaine, ce qui n'est pas mal. Si la barre automatique était meilleure on pourrait aller plus vite car j'oserais laisser plus de voile la nuit mais les matériaux m'ont fait défaut.

— On ne peut pas atteindre directement Kaménépolis ?

— Nous nous rapprochons de l'ancien Réseau du 160°. S'il existe toujours nous devrions l'apercevoir peu après notre départ. J'espère trouver les premières stations habitées dans trois, quatre jours.

— Tu oseras en approcher ?

Wark ne répondit pas et prépara une soupe de poissons congelée, y fit tremper du pain biscuité, apporta le bol à Indirah qui s'efforça d'en boire un peu mais secoua ensuite la tête. Même les liquides enflammaient ses gencives qui saignaient constamment. Ses dents se déchaussaient et il avait pu, durant la tempête, en retirer une sans la moindre souffrance.

— Tu ne réponds pas ?

— Il faudra prendre des précautions évidemment, dit Wark en avalant une cuillerée de

la soupe, tout ce qui ne vient pas du rail est suspect a priori. Dans les régions isolées s'y ajoutent les superstitions. On peut nous tirer dessus, nous lyncher.

— Pourquoi ne pas aller jusqu'à la capitale alors ?

— Nous tâcherons si les provisions nous le permettent. Avec la déformation de la membrure nous avons perdu de l'huile de baleine. Par chance les éoliennes fonctionnent bien. C'est ce qui nous chauffe en ce moment.

Avant la nuit il installa le palan, commença d'exercer une légère pression sur la pièce de duraluminium. Il la réchauffait en faisant brûler de l'huile juste en dessous dans tous les récipients qu'il avait pu trouver. Il regrettait de ne pas avoir eu la patience de mouler cette pièce ainsi que les cinq autres en plastique armé. Cette matière se serait brisée net mais il aurait pu la recoller autant de fois qu'il l'aurait voulu. L'ensemble aurait été aussi léger.

Durant la nuit il se levait toutes les heures pour augmenter lentement la pression du palan. Il fallait aussi entretenir la chaleur. Pour que les flammes ne puissent atteindre la membrure, il avait installé une protection en aluminium, une

voile de réserve. L'air se réchauffait juste au-dessus, faisait remonter la température à zéro et c'était suffisant.

— Tu veux boire ?

Il prépara un jus de citron. Il en avait fait décongeler un tas pour Indirah mais ignorait si la vitamine C résistait à ce traitement. Indirah l'inquiétait car il s'affaiblissait de jour en jour.

Ils ne pourraient glisser que durant le jour et à petite allure faute du mât d'artimon. Il commençait de craindre la rencontre de troupeaux de baleines ou les trous de phoques. Certains étaient immenses et le voilier à patins pouvait se jeter à l'eau d'un seul coup. Il y avait aussi des lignes de fracture sur la banquise, des collines, des abîmes à éviter. Le petit radar installé ne pouvait tout signaler et pas question d'avoir un indicateur de continuité comme sur les rails.

— Tu crois que nous commettons un crime contre l'humanité ? lui demanda Indirah sur le matin.

Wark posa la main sur son front, le trouva brûlant. Son compagnon délirait et la vieille peur remontait en lui, irrésistible.

— Ce Néo-Catho me faisait rire, mais il y a quand même un ordre moral qui dirige cette

planète. C'est certainement un délit que nous commettons... Si chacun utilisait ce genre de traîneau la vie deviendrait anarchique, impossible. Des bandes de tueurs, de pirates, surgiraient d'un seul coup et dévasteraient les communautés isolées.

— Il y a quand même des pirates sur les rails, lui répondit Wark. Il y a des tueurs, des bandits mais surtout des Compagnies qui exploitent odieusement notre vieille peur de l'inconnu.

— La Compagnie de la Banquise aussi ?

Wark hésita.

— Évidemment elle fait un gros effort pour préserver les libertés individuelles mais dans le cadre des Accords de NYST. Le Kid n'accepterait pas qu'on utilise ce genre d'engin... Et pourtant il est très tolérant.

— Wark, si nous devenions des parias, pire que les Roux ? Du genre des Rénovateurs du Soleil par exemple ? Je ne supporterais pas de vivre ainsi.

Il but encore un grand verre, se recoucha et ferma les yeux.

— Moi non plus, dit Wark. Mais je suis certain que les autres ne retrouveront jamais le 160°.

— C'est une légende ?

— Certainement pas, mais après un siècle, un siècle et demi, on ne sait pas très bien, la banquise n'a cessé de se transformer. Il y a eu des réchauffements, des bouleversements. Le dernier était dû aux Rénovateurs.

— Tu penses, toi, que ce sont des criminels ?

Wark préféra sortir pour augmenter la pression sur la membrure, alimenter ses feux d'huile. Mais lorsqu'il revint, Indirah ne dormait toujours pas et il dut lui répondre.

— Ils sont allés trop vite. Ce sont des savants orgueilleux qui ont pris le risque de détruire, de tuer pour arriver à leur but. Ils auraient dû accepter plus de modestie, travailler pour l'avenir, pour les générations futures. Le réchauffement devrait être progressif pour permettre une adaptation de l'homme et de la nature. Tiens, regarde, les baleines qui devront à nouveau réapprendre à séjourner constamment dans l'eau alors qu'elles sont devenues amphibies.

Vers neuf heures, il osa libérer la membrure de la pression qu'il exerçait sur elle. D'ailleurs il n'avait presque plus d'huile à sacrifier pour ce travail. Il craignait que son retour à la normale ne soit qu'une illusion et que la pièce ne reprenne une forme vicieuse. Mais non, il avait réussi à la

redresser et il décida de la remonter sur-le-champ. Avant la nuit ils pourraient peut-être parcourir une centaine de kilomètres. Le vent était bon, assez fort mais sans trop pour hisser la voile unique. Il avait bien prévu un beaupré et un foc en grosse toile mais hésitait à le gréer, ignorant quelle serait sa résistance au froid et à la puissance du vent.

Ils ne purent glisser qu'une heure avant l'obscurité totale et une des éoliennes cassa d'un seul coup. Malgré la nuit il grimpa au mât pour la démonter et la réparer mais la turbine était hors d'usage, avait dû recevoir durant la tempête un corps étranger très dur, un bloc de glace. Le chauffage commençait de baisser et il ne faisait que dix degrés dans la carlingue.

— Couvre-toi bien.

Indirah le regarda comme s'il ne le reconnaissait pas. La fièvre avait encore augmenté et il ne put le forcer à prendre ses médicaments. Il se débattait avec force et fit éclater le bol d'eau citronnée sur le sol. Wark ramassa les débris, alla les jeter. Il avait planté trois ancres bien que le baromètre soit optimiste. Seul, il ne voulait plus prendre aucun risque.

Trente-six heures plus tard il aperçut une sorte

de ligne qui se découpait sur l'horizon blême, en plus sombre et il s'en approcha, constata que c'était le remblai de l'ancien Réseau du 160° Méridien. Il le suivit sans apercevoir le moindre rail mais dut s'en écarter car le vent tourbillonnait à cause de cette très légère surélévation de la banquise.

Avec ses jumelles il ne cessa de l'observer toute la journée mais ne vit pas trace de rails, il estima qu'il avait parcouru plus de cent kilomètres, peut-être cent cinquante depuis qu'il avait aperçu le réseau et il n'y avait toujours pas de rails. Lien Rag et les autres ignoraient que le réseau n'existait plus, allaient travailler en vain des mois durant.

Pendant la nuit il fut hanté par des cauchemars éprouvants, se leva quatre fois pour vérifier les chaînes d'ancre, donner à boire à Indirah qui accepta d'avalier quelques gouttes. Il était dans une sorte de coma qui inquiétait fort Wark. Ne fallait-il pas aller directement à Kaménépolis pour qu'on le soigne énergiquement ?

Il se disait que seul il aurait fait demi-tour, serait revenu dans la cité fantôme de North Pacific Station pour les prévenir que le réseau avait subi des destructions encore plus importantes qu'ils ne le prévoyaient.

Une journée encore il suivit le réseau en espérant découvrir le chantier de la reconstruction engagée par le Kid, mais cette obstination lui faisait perdre du temps. Pour une raison inconnue le réseau s'éloignait fort du méridien à cet endroit, formait une grande courbe. Dans le temps il devait exister de nombreuses stations de pêche ou de chasse. Pour rejoindre Kaménépolis au plus vite, il comptait moins d'une semaine si le vent se maintenait aussi bien, il devait aller droit devant lui. Bientôt le régime des vents changerait et il devrait pratiquement remonter, ce qui ralentirait son allure. Mais le traîneau pouvait atteindre un angle très réduit face au vent.

Indirah parut aller mieux, accepta de prendre ses médicaments et d'avaler une soupe épaisse. Mais le soir venu il fut de nouveau très mal et Wark dut poser de la glace sur son front pour le soulager un peu.

— Le rail, le rail... Nous avons bientôt retrouver le rail ?

En pleine nuit Indirah criait cette question qui tira Wark de sa couchette et le bouleversa. Il ne put se rendormir et le traîneau se mit à glisser vers le sud bien avant l'aube glaireuse.

Le petit radar sonna alors que Wark avait

amarré la barre pour préparer un repas. Il se précipita et vit une ligne caractéristique sur l'écran minuscule. On approchait d'une voie ferrée. Il réduisit la voilure, escalada un peu le mât et vit les rails qui se dirigeaient vers l'est, une petite voie secondaire desservant une station perdue.

CHAPITRE XV

Soudain Yeuse crut que c'était Jdrien qui se trouvait à la place de son père, Jdrien qui enfouissait sa bouche dans son pubis. Elle poussa un cri et se redressa.

— Non, je t'en prie.

Lien Rag s'assit au fond de la couchette et fronça les sourcils. Jdrien flottait entre eux. Il comprit la panique de Yeuse.

— Je vais voir.

L'enfant était dans le noir, les yeux grands ouverts. Ils avaient rejoint North Pacific Station depuis deux jours, très épuisés.

— Ils arrivent.

— Wark et Indirah ?

Les deux hommes avaient quitté la ville

fantôme en ne laissant qu'un message très bref et une photographie du voilier-ski comme l'appelait Wark. Un engin curieux, ressemblant à un insecte d'autrefois.

— Ils viennent de l'est et c'est un...

Ne trouvant pas le mot, l'enfant traça dans l'esprit de son père la silhouette d'un patrouilleur de la marine panaméricaine.

— Il est loin d'ici ?

— Non. Il a franchi les signaux, les a neutralisés. Je pénètre dans l'esprit de l'officier qui commande et qui pense très souvent à la grosse femme.

— Lady Diana ?

— Il la craint et la déteste en même temps.

Lien retourna auprès de Yeuse qui restait traumatisée par l'intrusion de Jdrien dans leur intimité.

— Il était à ta place, en train de me lécher. Je l'ai vu... Je ne pourrai jamais plus.

— Nous devons quitter la ville. Un patrouilleur de la Panaméricaine a franchi le dispositif de surveillance sans le déclencher. Ils approchent et seront là dans la journée de demain.

Il alla frapper chez frère Pierre qui ouvrit sur-

le-champ, tout habillé.

— Vous ne dormiez pas ?

— Je priais. Je n'ai guère eu le temps depuis si longtemps. Je rattrape le temps perdu. Qu'y a-t-il ?

Il ne parut pas surpris.

— Lady Diana n'allait pas laisser passer une telle occasion de vous récupérer tous les deux. Elle sait que vous avez rejoint votre fils. Nous partons ?

— Nous devons faire les pleins, embarquer le maximum de rails, des provisions...

— Et puis ? Nous construirons cent, deux cents kilomètres de réseau, ce qui permettra à Lady Diana de nous atteindre encore plus rapidement.

— Vous êtes défaitiste. Nous ne pouvons pas rester ici.

— Cette ville est une merveilleuse cachette. Nous devons plutôt en exploiter les possibilités.

— Elle la détruira de fond en comble pour nous retrouver, nous forcer à sortir de nos trous.

Le religieux alla prendre une croix noire en bois pendue à une chaîne en or, la baisa avec ferveur avant de la passer autour de son cou décharné. Il avait encore maigri et dans son visage osseux son regard s'enfonçait dans ses orbites comme un

métal en fusion dans un creuset.

— Je vous donne un avis. Mais je me rangerai à ce que vous déciderez.

Ils se retrouvèrent dans la petite salle commune devant du café et de la nourriture. Le jour ne se lèverait que dans deux heures.

— Jdrien dort ?

— Il veille, dit Lien. Il surveille ce patrouilleur qui roule très lentement vers nous. L'engin précède de deux cents kilomètres le gros du convoi. D'après les pensées de l'officier commandant cette petite unité, il y aurait deux avisos et un train blindé avec Lady Diana et son état-major.

Yeuse était très pâle, ne touchait pas à la nourriture. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait ces hallucinations. L'enfant se substituait à ses amants pour lui donner du plaisir et elle avait souvent rêvé qu'elle serrait contre elle le petit corps au ventre recouvert de fourrure. Mais lorsqu'il partageait sa couche, c'était arrivé dernièrement, elle n'éprouvait aucune gêne. L'âge tendre de Jdrien devenait alors si évident que seul un vague instinct maternel la troublait. Ce jour-là il voulait les prévenir du danger, avait sondé l'esprit de son père et découvert ce qu'il faisait

avec délectation.

Lien mit la main sur la sienne, lui sourit. Le religieux les regarda d'un air songeur et Yeuse rougit comme si elle avait commis un crime.

— Frère Pierre propose que nous restions en nous cachant.

— Nous pourrions laisser des indices laissant croire à notre départ précipité vers l'ouest.

Yeuse prit sa tête entre ses mains, essaya de réfléchir.

— Les avisos nous poursuivront mais pas le train blindé trop lourd pour la voie nouvelle que nous avons établie. Jdrien peut détruire par la pensée les schémas électroniques, mettre en panne tous leurs systèmes d'alimentation et de communication.

— C'est vrai, reconnut Lien tandis que le religieux prenait un air attentif et en même temps presque désapprobateur.

— Mais que ferons-nous en pleine banquise ? Nous ne pourrions jamais emporter suffisamment de rails, d'huile de baleine et de provisions pour résister à un blocus. Nous ignorons tout de l'état du vieux Réseau du 160° Méridien.

— Nous pourrions tenir un mois, davantage si nous avons la chance de tomber sur une colonie de

pingouins ou de phoques. Mais c'est aléatoire.

— Ils sauront un jour ou l'autre que nous ne sommes pas dans l'ouest, dit Yeuse.

— D'ici une semaine ? Lady Diana ne peut pas rester indéfiniment sur la banquise. Elle a horreur de ça et la direction de la Panaméricaine exige sa présence en différents endroits constamment en effervescence. Nous verrons un avis ou deux stationner dans la ville. Nous pourrons nous organiser. Mais fatalement l'inaction pèsera sur nous.

Il y eut un silence. Frère Pierre eut un petit rire amer :

— C'est pour empêcher vos révélations sur les papes de la Grande Panique que je vous ai aidé à venir ici. Si je dois être bloqué un an ou deux, à quoi me servira ce marché ?

— Je ne comprends pas, dit Lien Rag.

— La réussite de ma mission allait m'apporter un très grand prestige et me permettre d'occuper un siège important à Vatican II. Ils penseront que nous avons péri l'un et l'autre et m'oublieront.

— Je ne vous connaissais pas cette ambition-là, dit Lien, ironique.

— J'en ai beaucoup au contraire. Je veux atteindre les plus hauts sommets de l'Église Néo-

Catholique pour la rénover, la rendre plus pure, plus dure, plus exigeante.

Lien frissonna et regarda Yeuse. Il se leva et ils le suivirent. Wark avait retrouvé un plan de la ville et rapidement ils choisirent leur première cachette. Un entrepôt de manutention là où la verrière avait fini par s'écrouler. On pouvait y conduire le train spécial d'Yeuse et ensuite faire écrouler des ruines de wagons, des grues et le reste de la verrière.

— Il faut faire vite. Que la poussière soit retombée avant l'arrivée du patrouilleur. Dans cet entrepôt il y a d'importantes cuves d'huile de baleine, des provisions.

— Attendez, avec les détecteurs d'infrarouges ils nous localiseront très vite et nous devons nous chauffer.

— Ils nous croiront enfuis. Nous avons au moins une semaine pour trouver la parade.

Ce fut le religieux qui eut l'idée de conduire son propre train sur le réseau à quelques kilomètres de la ville et de l'y abandonner.

— Vous roulerez derrière moi. Je vais tâcher de le mettre en panne. Sa présence accrédiitera l'hypothèse de notre fuite et cette ruse ne nous prendra qu'une heure.

Jdrien pensait que le patrouilleur était immobilisé à trois heures de route de la ville par une très grosse masse de glace ou une rupture des rails.

— On va juste sortir votre train de la ville, faire tourner la machine sans graissage.

La loco cala à deux kilomètres de la station et son cylindre droit s'ouvrit comme une grenade de guerre. Il explosa et montra ses bords déchiquetés.

Revenus en ville ils allèrent s'enfermer dans l'entrepôt et avec une machine de levage accumulèrent des ferrailles et des vieux wagons sur la voie de manutention. Vers midi il n'y avait plus trace de leur existence dans la ville.

Le goéland de Jdrien réussit à retrouver son ami et les rejoignit par le ciel. Ce qui inquiéta un moment Lien Rag.

— Tu crois qu'ils découvriront la caverne aux baleines, la nécropole des Hommes-Jonas ? demanda Jdrien par télépathie.

Devant le prêtre, il répugnait à poser certaines questions concernant ses émotions les plus secrètes. Il parvenait à isoler ses communications, à les brouiller aurait-on dit pour que seuls Lien et Yeuse les perçoivent.

— Pas tout de suite.

— Nous ne pourrons plus aller là-bas ?

— Qui sait ? Ils ne s'attarderont pas au-delà d'une semaine ou deux.

— Le patrouilleur approche de la cité.

— Que les *Instructions ferroviaires* même déjà anciennes ne signalent plus. Quelle surprise pour eux, dit Lien, la même que nous avons tous éprouvée devant ces ruines gigantesques.

— Nous devrions passer sur le chauffage électrique, conseilla le religieux. Nous pouvons tenir vingt-quatre heures sur les batteries. Nous réduirons les pertes de chaleur, grâce à la bonne isolation, et les risques d'alerter les détecteurs d'infrarouges.

Lien se souvenait de ce film interdit que diffusait une petite salle clandestine dans sa ville natale. Un film sans grand intérêt artistique mais on y découvrait un de ces engins appelés « sous-marin » qui se trouvait immobilisé au fond de l'eau à la suite d'une avarie. L'action se déroulait au temps d'une guerre, il ne savait plus laquelle et le sous-marin devait stopper ses moteurs, réduire ses activités, faire le silence le plus total pour ne pas se faire repérer.

Dans cette ville fantôme ils revivaient la même scène. Leur train se trouvait immobilisé dans le

fond des ruines, avec l'obligation de faire un silence total, de couper ses machines productrices de chaleur, de se contenter du circuit électrique. Ils s'immergeaient dans les ferrailles tordues, les vieux wagons démolis, les congères et les débris de toute sorte. Le patrouilleur armé de lasers puissants et de canons automatiques approchait lentement.

Seul, à l'extérieur, le goéland gardait sa sérénité, perché sur un piquet de signalisation, penchant la tête en regardant le petit train immobile, se demandant pourquoi son jeune ami restait à l'intérieur au lieu de venir jouer avec lui.

— Il n'est pas encore entré dans la cité. Le commandant a envoyé un rapport au train blindé et attend la réponse de Lady Diana.

Chaque fois que Jdrien répétait ce qu'il « voyait » à l'intérieur des crânes de leurs ennemis, le frère se signait discrètement. Yeuse s'en rendit compte et trouva ce geste déplacé, inquiétant.

CHAPITRE XVI

La nouvelle fut publiée à la une du principal journal de Kaménépolis. Le *Kam-News* accordait à l'affaire une importance inattendue et tout de suite le Kid ne comprit pas exactement quelles pourraient être les conséquences de cette « une » spectaculaire. Il y avait des photographies. On y voyait un étrange engin posé sur deux espèces de flotteurs. L'autre photographie représentait le visage d'un homme barbu que le Kid identifia avant d'avoir lu son nom.

— Wark ?

On présentait le mécanicien comme un hors-la-loi. Dans l'article, le Kid devait relever d'autres appellations outrées comme hérétique, complice des Rénovateurs du Soleil, sacrilège.

— Sacrilège ?

Il commençait de lire l'article en détail lorsque le chef de la police téléphona :

— Vous avez vu la presse ? Le *News* est le plus informé car il avait un correspondant à Jarvis Station, précisément là où ce Wark a conduit son curieux engin. Les pêcheurs de crevettes installés à la place des Rénovateurs du Soleil ont été très effrayés, ont cru que les Fous du Soleil revenaient. Ce Wark a été capturé, enfermé dans une sorte de geôle. Il voulait signaler que dans la cabine de son espèce de traîneau il y avait un autre type, un certain Indirah...

— Tous les deux appartiennent au personnel ferroviaire, dit simplement le Kid.

— Indirah est mort. Les pêcheurs ont refusé de monter dans l'engin et le pauvre diable est mort de froid. Le délégué à la sécurité m'a téléphoné ce matin. Lui aussi a très peur de monter à bord. Il a regardé par un des hublots et a vu une forme recroquevillée. Cet Indirah était mal en point et n'est pas sorti comme l'autre. Wark a tellement hurlé et protesté qu'une bande a fini par pénétrer dans la pièce où il était gardé pour l'assommer et le ligoter pour la nuit. Remarquez, il faut comprendre. L'engin n'utilise pas les rails.

Le Kid resta sans réaction.

— Vous m’entendez ?

— Oui, très bien.

— Ce Wark circule sur un véhicule qui se déplace hors des rails. Avouez qu’il y a de quoi effrayer, rendre furieux des gens simples comme les pêcheurs de krill. Je les connais très bien d’ailleurs. Des gens sympathiques mais un peu frustes. Je me demande quelle aurait été ma réaction si j’étais tombé nez à nez avec un engin pareil. Il est comme un voilier, de ceux qui naviguent sur la banquise ouest mais avec des sortes de patins... Pas de roues... C’est quand même extraordinaire.

— Ce Wark arrivait d’où ?

— Du nord, du Cancer Network. Il dit qu’il veut vous rencontrer mais je me demande...

— Je me rends à Jarvis Station, dit le Kid, à bord de mon train spécial.

— Il vous faudra vingt-quatre heures.

— Vous me remplacerez ici. Surveillez les Harponneurs de la Guilde. Ils font la grève des livraisons.

— Vous ne devriez pas aller rencontrer ce Wark. Passe encore pour les Roux... Mais ce type est un sacrilège. Il n’a aucun respect pour les Accords de NYST et ça, les gens ne peuvent pas l’accepter.

C'est... C'est viscéral, vous comprenez ?

— Téléphonez. J'exige que Wark soit traité avec considération, qu'on le libère. Il est la dernière personne à avoir vu Lien Rag et l'enfant, vous comprenez ?

— Je ne sais pas, dit Gola visiblement dépassé par les événements.

Juste avant son départ on apporta sur son bureau le *Daily Company* et le *Journal de la Guilde* qui rapportaient à leur tour l'événement, comme si la guerre mondiale venait d'éclater.

Le Kid embarqua à bord de son train réduit à un seul wagon et qui pouvait rouler à cent cinquante à l'heure. Le réseau était électrifié jusqu'à hauteur du 10° parallèle et ensuite la loco fonctionnerait à l'huile de baleine. Il lui faudrait un minimum de vingt-quatre heures pour rallier Jarvis Station. Deux chauffeurs allaient se relayer toutes les quatre heures et lui-même piloterait durant la nuit. Il emportait des dossiers mais au cours du voyage des télex ne cessèrent de tomber.

Gola l'informa que la Guilde s'emparait de l'événement pour critiquer le laxisme de la Compagnie. Dans une proclamation enflammée, Yal affirmait qu'il n'y avait que dans cette Concession qu'un homme pouvait braver

impunément l'ordre des choses, mettre en péril l'équilibre naturel et permettre par son crime aux Rénovateurs du Soleil de récidiver sous peu. « L'action de la Compagnie vient de perdre quinze pour cent sur le cours officiel et trente au marché noir. Le dollar vaut désormais cinq cent trente-deux calories. »

Le Kid essayait de rester calme mais c'était tout bonnement ahurissant. Il avait hâte d'arriver à Jarvis Station, envoyait des messages pour que Wark ne soit pas menacé, promettant des sanctions pénales et financières en cas de négligences.

Gola envoya quatre télex coup sur coup. Il y avait des manifestations devant la spirale du « gouvernement », deux cents personnes environ. Le *Kam-News* venait de sortir une édition spéciale avec de nouvelles précisions et entre autres révélait que Wark avait déclaré avoir un message pour le Kid et qu'il se considérait comme en mission spéciale.

— L'imbécile, fulmina le gnome furieux.

Dans le troisième télex, Gola disait que le dollar s'achetait à six cents calories et que l'action avait encore perdu cinq points et ne valait plus que deux cent vingt dollars. Enfin, et c'était le plus grave, les

Harponneurs de la Guilde commençaient à se réunir devant le complexe de raffinage de l'huile. Gola terminait en posant la question : « Ne devriez-vous pas rentrer à Kaménépolis ? »

Le Kid envoya un message au Syndicat des Chasseurs de phoques pour les saluer au passage et rappeler à leur président leur pacte de mutuelle assistance. Il répondit à Gola qu'il ne renonçait pas à son voyage et qu'il le chargeait du maintien de l'ordre. Il télégraphia à la banque centrale pour ordonner au directeur de cesser les transactions sur les actions et sur les calories, puis à la frontière pour interdire toute nouvelle immigration. Enfin il réussit à se faire relier à Titanpolis, ce qui était un pur exploit, et demanda à l'ingénieur directeur de la production d'eau chaude pour Kaménépolis de ne pas quitter son poste. En cas d'émeute il ferait interrompre si nécessaire le courant et le chauffage durant une demi-heure en signe d'avertissement. Il n'avait pas tellement le choix des moyens.

Il conduisit une partie de la nuit et lorsqu'il dut passer sur la vapeur ne jugea pas utile de le signaler aux conducteurs épuisés. L'un d'eux finit par se réveiller et prendre les commandes.

— Nous serons à Jarvis dans la matinée.

Ivre de fatigue, le Kid rejoignit son compartiment, trouva d'autres messages. Le Syndicat des Chasseurs de phoques se mobilisait pour être prêt à intervenir où le Kid le désirerait. Gola affirmait que la situation était redevenue plus calme avec la nuit. Mais la Guilde continuait de tenir réunion sur réunion. Les Harponneurs étaient tous dans leur fief, mangeaient et dormaient sur place. On disait que les plus luxueuses prostituées de la ville avaient pris leur loco-car personnel pour se rendre auprès d'eux.

Le directeur du *Kam-News* cherchait à joindre le Kid dès le début de l'après-midi et n'y parvenait pas. Depuis que la voie n'était plus électrifiée, au-delà du 10° parallèle, les communications se faisaient par radio du convoi, avec un relais pour la transmission par rails. Il réussit à avoir le directeur du journal chez lui.

— J'ai une nouvelle à publier mais je voulais connaître votre opinion, lui dit le journaliste. Nous prévoyons un tirage de trois cent mille exemplaires pour la ville et les stations voisines.

— De quoi s'agit-il ?

— Votre ami Lien Rag a-t-il participé à la construction de cet engin extra-rails, comme le prétend une agence de presse qui diffuse depuis

Jarvis ?

— Vous commencez à divaguer, répliqua le Kid. Mon ami Lien Rag doit être dans une situation assez désespérée dans le nord de la banquise. Je suppose qu'il essaye de revenir vers nous par la voie normale au péril de sa vie, de celle de son fils et de ses compagnons.

— Ce Wark appartient à l'administration ferroviaire ? C'est un mécanicien de valeur. Ne l'avez-vous pas envoyé dans le nord pour reconnaître l'état de ce fameux Réseau du 160° Méridien pour lequel vous faites des efforts financiers considérables ? Il y aurait là une violation criminelle des accords que vous avez signés.

— Écoutez, mon vieux. Je suis le premier surpris. Votre journal m'a appris la nouvelle. Je me rends à Jarvis pour enquêter. Si vous publiez ce genre de nouvelles, je vous poursuivrai en diffamation. Je vous briserai.

— Est-ce votre nouvelle façon de concevoir la démocratie dans votre Compagnie ?

— Pour l'instant il s'agit d'une Compagnie. Il n'y a ni élections ni gouvernement. Vous êtes juste toléré, vous et votre canard.

Le directeur – le Kid, qui ne l'avait pas souvent

rencontré, savait seulement qu'il se nommait Lorenz – marqua un silence puis lui parla des actions en vente depuis quelque temps aussi bien à Kaménépolis qu'à Amertume Station et dans certaines grandes stations étrangères.

— C'est votre associé le Mikado qui se débarrasse de ses parts, croyez-vous ?

— Je l'ignore. Il n'y a pas plus de quarante à cinquante mille actions sur le marché. Elles favorisent l'immigration de gens sans moyens. Une fois à Kaménépolis ils revendent ces actions à perte. Une perte de mille dollars... Il n'est pas possible de contrôler les habitants un par un et de faire cesser ce trafic. Nous allons réviser nos ordonnances sur l'immigration.

Il raccrocha, alla prendre une douche, se rasa et avala du café et des pilules euphorisantes. Lorsqu'il descendit sur le quai de Jarvis, le chef de station l'accueillit l'air navré. Le Kid remarqua tout de suite les travaux importants effectués depuis la fuite des Rénovateurs du Soleil. L'endroit commençait à prendre de l'importance et il félicita son hôte qui parut surpris.

— Ils ont brûlé l'engin, avoua-t-il inquiet. Ils ont arrosé d'huile et mis le feu. Il n'a pas brûlé très bien mais s'est enfoncé dans la banquise.

— Où est Wark ?

— Dans mon wagon... J'ai dû intervenir avec mon personnel pour qu'on le relâche.

— Montrez-moi le chemin.

Wark écrivait devant une petite table rabattante, dans un compartiment de la maison mobile. Le Kid referma la porte coulissante, s'assit en face de lui sur une banquette :

— Asseyez-vous. D'abord des nouvelles. Lien Rag, Jdrien, Yeuse ?

— En bonne santé quand je les ai quittés. Seul le vieux Pavie qui les accompagnait depuis la Panaméricaine est mort d'une crise cardiaque.

— Où sont-ils ?

— Il faut une carte, sinon la station ne figure nulle part. J'ai relevé ses coordonnées avant de partir.

— Ils peuvent s'en tirer ?

— Non, monsieur. Le Réseau du 160° est très gravement endommagé, sur des centaines de kilomètres et le réseau du Cancer ne vaut guère mieux. Il leur faudrait des années et des milliers de kilomètres de rails pour faire la jonction.

Le Kid alluma un cigare et l'écouta sans l'interrompre. Wark lui narra avec simplicité

comment il avait décidé de joindre la Compagnie par la voie la plus directe et en renonçant aux rails.

— Qu’avez-vous éprouvé ?

— Une grande joie, monsieur.

— Non, de la crainte, de l’horreur, du remords de violer la loi morale que nous dictent les Accords de NYST.

Wark le regarda avec surprise.

— Mais non, monsieur. J’ai imaginé un engin qui vole littéralement sur la banquise dès qu’il y a un peu de vent, un engin qui peut se déplacer dans n’importe quelle direction, qui est comme un albatros ou une baleine à la fois. Nous avons atteint des pointes de soixante kilomètres et je puis encore améliorer ces performances.

Wark s’excitait et le Kid se leva pour ouvrir la porte et regarder dans le couloir. Un groupe de cheminots armés formaient un cordon de protection autour du wagon. Plus loin il y avait le délégué à la sécurité qui parlementait avec une foule de cinquante personnes.

— Taisez-vous, Wark. Vous éprouvez du remords. Vous avez tremblé pour votre vie, connu la pire des épouvantes, celle de l’homme livré à lui-même, perdu en dehors des rails sur l’immensité de la glace.

— Mais pas du tout... J'ai eu au contraire une sensation de liberté qui...

— Wark, vous êtes un imbécile. Ils ont failli vous lyncher, ont laissé périr Indirah faute de soins, brûlé votre engin.

— Quoi, ils ont osé...

Le Kid sauta à terre sur ses jambes courtaudes et lui barra la route. Le mécanicien fonçait déjà vers la sortie, furieux.

— Du calme, asseyez-vous.

Il dut le repousser avec une énergie incroyable chez un être aussi petit.

— Du calme. Ici c'est déjà l'effervescence, à Kaménépolis c'est presque la révolution.

— À cause de moi ?

— Vous êtes un détonateur qui arrivez au mauvais moment. Vous cristallisez toutes les haines. Vous êtes un fou, un complice des Rénovateurs, un allié des Roux, un hérétique, un sacrilège. Vous piétinez la loi universelle du rail, vous crachez sur l'ordre établi. Je suis désolé mais vous devez changer d'attitude, avouer que vous avez commis un acte insensé, que vous avez souffert les mille morts. Il faudra ajouter que hors des rails il n'est ni salut, ni progrès sincère.

— Monsieur, vos amis sont en train d'en crever dans le Nord. S'ils avaient voulu, nous aurions construit un voilier-ski plus grand ou deux engins et en ce moment ils seraient ici auprès de vous.

— La foule serait encore plus déchaînée et les déchiquetterait justement parce qu'ils sont mes amis et que vous n'êtes qu'un de mes employés.

Wark se leva.

— Monsieur, je sais que j'ai eu raison de construire ce voilier-ski. Il peut permettre tout. Nous transporter à l'autre bout du monde sans dépenser d'énergie. Nous abolirons la dictature des Compagnies et...

— Vous êtes fou, dit le Kid, désespérément fou et je crois que nous allons devoir vous interner.

CHAPITRE XVII

Harl Mern avait trouvé du travail, il apprenait à lire et à écrire à une douzaine d'hommes et de femmes venus de très loin. Pour pénétrer dans la Compagnie de la Banquise, il fallait également pouvoir lire une page et écrire une dictée de cent mots.

Un certain Kloh avait ouvert une école de dix classes pour enseigner ces deux arts moyennant un forfait de cinquante dollars sur quinze jours. Harl Mern recevait, lui, dix dollars par jour et avait la promesse d'être gardé autant qu'il le voudrait. Si jamais le professeur Ikar ne daignait pas répondre il pourrait économiser cinq dollars par jour, soit trente par semaine. De quoi acheter une action toutes les dix semaines. Cent semaines de travail pour en réunir dix, à condition qu'elles

n'augmentent pas.

Justement il apprit de la bouche de ses élèves, c'était le cri du jour, que les actions baissaient, qu'on pouvait en acheter pour deux cent cinquante dollars mais que la frontière venait de fermer aux immigrants.

— Moi je vais quand même en acheter, disait un jeune homme aux traits maladifs. Je veux aller à Kaménépolis me faire soigner de ma tuberculose. Ils ont un très bon hôpital et les soins sont gratuits.

Le vieil ethnologue apprit aussi le scandale qui bouleversait la Compagnie, cet homme qui avait osé enfreindre les lois pour se déplacer avec un engin hors les rails. C'était vraiment incroyable et malgré son indulgence innée il ne pouvait que désapprouver cette audace. Il fallait une loi directionnelle et celle-là n'était pas plus mauvaise que de croire en un dieu ou en une idéologie. Le rail avait sauvé l'humanité en détresse trois cents ans auparavant et personne ne pouvait lui dénier ce rôle. Il rentra chez lui vers une heure, acheta un plat cuisiné chez sa voisine, il pouvait se loger, se nourrir et même aller quelquefois dans les bars. Une autre de ses voisines plus jeune et assez jolie lui avait offert de passer une heure avec lui pour

deux dollars et brusquement il avait réfléchi sur son corps, son vieillissement, sa sexualité. Depuis des années il avait oublié le corps des femmes, n'avait que rarement éprouvé un désir précis. Son cerveau le dévorait lentement mais il s'en moquait.

Après avoir rédigé un mémoire de quatre pages il l'avait remis à ce barbu qui se nommait Elias et qui devait rencontrer le professeur Ikar.

Il s'était également rendu jusqu'au train de l'immigration dans l'espoir d'avoir une réponse de l'université et du même professeur, mais un autre fonctionnaire moins aimable que le garçon de la première fois lui avait affirmé qu'il n'y avait rien pour lui.

— Êtes-vous professeur d'électronique, de mathématiques ? Un chirurgien spécialiste des nécroses et des fractures ? Pour l'instant c'est la liste des gens qui peuvent entrer sans autre formalité que leurs titres. Ils sont immédiatement mis en demeure de prouver leur compétence.

— Je peux à la rigueur enseigner l'histoire de notre civilisation, ou bien devenir directeur de zoo. J'ai exercé cette profession jadis.

— Nous n'avons pas de zoo. Mais si vous vous y connaissez en cétacés, il y a l'institut de la Baleine. Faites une demande, on ne sait jamais.

Le professeur secoua la tête et rentra chez lui. Il y avait quinze jours qu'il n'avait pas de nouvelles d'Elias. Rencontrant Nina Osel, il lui demanda si par hasard il ne l'aurait pas contactée.

— Qu'attendez-vous d'Elias ? fit-elle après une hésitation.

— Il peut me faire entrer dans la Compagnie de la Banquise.

— Méfiez-vous de lui. Cet homme est trouble. Il brasse des tas d'affaires suspectes et travaille pour des gens inquiétants. Vous ne voulez pas une action pour un prix dérisoire ? On dit que vous gagnez bien votre vie.

— Il me faudra dix semaines pour en acheter une seule. Vous appelez ça gagner correctement ma vie ?

— Mes actions sont honnêtes, ne comptez que sur elles pour vous tirer d'affaire.

Un soir, alors qu'il rentrait après avoir bu un peu trop de thés arrosés, il aperçut le barbu et se précipita pour le rattraper. Elias se retourna brusquement et porta la main à sa ceinture comme s'il allait prendre une arme.

— Ah ! c'est vous, dit-il soulagé. Je n'ai pas encore de réponse au sujet de votre demande... Je dois retourner là-bas cette semaine.

— Mais la frontière est fermée...

— Pas pour moi, ami, pas pour moi... Dès que je sais quelque chose, ne craignez rien...

— Il y a déjà plus de trois semaines et...

— Le professeur Ikar était en déplacement auprès d'une tribu de Roux. Il va revenir ces jours.

Après tout c'était tout à fait plausible et Harl Mern rentra dans son igloo, assez rassuré.

CHAPITRE XVIII

Une station perdue dans la banquise comme un mirage, une cité qui pourrait devenir légendaire dès le retour de l'expédition. Lady Diana parcourait lentement les artères de North Pacific Station à bord d'une chaloupe de débarquement, entourée de son état-major. Dans quelles *Instructions ferroviaires* retrouverait-on trace d'une telle métropole ? La cité avait dû compter cent mille, peut-être deux cent mille habitants du temps de sa splendeur. Une ville superbe encore dans ses ruines majestueuses. Lorsque la grosse femme levait la tête vers les squelettes des piliers, elle était prise de vertige. La verrière avait dû être orgueilleuse, à l'image de l'ensemble.

Quel historien pourrait lui raconter le destin de

ce lieu alors que l'Histoire était une matière suspecte, une science délaissée ? Il y avait des archives quelque part, des documents. La station avait été reliée à la Panaméricaine jadis. Puis le réseau s'était dégradé, il y avait eu des coupures, l'isolement. La décadence dans la fierté. Ils avaient dû survivre en autarcie, avec le mépris du reste du monde, sombrer lentement, disparaître tous. Il n'y avait même pas de corps congelés mais les prédateurs pullulaient, surtout des rats, des oiseaux. Peu de loups.

— On trouve encore des réserves d'huile de baleine, des provisions. Les entrepôts regorgent de matériel, les magasins de vêtements archaïques.

— Une épidémie ?

— Possible, dit le médecin-major de l'expédition. Il n'y a plus de médicaments dans les hôpitaux.

— Cette ville était-elle nôtre ?

Personne n'osait répondre à une femme qui pensait tout haut.

— Une colonie ? Une alliée ? Juste entre deux inlandsis puissants, la Sibérienne à l'ouest, la Panaméricaine à l'est.

— Le Réseau du Cancer devrait normalement aboutir dans une de ces petites Compagnies de la

Fédération australasienne, lui fit remarquer quelqu'un.

— La Sibérienne a cédé des territoires qu'elle jugeait sans intérêt. Se limitant à l'inlandsis. Comme nous. La peur de la banquise la plus grande du monde.

Elle en oubliait Lien Rag, l'enfant prodige. La pensée que cette cité existait à son insu, fascinante malgré et à cause de son délabrement, la troublait. Il y avait des mystères qui lui échappaient encore. Elle n'était maîtresse que d'une langue de glace ferme entre le pôle Nord et le pôle Sud, mais de chaque côté le pouvoir de la Panaméricaine se délayait et elle ne le supportait pas.

— On ne sait même pas quelle race habitait ici.

— On sait qu'ils vivaient surtout des produits de l'océan en dessous d'eux.

Lui rappeler les profondeurs abyssales était maladroit. Elle eut un regard noir pour l'imprudent qui préféra reculer au dernier rang.

— On ne relève aucun signe de vie. Les fugitifs seraient sur le Cancer Network en train de rechercher le 160° Méridien.

— Et si le Kid possédait la propriété de cette ville ? murmura-t-elle. Je sais que le Mikado et lui ont racheté de vieilles actions par ballots entiers.

Personne ne croyait à cette folle entreprise. Et maintenant nous lui achetons de l'huile de baleine et de phoque par trains entiers.

Une idée extravagante la laissa songeuse. Proposer au Kid de reconstruire le Cancer Network et le 160° à condition qu'il laisse à la Panaméricaine la concession de cette cité. La Compagnie la plus puissante du globe avait besoin d'un idéal, elle le comprenait brusquement, il fallait galvaniser les foules. Un temps elle avait pensé que ce serait la Sibérienne l'objectif, la Sibérienne, l'ennemi héréditaire en quelque sorte. Mais une guerre entraînait des dépenses fastueuses. La reconquête pacifique d'une nouvelle frontière finirait par produire des richesses. Et préparerait l'invasion future de toute la banquise. Les réseaux s'étaleraient sur cent voies pour que la flotte puisse y rouler. La flotte la plus puissante qu'on puisse imaginer.

— Nous arrivons près des arènes, lui dit-on. Il vous faudra descendre de la chaloupe.

Elle retint une grimace. Marcher à pied lui déplaisait. Elle voyait dans cette nécessité l'amorce d'une possible contestation. Un homme qui marchait s'éloignait forcément des rails et elle ne le supportait pas. Depuis quelque temps chacun de

ses discours, de ses déclarations et même de ses ordonnances faisait référence aux Accords de NY Station, il y avait déjà trop d'individus, de groupes, de collectivités et de compagnies qui tournaient le principe des Accords. Elle prêchait pour plus de rigueur, plus de discipline.

Le baleinarium la laissa interdite une fois de plus bien qu'elle ignorât encore l'usage de cet immense amphithéâtre. Que des hommes aient eu le goût d'amusements collectifs de cette importance l'indisposait. Quel gaspillage de chaleur pour cet ensemble malgré la verrière ! Quels risques politiques de laisser se rencontrer tant d'individus à la fois, même pour un spectacle divertissant.

— Que faisait-on dans ce cirque ? demanda-t-elle avec une intention méprisante dans l'emploi de ce terme pourtant judicieux.

— Certainement un peu de tout. On devait exhiber des animaux rares, des spectacles de danse ou de lutte.

— Peut-être des combats sanglants, dit-elle. Vivant loin de la civilisation ferroviaire, ces gens-là devaient aimer les amusements barbares. Tant de magnificence implique forcément un goût pervers pour ces choses-là.

On murmurait pour approuver et elle descendit les gradins à la sortie du vomitoire, s'approcha de la piste d'un bleu profond.

— C'est... l'océan à travers cette couche transparente ?

— Certainement, dit-on.

Elle s'efforça de ne pas frissonner, de crainte que son entourage ne le remarque mais elle était terrorisée.

— Ils ont creusé dans la banquise.

— Exactement. C'est une sorte d'entonnoir.

— Y avait-il des spectacles d'animaux marins ?

La glace pouvait être facilement percée.

Non seulement des centaines de milliers de personnes avaient osé vivre sur la banquise la plus dangereuse de la planète mais encore ils la défiaient en la creusant jusqu'à l'eau des gouffres. Des barbares, des fous suicidaires peut-être. Comment accepter de vivre dans ces solitudes sans avoir un psychisme suspect ?

— Comment seraient-ils venus, ces animaux ?

— Il devait exister des passages qui se sont éboulés.

— Tout peut s'effondrer, dit-elle, s'enfoncer dans le glauque du Pacifique.

Une seconde elle eut la vision de l'immense amphithéâtre coulant en tournoyant lentement et remonta vers le vomitoire, ne se sentit bien qu'une fois dans la chaloupe.

— Il y a encore bien des choses à voir.

— Rentrons, dit-elle, je veux entendre les rapports des patrouilles.

Elle faisait fouiller la station, avait laissé le patrouilleur poursuivre vers l'ouest. On avait découvert un train spécial en panne sur la voie et elle apprit qu'il s'agissait d'un petit convoi appartenant aux Néo-Catholiques. On avait retrouvé des images religieuses et un nom, celui d'un certain frère Pierre. Elle connaissait ce prêtre, avait négocié avec lui certains accords pour l'implantation mesurée des Néos dans la Panaméricaine.

— Ils ont dû fuir vers l'est, lui disait le commodore Hiale. Nous ne pouvons envoyer que les avisos en plus du patrouilleur.

Pour que le train blindé atteigne cette longitude, il avait fallu abandonner sous surveillance une partie des wagons à l'armement lourd. Certaines sections de rails avaient été également renforcées.

— Je n'en suis pas certaine, répliqua-t-elle se

fiant à ses intuitions, il faut fouiller avec méthode.

Elle savait qu'elle ne pourrait pas rester sur place autant qu'elle l'aurait souhaité. La guerre entre la Transeuropéenne et la Sibérienne se limitait à des combats sporadiques. Les deux compagnies étaient exsangues, les flottes en partie détruites et le nombre des déserteurs ne cessait d'augmenter. On signalait un afflux de ces fugitifs aux portes de la Compagnie de la Banquise justement. Si jamais ces deux belligérants concluaient un armistice, les complications allaient s'ensuivre. D'abord sur le plan économique. La Panaméricaine vendait aux deux belligérants des armes, des bâtiments de guerre, des aliments. Les usines mobiles ne pourraient plus travailler à plein rendement. Il y aurait le problème des ouvriers auxquels la Compagnie garantissait un minimum calorique et un minimum de chaleur.

Mais elle redoutait surtout les difficultés politiques. Les autres compagnies souhaitaient que la Commission de contrôle des Accords de NY Station siège dans une autre Compagnie. En Africafrica ou dans l'une des minuscules Compagnies de l'Australienne et Lady Diana était prête à se battre pour conserver le siège dans sa Concession.

— Si le réseau du Cancer semble interrompu à l'exception d'une seule voie toute neuve, comment survivraient-ils dans l'ouest ?

— Ils peuvent disposer d'un important stock de carburant, dit le commodore. Nous pensons qu'ils ont retapé des engins de levage, une poseuse de rails, que des wagons plates-formes ont été prélevés dans un parc de stockage. Il reste encore de l'huile en quantité.

Attendre qu'ils reviennent de l'ouest épuisés ou qu'ils sortent de leur cachette ici, dans la cité ancienne ? Elle allait laisser des bâtiments légers, des hommes. Elle ne renonçait ni à Jdrien ni à son père. Depuis la désertion de ce dernier, le grand tunnel entre pôles Sud et Nord marquait le pas.

CHAPITRE XIX

Chaque jour, Lien Rag se penchait sur les résultats des prélèvements effectués dans le corps de la baleine géante qu'ils avaient dû sectionner pour faire passer leur convoi. Il en avait également effectué sur les cadavres, pris des photographies des installations.

Pendant ce temps, le frère Pierre montait la garde dans un vieux poste d'aiguillage à moitié effondré. Placé en hauteur, il permettait de découvrir une partie de la ville et de suivre les activités des troupes de Lady Diana. On ne pouvait demander à Jdrien un effort soutenu pour lire dans la pensée de ces intrus. Sauf lorsqu'une patrouille approchait trop de leur cachette.

Dans une heure la jeune femme irait relever le prêtre puis ce serait le tour de Lien Rag. Il était en

train de faire une analyse très délicate des filtres sanguins utilisés par les Hommes-Jonas lorsque son fils pénétra dans son petit laboratoire.

— Je voudrais aller voir Pavie.

Lien Rag soupira et se tourna vers Jdrien.

— Pour l'instant c'est impossible. Bientôt ces hommes s'installeront dans la routine et...

Il vit que Jdrien ne comprenait pas ce mot. L'enfant pouvait assimiler n'importe quoi en pensée mais butait sur la sémantique à cause de son jeune âge.

— Il y a la caverne juste en dessous, communiqua l'enfant. Il suffirait de creuser et...

— Ce serait dangereux. L'ennemi nous entendrait. Il possède des appareils qui enregistrent l'écho des bruits les plus infimes. Creuser serait dégager de la chaleur. Ils ont dû enfoncer des balises thermiques dans la banquise. Une simple variation sera enregistrée sur un diagramme ou déclenchera un signal. Nous ne pouvons pas prendre ce risque.

Ils vivaient dans une température très basse, quelques degrés au-dessus de zéro seulement. Seul l'enfant n'en souffrait pas puisqu'il pouvait supporter un froid plus rigoureux, mais Yeuse par exemple ne guérissait pas de ses engelures malgré

l'absorption de vitamines.

— Je te promets que dès que ce sera possible nous irons voir ton ami Pavie.

— Tu crois qu'ils sont revenus et ont trouvé les corps de leurs amis ?

— C'est possible.

Combien existait-il d'Hommes-Jonas dans le monde ? Une poignée qui peu à peu voyaient leur nombre se réduire à cause des unions consanguines ? Dans cette baleine morte ils avaient trouvé deux couples adultes, l'un d'âge mûr, l'autre proche de l'adolescence, deux enfants. Lien Rag pensait qu'il n'existait plus aucun tabou sexuel parmi ces êtres qui avaient choisi de vivre dans le corps des cétacés. Même pas celui de l'inceste.

Une découverte qui scandaliserait la planète si jamais il pouvait la révéler. Il avait à peu près la preuve de ce qu'il avançait. Les couches communes, la ressemblance frappante de ces hommes et de ces femmes. Leur unité d'habitation se composait d'une salle de pilotage et de symbiose avec la baleine. L'animal fournissait l'oxygène et la nourriture par la dérivation de ses artères et de ses veines. De même étaient éliminés le gaz carbonique, les sécrétions, les excréments.

Il y avait ensuite un tunnel conduisant à l'intérieur du cétacé, avec un grand alvéole, sorte de salle commune, et deux autres servant de chambres à coucher. Enfin un troisième alvéole, plus petit paraissait servir de baignoire. Lien Rag y avait trouvé de l'eau congelée, douce. Et des éléments qui s'apparentaient à des enzymes transformant la graisse en une sorte de savon liquide.

— Tu ne vas pas avec Yeuse ?

— Non... Elle me fait la tête, dit l'enfant.

Depuis cette stupide histoire la jeune femme se sentait gênée en présence de Jdrien. Elle était nerveuse lorsqu'ils couchaient ensemble, ne parvenait que difficilement à l'orgasme.

« Tu aurais peut-être souhaité le mettre au monde, tenta-t-il de lui expliquer pour l'apaiser. C'est pourquoi tu as vu son visage entre tes cuisses à la place du mien. »

Mais elle ne le croyait pas. Lien Rag pensa alors qu'elle désirait confusément l'enfant et qu'elle en avait honte, comme si vraiment elle avait glissé du phantasme à l'acte. Jdrien était un demi-Roux et son corps le révélait amplement. Il avait une toison dorée, très douce, très agréable depuis la poitrine jusqu'en haut des cuisses et un pénis déjà

bien formé. Il lui arrivait d'avoir des érections surprenantes mais les jeunes Roux sauvages commençaient à copuler très jeunes, d'après Harl Mern l'ethnologue. Malgré ses caractères humains, Jdrien n'échappait pas à son destin d'Homme du Froid.

— Je l'ai surprise plusieurs fois, dit soudain l'enfant, et elle ne me le pardonne pas.

— Tu devrais t'abstenir, dit Lien. Son intimité ne te regarde pas.

— Je ne peux pas m'en empêcher, déjà lorsqu'elle couchait avec Wark, puis avec toi. Je voudrais lui faire ce que tu lui fais.

— Ce n'est peut-être pas le moment et il faudrait qu'elle le veuille.

— Mais elle le souhaite, dit Jdrien. Je sais que j'ai souvent été dans ses rêves et pas seulement depuis qu'on est dans ce coin. Elle a souvent imaginé que nous faisions l'amour.

Lien Rag ne savait plus que dire.

— Ce sont des rêves, nous en faisons tous. Je peux rêver que je dirige la Terre sans avoir vraiment envie de le faire une fois réveillé. Dans le sommeil nous devenons fragiles, influençables. Les barrières tombent. Celles de la raison, de la lucidité surtout.

— Mais elle ne dort pas toujours quand elle me voudrait en elle.

— Eh bien, demande-le-lui carrément, dit Lien agacé.

L'Enfant pencha la tête :

— Tu serais jaloux ? Tu es jaloux ! Tu as été content de voir partir Wark et même Indirah. Tu es jaloux aussi de Leouan qui est retournée chez mes frères en Zone Occidentale et qui a certainement des aventures avec les Hommes Roux qui lui plaisent. Tu es très jaloux quand tu y penses, furieux. Tu es comme tous les Hommes du Chaud, tu fais des complexes à cause de ton pénis.

Il allait lui répondre que Leouan ne s'était jamais plainte de cette différence sexuelle mais décida de ne pas poursuivre cette discussion.

— Tu as promis d'apprendre à lire, tu devrais t'y consacrer encore plus.

— Les vieux du Peuple des Roux, Ram et Jdrui, m'ont dit que je pouvais m'unir à une femme quand je le voudrais. Ils m'ont dit que j'avais le double de mon âge apparent parce que j'étais un dieu. Ils m'ont dit que si je venais dans les tribus, toutes les femmes accepteraient que je couche avec elles et ils ont dit...

— D'accord, tu es un dieu, mais je suis ton père

et c'est moi qui décide pour le moment. Va apprendre à lire.

Frère Pierre entra peu après dans le compartiment. Il était violacé de froid et frottait ses mains l'une contre l'autre.

— Ils fouillent méthodiquement. Pour l'instant, ils négligent ce secteur qui leur paraît dangereux avec ces poutrelles pourries et ces chutes continuelles de verre et de tôle mais ils finiront par venir. Vous avez trouvé quelque chose d'inédit ?

— Les baleines fabriquent un gaz très rare, l'hélium, qui est bien plus léger que l'air. Ce gaz est envoyé dans des ballonnets de toutes tailles, certains microscopiques, d'autres d'un mètre de diamètre. Il y a de l'hélium dans la plupart des os. Ainsi les baleines peuvent-elles ramper sur la glace pour se déplacer d'un point d'eau à un autre.

— De l'hélium ? On en trouve dans l'air ?

— En quantité infime. Dans le temps on s'en servait pour gonfler des ballons qui permettaient à l'homme de s'élever au-dessus de la terre.

Le religieux le regarda d'un drôle d'air.

— Vous paraissez songeur, cette possibilité vous attirerait-elle ?

— Non. Je suis très attaché aux rails, se hâta de dire Lien, mais nous pourrions alléger certains

convois. D'où économie d'énergie et usure moins grande des roues de wagons par exemple.

— Croyez-vous convaincre la Commission des Accords ?

Lien Rag sourit.

— Certainement pas. Ce serait un projet trop dangereux. Vous croyez que Wark a atteint une zone habitée dans le sud ?

— Je me demande si Dieu a accepté qu'il réussisse dans sa diabolique tentative. Je ne puis l'admettre.

— Dans le temps il n'y avait pas que le rail, on acceptait cette forme de transport dans les régions polaires.

— Oui, mais Dieu nous a envoyé la glace pour nous punir de nos fautes et dans sa miséricorde nous a offert le rail.

— Pourtant l'Église construit des cathédrales de glace sans tenir compte des Accords. J'ai vu à Vatican II la nouvelle basilique Saint-Pierre...

— L'église a commis des erreurs en voulant se dérober à la loi commune. Je fais partie de ceux qui veulent un retour à des principes plus stricts.

— Je comprends combien cette situation vous impatient, dit le glaciologue avec ironie.

Le religieux préféra changer de sujet et posa d'autres questions sur l'étrange existence des Hommes-Jonas. Sur leur alimentation par exemple.

— Eh bien, dit Lien pour le taquiner, lorsqu'ils voulaient devenir euphoriques, ils augmentaient la présence d'oxygène dans leur alvéole ou encore utilisaient une synthèse de morphine produite par les hormones ou les hallucinogènes des intestins.

CHAPITRE XX

Dès que le train spécial du Kid fut alimenté par le réseau général électrique, les télex commencèrent d'affluer. Les Harponneurs avaient fait une telle intoxication que la plus grande partie de Kaménépolis était en ébullition, surtout les commerçants, les artisans et les milieux d'affaires. On parlait de grève générale.

Gola réussit à lui téléphoner.

— J'ai dû dégarnir la frontière pour que mes hommes occupent les points stratégiques de la capitale. Ils sont équipés de tenues isothermes et chacun dispose d'une semaine de vivres et de munitions. J'attends vos ordres.

— Pour l'instant, il n'y a aucune manifestation violente ?

— Non, mais nous devrions interpellier

quelques Harponneurs qui ne se gênent pas pour parcourir les quais de la ville avec des locos-cars munis de haut-parleurs. Ils disent que ce Wark essayait un prototype et que vous vous disposiez à rompre avec les Accords de NYST. Peut-être conviendrait-il de faire stopper une demi-heure le chauffage et la lumière. Juste pour lancer un avertissement. C'était bien votre intention ?

— Oui, mais je joins difficilement Titanpolis et je crains de rendre les gens furieux. Nous devons attendre encore un peu.

— Vous ramenez Wark ?

— Oui, dans mon train.

— Vous devriez le confier à des policiers très loin d'ici. Vous allez provoquer les gens.

— J'ai l'appui du syndicat des Chasseurs de phoques. Ils ont mobilisé pas mal de monde.

— Qui va les commander ?

Gola ne devait pas aimer cette idée d'une milice de volontaires. Il était très imbu de ses prérogatives mais c'était un policier excellent et loyal.

— Pour l'instant nous suffisons, dit Gola. Il y a des flics d'un peu partout, des draisines blindées. Les pompiers sont prêts à intervenir avec leurs canons à eau. Nous pourrions rendre les rails

venant des installations baleinières inutilisables en les recouvrant d'une couche épaisse d'eau qui gèlerait au fur et à mesure.

— C'est une bonne initiative, dit le Kid. Vous êtes certain que les Harponneurs se laisseront coincer dans leur station ?

— D'après mes informateurs ils sont encore nombreux là-bas. Je suis en contact régulier. Il y a des voyous des quartiers excentriques qui ont essayé d'arriver au centre avec leurs wagons trafiqués.

Ces voyous de toute origine installaient de vieux moteurs à vapeur sur des carcasses pouvant rouler et se déplaçaient ainsi brûlant des huiles mal raffinées. La plupart utilisaient comme moyen de transmission aux essieux une forte courroie de cuir de phoque et on appelait leur bande les Beltups, ce qui signifiait aussi « bouclez-la ». Au besoin ils se servaient de ces courroies comme lasso et comme fronde. Ils pouvaient être dangereux.

— Canalisez-les vers les écluses de sortie et ne les laissez plus rentrer, ils manqueront de carburant et laisseront la cité tranquille.

— Ils iront rejoindre les Harponneurs.

— Vous pourrez toujours bloquer les voies.

Nous serons là-bas demain matin.

— Laissez ce fou de Wark en route, répéta Gola.

Le Kid décida de suivre ce conseil. Mais il ne voulait pas mettre la vie du mécanicien en danger.

Sur les rails du retour il s'arrêta pour rencontrer le président du syndicat dans une petite station de transit. Stamw était là avec un train bourré de Chasseurs. Près de mille hommes.

— Nous avons des fusils à répétition et des harpons à phoques. Ils font autant de mal que ceux à baleines. Nous sommes entraînés à la bagarre. Si les baleiniers veulent la guerre, ils l'auront.

— Je ne le souhaite pas, dit le Kid.

— Nous allons vous accompagner à Kaménépolis. Il n'est pas question de vous laisser retourner seul dans la capitale. Les nouvelles sont mauvaises. On dit que les Harponneurs préparent un coup de force.

— Il ne faut rien exagérer, la police fait son travail.

Visiblement les phoquiers voulaient en découdre avec leurs concurrents directs et le Kid se demandait s'il n'avait pas trop forcé sur le machiavélisme en sollicitant l'appui de ces gens-là qui vivaient loin de la ville et des subtilités de la

politique.

— Vous roulerez jusqu'à cent kilomètres de la capitale puis vous vous arrêterez et attendrez mes ordres. Vous avez des vivres ?

— Et de l'huile, quelques wagons-citernes. Une huile qui brûle mieux que celle de vos baleiniers qui n'ont pas su s'adapter pour fournir une marchandise de qualité.

Le train spécial repartit et le Kid persista dans son intention d'avoir l'ingénieur en chef des installations thermiques de Titanpolis. Entre l'interruption de la fourniture d'eau chaude et la pénurie constatée qui s'ensuivrait s'écouleraient douze heures étant donné la longueur du waterduc, mais pour l'électricité ce serait presque instantané. La centrale de la capitale utiliserait alors ses générateurs, fonctionnant grâce à cette eau bouillante transformée en vapeur sous vide. Mais ne pourrait fournir la même puissance.

Le train s'arrêta dans une autre station et le Kid confia Wark aux services de la police ferroviaire. Il ordonna qu'on le surveille mais qu'on le traite avec beaucoup d'égards. Wark restait muet, songeur. Commençait-il de réaliser que son exploit venait de provoquer de grands bouleversements ?

Enfin il obtint l'ingénieur en chef qui lui dit ne

plus quitter son poste depuis quarante-huit heures, dormir dans son bureau.

— Ici nous sommes tous derrière vous et vous le savez. Nous avons toujours regretté que cette ville de Kaménépolis soit un milieu de constante fermentation.

Le Kid lui demanda de faire un essai radio mais celui-ci ne fut guère concluant. Depuis la Grande Panique on n'avait jamais pu retrouver la merveilleuse technique d'autrefois.

— Coupez le courant durant cinq minutes, ordonna le Kid prenant soudain ses responsabilités.

Il appela Gola et le pria de noter les réactions de la population. La centrale locale ne débiterait que le tiers de courant.

Il dut attendre une demi-heure avant que le chef de la police ne le rappelle.

— C'est trop tôt. Le courant est revenu mais il y a eu une belle pagaille dans les salles de spectacles et les restaurants. Ils sont sortis sur les quais et vocifèrent.

— Le courant est revenu. Que font-ils ?

— Ils restent sur les quais. Je ne pense pas qu'ils désirent rentrer chez eux.

Il aurait fallu couper le chauffage mais depuis Titanopolis c'était trop loin. Il y avait bien un poste de contrôle à deux cents kilomètres de la capitale, une batterie de pompes à chaleur réchauffait l'eau refroidie par son long cheminement dans le waterduc. On pouvait ralentir le débit mais non le couper. Ou alors interrompre le réchauffage des pompes à chaleur.

Lorsqu'il obtint l'ingénieur de garde, il eut du mal à se faire reconnaître et demanda à parler au directeur de la sous-station de pompage.

— Il est en congé à Kaménépolis.

— C'est vous le patron, alors ?

— En quelque sorte oui, mais je dois l'appeler si quelque chose cloche.

— Vous allez arrêter le fonctionnement des pompes. Sur-le-champ.

L'autre dit qu'il devait en référer, mais le Kid menaça avec tant de violence qu'il se soumit.

Dans une heure ce serait la capitale. Gola enverrait une escorte pour protéger le P.D.G. de la Compagnie.

C'est alors que le train spécial freina brutalement. Le Kid perdit l'équilibre et alla s'assommer à moitié contre la cloison.

CHAPITRE XXI

« Mes chers amis,

« N'allez surtout pas me créditer d'un esprit de sacrifice admirable ou penser que la foi me fait aspirer au martyre. Non ! Si j'ai décidé de me montrer aux patrouilles de Lady Diana, c'est que j'ai hâte de sortir de cette situation et d'exercer mon sacerdoce. Je dois rejoindre la Nouvelle Rome au plus vite et comme je ne représente rien aux yeux de la Panaméricaine, je pense être rapidement relâché et autorisé à rejoindre Vatican II. Par la même occasion, bien entendu, j'affirmerai que j'étais seul dans cette cité abandonnée, que vous êtes en route vers l'ouest avec des réserves importantes et que vous utilisez, pour progresser sur les rails, la méthode que j'avais préconisée dernièrement. Vous

démontez les rails derrière vous pour les remonter à l'avant. Je déclarerai que vous êtes désormais hors d'atteinte, que vous avez prévu plusieurs mois, voire des années de voyage aussi exténuant. J'espère être cru et vous débarrasser de ces intrus dangereux. Mon amitié vous demeure ainsi que ma bénédiction. Frère PIERRE. »

Lien Rag trouva ce mot le matin de bonne heure. Il lui apparut très vite superflu de courir après le religieux.

— Eh bien, je suis soulagée, déclara Yeuse. Je ne supportais plus sa présence, ses regards, ses silences. Il nous jugeait.

— Nous restons tous les trois, dit Lien accablé. Nous ne nous en sortirons jamais.

— Tu préfères te rendre ?

Lien fut choqué par le ton neutre de sa compagne et protesta :

— Non, mais je constate, c'est tout. À nous trois nous ne pouvons pas construire des kilomètres de voies, des milliers de kilomètres. Nous ne pourrions que continuer sur le réseau du Cancer parce que les traverses sont encore en place, mais sur le 160° ce sera autre chose. Quant à chiffrer la quantité d'huile nécessaire pour ce travail

gigantesque, c'est pratiquement impossible. Mais je pense qu'il nous faudrait faire suivre un train de trente wagons-citernes au moins.

— Lady Diana ne croira pas frère Pierre alors.

— Peut-être aura-t-elle besoin de le croire pour quitter cet endroit et rentrer en Panaméricaine.

— Elle laissera une sorte de garnison.

— Nous n'avons qu'à attendre.

Ce même jour, lorsque Jdrien se réveilla, il parla de son père adoptif le Kid.

— Je l'ai vu. Il m'appelait. Il a dû penser fortement à moi cette nuit, si fort que je me suis réveillé.

Lien et Yeuse échangèrent un regard préoccupé.

— Tu as pu te rendre compte de son environnement ? De ce qu'il faisait ?

— Il était dans une petite station avec beaucoup de monde. Et dans cette foule il était petit, tout petit, et les autres étaient des géants. Ils faisaient cercle autour de lui.

— Le Kid est inquiet, dit Lien Rag. Il est seul en ce moment comme il ne l'a jamais été et les difficultés ne doivent pas manquer.

— Oui, mais de là à appeler à l'aide un enfant,

fit remarquer Yeuse. Nous sommes presque au désespoir et...

— Ou alors Wark a réussi à traverser la banquise et l'a rejoint pour lui décrire la situation préoccupante qui est la nôtre. Le Kid sait qu'il ne pourra pas nous atteindre avant des mois, peut-être deux ans. C'est la raison de son appel à l'enfant. Mais à cette distance Jdrien ne peut pas lire dans ses pensées, il ne peut qu'enregistrer sa détresse, l'amour qu'il lui porte. Lorsque j'étais à l'autre bout du monde il m'arrivait de recevoir ces bouffées de tendresse de mon fils comme un vent chaud et plein d'espoir.

Yeuse ouvrait de grands yeux. Qu'était-ce un vent chaud et plein d'espoir ? Que voulait dire son ami lorsqu'il parlait ainsi ?

— Nous n'avons plus qu'à attendre.

Ils patientèrent deux jours. Depuis le poste d'aiguillage ils n'apercevaient plus rien. Comme si Lady Diana et toute son armada s'étaient retirées.

— Tu ne crois pas qu'on pourrait essayer...

— Non, trancha Lien Rag. C'est un piège. Nous allons essayer de tenir le maximum de jours.

— Combien ?

Il ne voulait pas répondre mais pensait quinze jours. Ils avaient pu remettre le brûleur de

chauffage en route. Le glaciologue avait construit un système d'évacuation qui allait se perdre dans une cuve remplie d'huile minérale réchauffée et maintenue fluide par les fumées. Cette huile servait de filtre et de récupérateur de chaleur et il aurait fallu toucher la cuve pour la trouver tiède. Il avait aussi doublé l'insonorisation, calé les roues du train avec un plastique peu sensible au froid. Dans un rayon de trente mètres ils restaient détectables. Ensuite même les infrarouges ou les compteurs thermiques ne décèleraient pas leur présence. Le seul danger restait le poste d'aiguillage qui leur servait de tour de guet. On pouvait repérer le guetteur même plusieurs minutes après son départ, mais cette surveillance était nécessaire.

Le quatrième jour, Yeuse craqua et Jdrien fit chorus avec elle. Ils en avaient assez. La jeune femme voulait aller faire un tour dans la cité et l'enfant avait plusieurs bonnes raisons pour vouloir sortir. Pavie qui attendait dans son cercueil de glace, le goéland avec lequel il voulait s'amuser librement. Pour l'instant, il devait se contenter de lui jeter des bouts de poisson congelé. Pas souvent, car il fallait économiser la nourriture.

— Je vous demande d'attendre encore un peu, dit Lien Rag. Je suis certain qu'il reste des

bâtiments de surveillance. Le patrouilleur, un aviso ou deux. On peut facilement dissimuler ces engins.

— Tu as peur, dit Yeuse, tout simplement peur. Je préfère être capturée, à la fin.

— Ne penses-tu pas à Jdrien ? Lady Diana va le confier à des spécialistes du cerveau, des chercheurs sans scrupule, pour essayer de comprendre comment il peut lire dans les pensées, brouiller un schéma électronique, détruire un appareillage sophistiqué en le saturant.

— Je t'accorde jusqu'à demain, dit-elle.

— C'est trop peu ; je t'en prie.

Elle lui tourna le dos et il alla prendre son tour de veille dans le poste d'aiguillage. Évidemment il comprenait leur insistance. La ville paraissait totalement abandonnée depuis des siècles. Là-bas, un grand pilier central de la verrière grelottait dans le vent qui soufflait assez fort ce matin-là. Il y avait des grincements et les goélands tournoyaient autour comme d'habitude. Un peu plus bas, un ancien passage suspendu frémissait lui aussi, perdait ses rivets, ses plaques de glace. Les goélands descendaient et se posaient sur les voies de la plus grande artère de la ville. Jamais ils n'auraient eu cette audace si des hommes s'étaient

cachés dans le coin. Mais les hommes pouvaient se trouver en dehors de la ville à l'écoute des enregistreurs qu'ils avaient abandonnés çà et là, des détecteurs de bruit, de chaleur, de choc. Quand une tôle ou une vitre tombait du ciel ils devaient avoir des sursauts d'espoir avant que leur ordinateur n'identifie la cause.

Vers l'amphithéâtre c'était aussi le grand abandon. Là-bas, il y avait des albatros qui guettaient les rats. Les rats qui n'en finiraient donc jamais de ronger les matières comestibles de cette cité, depuis les bouts de bois jusqu'aux pages des livres en passant par les réserves d'huile. Des générations de rats venant chaque jour uriner à la base des grands tanks avaient fini par corroder l'acier doublé de plastique spécial. L'huile suintait, alimentait une colonie de mille rats. Et les albatros piquaient du haut du ciel, frôlaient la banquise, et lorsqu'ils remontaient leur bec formait un grand V sur le corps grassouillet d'un rongeur.

Combien de temps accepteraient-ils de patienter ? Désormais il devrait discuter chaque heure du jour, les supplier vingt-quatre fois et remettre ça le lendemain ? Ou les enfermer à double tour dans un compartiment sans issue ? Ça ne rimait à rien. Sans Jdrien il n'aurait pas attendu. Lady Diana avait besoin de lui pour son

grand œuvre, son fabuleux tunnel sous la glace entre le pôle Sud et le pôle Nord. Un tunnel qui ressemblerait aux nervures d'une feuille de plante. Sur le tronc commun des centaines de galeries iraient chercher les richesses de la terre, les vieilles installations minières industrielles, les fleuves qui peut-être continuaient à couler lorsque la chaleur de la terre contrebalançait le froid extérieur, les réserves de nourriture congelée, les silos de grains, la technologie perdue, les archives des entreprises, les plans de machines qu'on n'avait jamais su reproduire après l'explosion lunaire.

Il entendit un léger grincement très près de lui, sursauta, mais ce n'était que Yeuse qui venait prendre son tour de garde.

— Aujourd'hui encore, dit-elle.

— Je sais.

Tremblant de froid, il alla avaler le café chaud toujours prêt, mangea la purée de légumes secs et un morceau de viande, il ne savait pas ce que c'était, qui attendait dans le four.

Jdrien était sur le quai avec son goéland et lui parlait, semblait-il. L'oiseau parvenait à se faufiler dans le fantastique désordre des ruines pour rejoindre son ami et Lien avait peur qu'un soldat ne remarque ce manège et veuille découvrir la

raison de cette régularité.

Dans son laboratoire, il continuait d'étudier tout ce qu'il avait pu prélever dans le corps de l'énorme baleine. Il était heureux d'avoir eu l'idée de faire disparaître les fameux alvéoles où vivaient les Hommes-Jonas. Il ne restait plus trace d'eux et si le patrouilleur de Lady Diana était allé jusque-là-bas, il n'avait trouvé dans ce tunnel de glace que le corps tronçonné d'une baleine monstrueuse, certainement diminué par la voracité des prédateurs à quelques os et lambeaux de chair.

Jdrien entra soudain dans le compartiment et par la fenêtre Lien vit le goéland qui s'envolait par étapes, de poutrelles en croisillons.

— Il y a quelqu'un, dit-il en haletant. Un homme qui croit avoir entendu quelque chose.

— Tu n'avais rien « senti » ces jours derniers.

— Non. Jamais.

— Et que fait Yeuse ?

— Elle l'a vu mais ne peut pas bouger. Il est trop tard, il se glisse dans les ruines. Il a un fusil spécial.

— Un laser portatif, tu crois ?

— Il y a un circuit intégré dans l'arme et je peux suivre le cheminement du courant.

— Tu peux éventuellement bloquer son fonctionnement ?

— Je ne comprends pas encore comment c'est fait, mais je vais essayer.

Et soudain l'homme fut là, un marin de la flotte panaméricaine avec sa combinaison blanche, son équipement sophistiqué. Il voyait le train mais ne paraissait pas surpris, pensant que le convoi avait été pris sous les éboulements.

CHAPITRE XXII

La première chose qui le frappa fut l'odeur d'huile de baleine. Les Harponneurs la traînaient avec eux quoi qu'ils fassent et elle emplissait souvent la capitale lorsqu'ils venaient dépenser leur argent dans des noces crapuleuses qui duraient souvent une semaine. Dans les réceptions officielles, malgré leurs habits de fête, des fourrures somptueuses sur des tissus de prix, les dames délicates fronçaient leur petit nez quand il leur fallait danser avec l'un de ces gaillards.

Lorsque le train fut stoppé brutalement dans cette petite station perdue qu'il aurait dû traverser à plus de cent kilomètres-heure, le Kid fut à moitié assommé et c'est en tamponnant la blessure de son front qu'il alla ouvrir le sas et que l'odeur le suffoqua. Il y avait d'autres relents, celui d'une

petite station frileuse qui se surchauffait, mais il comprit. Des mains énormes le saisirent sans ménagements, le firent descendre, le projetèrent au centre d'un cercle. Il ne voyait que des fourrures fauves, des harpons, des visages rudes.

— Le Kid, vous êtes notre prisonnier. Désormais c'est nous qui commandons.

Il ne dit rien, n'éleva aucune protestation. Ces hommes n'étaient que des sous-fifres sans intérêt. Il serait peut-être conduit devant Yal et alors il pourrait parler, menacer, négocier.

— Embarquez-le dans notre train et vite ! Il faut qu'on rentre maintenant.

Gola n'avait pas prévu qu'ils viendraient le capturer aussi loin de la capitale. Il les attendait en ville et avait tout prévu pour les empêcher d'entrer. C'était un bon policier honnête mais qui manquait d'imagination. Si jamais il en réchappait, il devrait s'en souvenir. Mais un homme trop malin devenait vite dangereux, il en avait fait l'expérience. On le collait dans un wagon de marchandises avec une dizaine de Harponneurs. Il eut le temps de voir le personnel ferroviaire séquestré dans les bureaux mobiles de la station puis la porte fut tirée. On lui jeta une fourrure puante car il ne faisait pas chaud et il alla

s'asseoir dans un angle, ferma les yeux.

Il savait ce qu'il ferait si jamais il reprenait le pouvoir. Il déporterait une partie de la capitale, il la diviserait en quatre et attellerait les maisons à des machines puissantes. Il écartèlerait Kaménépolis pour la punir de ce qui lui arrivait. Une partie vers Titanpolis, une autre vers le nord, la troisième vers le sud, il construirait un réseau pour cela, le reste vers Amertume Station. Il n'y aurait plus de Kaménépolis. Il détruirait même la jonction des réseaux, la déplacerait à deux cents, trois cents kilomètres vers l'est. Il démantèlerait celui d'Amertume Station, le ferait passer plus au nord. Toutes ces épaves, ces hargneux, ces envieux resteraient coincés dans leur abcès. Il les condamnerait sans la moindre pitié.

— Soif, le nabot ?

Depuis combien de temps ? Depuis combien de temps n'osait-on plus l'appeler ainsi ? Miele, sa femme, les derniers temps, le haïssait pour sa folie de constructeur de Compagnie mais elle était morte. Personne n'avait osé, depuis des années, le traiter ainsi.

C'était un grand et lourd baleinier qui lui tendait une gourde isotherme certainement remplie de cet alcool dans lequel ils faisaient

tremper des piments forts.

— Soif, l'avorton ?

Il sourit, tendit la main, prit la gourde par le milieu et, d'un seul coup, zébra l'air. L'alcool au piment cingla les yeux du Harponneur qui hurla de douleur et se lança les mains en avant, énormes, pour l'étrangler. Ils durent le ceinturer en riant fort. Mais désormais ils lui fichèrent la paix. Un mètre dix et un courage suicidaire ce n'était pas pour leur déplaire. Il se souvenait qu'il avait souvent lié amitié avec ces hommes-là. La plupart ne le connaissaient pas, croyaient ce que leur rapportaient leurs dirigeants et surtout Yal auquel la richesse tournait la tête. Tout le monde pensait qu'avec de l'argent on pouvait tout se payer, même le pouvoir dans une Compagnie. C'était l'habitude ailleurs. On achetait des paquets d'actions et on pouvait imposer sa volonté. Mais en réalité jamais ça ne se passait ainsi. Lady Diana détenait une majorité de décision, de même les dirigeants de la Transeuropéenne. En Sibérienne, c'était un consortium mystérieux et les actions n'étaient pas en vente libre. Lui, le Kid, avait interdit aux Harponneurs d'acheter des titres et ils se vengeaient.

Le train n'alla pas jusqu'à Kaménépolis mais

bifurqua bien avant. L'escorte devait attendre à quelques kilomètres et s'inquiéterait d'ici un moment. On le conduisait aux installations baleinières. Pas fou, Yal ! Il n'allait pas se risquer dans la ville qui était devenue une nasse dangereuse pour lui et les siens. Dans leur domaine ils jouissaient d'une autonomie énergétique et alimentaire totale. Ils avaient même fait venir des femmes, disait Gola.

Le Kid avait tellement l'habitude de ses réseaux qu'il sut que le train roulait sur la voie desservant la station à un balancement différent. Il la connaissait par cœur, cette sacrée Concession qui faisait des millions et des millions de kilomètres carrés. Plus grande que la Sibérienne ou la Panaméricaine. Mais de la banquise, de la glace sur l'eau d'un océan réputé perfide. N'empêche, il en était le patron et cette pensée le reconforta, lui remplit le cœur de hargne. Il se défendrait pied à pied, ne céderait que dans la mesure du nécessaire. Il les userait à force de discussions, de promesses, de rétractations et de ruses. Il connaissait Yal, plus fin, plus intelligent que la moyenne des baleiniers mais pas tellement plus.

Le train pénétra dans les établissements, une véritable forteresse. Il n'existait dans la police aucun moyen de s'attaquer à elle, même pas de

lasers ni des canons à tir rapide. La Guilde était bien un État dans l'État. Il l'avait toujours su mais n'avait jamais touché de si près cette évidence.

Le convoi s'immobilisa mais personne ne bougea. Il restait assis dans son coin. Là-bas on soignait ce type qui l'avait insulté. L'alcool pimenté lui avait brûlé les yeux et on parlait de le transporter à l'infirmerie.

L'attente se poursuivit et il comprit qu'on voulait éprouver ses nerfs comme si un homme capable de construire un empire sur une banquise pouvait se laisser impressionner par ces méthodes.

CHAPITRE XXIII

Le chef de la police apprit très vite que le convoi spécial du Kid avait disparu dans les cent derniers kilomètres et il ne lui fut pas difficile de comprendre ce qui s'était réellement passé. Les Harponneurs n'avaient pas commis la sottise d'attaquer la ville mais s'étaient barricadés dans leur station avec leur otage. Il n'y avait plus de pouvoir légal dans la ville. Gola se sentait investi d'une mission de sécurité, mais pas d'autre chose.

Sur les quais l'agitation s'apaisait. Les Harponneurs avaient dû s'en aller et les gens ne savaient trop que faire, même s'ils étaient toujours indignés par l'affaire Wark et cette histoire de voilier-ski. Les journaux du soir avaient continué à diffuser des informations non contrôlées mais avec moins de vigueur, semblait-il à Gola. Il les

avait tous lus et pensait que les habitants seraient déçus. Il n'y avait rien de bien neuf, juste une déclaration du Kid qui pensait que Wark, du fait de sa longue épreuve dans le nord de la banquise, avait subi un choc mental très grave.

Le faire passer pour fou ? Seul un fou oserait défier les Accords de NYST, pensait Gola, ce n'est pas une mauvaise idée.

Il patrouillait dans la Ville, relié au « gouvernement » de façon continue. Les fonctionnaires commençaient à montrer leur inquiétude et pourtant tout était calme. Il y avait beaucoup de monde dans les rues.

Et puis d'un seul coup les badauds se rendirent compte que le chauffage baissait. Plusieurs se précipitèrent vers les petites stations de contrôle où l'on pouvait relever la température, le degré hygrométrique, la pression, vérifier les appareils enregistreurs qui veillaient sur la solidité de la banquise et signalaient les moindres fractures.

Gola envoya un de ses hommes aux nouvelles et le policier eut du mal à se frayer un passage parmi les gens attroupés autour des petites colonnes.

— Dix degrés. Normalement, à cette heure, il devrait faire dix-huit.

Gola appela le gouvernement. Là-bas, on n'était

pas au courant, pas plus qu'à la station de secours.

— Nous ne pourvoyons que le réseau électrique, en cas de défaillance. Nous alimentons également les réseaux réfrigérants de la banquise de crainte de fracture.

Il dut retourner à la spirale du gouvernement pour appeler Titanpolis. L'ingénieur en chef des installations thermiques dit que de son côté tout allait bien mais qu'il contactait les sous-stations de relance thermique.

— Des batteries de pompes à chaleur remontent la température de l'eau, dit Gola à ses hommes. Il est possible qu'une sous-station soit en panne.

Mais il n'y croyait pas. Les téléphones sonnaient, les télex s'emballaient ainsi que les émetteurs radio. Les gens devenaient de plus en plus nerveux, la température venant encore de baisser de deux degrés.

— Ça va mal aller si ça continue, lança un chef de patrouille qui était harcelé par des groupes d'habitants.

Dans les maisons on commençait aussi à se rendre compte qu'il se passait un événement inquiétant. Les gens étaient sur le point de se coucher et commençaient d'avoir froid.

— Huit degrés, annonça-t-on. Il paraît que l'eau

n'est plus réchauffée.

Titanpolis désigna enfin la sous-station concernée.

— C'est le Kid qui a donné l'ordre, précisa l'ingénieur en chef, et il sera difficile de faire accepter un contrordre au responsable de garde. Il dit que seul le patron peut lui demander de relancer les pompes.

— La situation se dégrade, dit Gola. Il faut que l'eau soit vite réchauffée. Jusqu'à présent je tenais la ville. Si le chauffage ne revient pas ils vont tout casser et les Harponneurs n'auront qu'à se présenter pour être accueillis à bras ouverts.

— Il faudrait envoyer quelqu'un.

— Trop loin. Au moins une heure de voyage.

Il appela le responsable qui se mura dans son obstination.

— Dites au patron de m'appeler. Il devait me donner un coup de fil pour que je remette les pompes en route.

— Le Kid est dans l'impossibilité de vous contacter.

— Dans ce cas je ne vous fais pas confiance. Vous êtes en train de manœuvrer dans son dos et personnellement je suis un supporter de cet

homme. Le travail qu'il a fait dans cette Concession mérite qu'on...

Gola coupa la conversation. Par chance, l'électricité continuait d'arriver. Il approcha de la fenêtre et plongea sur l'immense place en dessous. Des groupes agités se formaient et il ne disposait pas d'assez d'hommes pour les canaliser. Il avait réussi à faire sortir les « Beltups » de la ville mais ne pouvait en faire autant avec des dizaines de milliers de personnes furieuses.

— On peut toujours envoyer quelqu'un, proposa son adjoint. Même si la bagarre éclate, le retour de la chaleur les calmera peut-être.

— Dans une heure il peut se passer le pire, dit Gola, mais soit, envoyez une équipe. Qu'au besoin ils se montrent persuasifs avec ce fameux responsable.

Il se mit à l'écoute des patrouilles et des postes fixes. L'une des patrouilles était bloquée du côté de la gare principale et ne pouvait se dégager. Le sous-officier demandait s'il devait faire usage de ses armes.

— Du calme, du sang-froid.

Il appela le chef de gare qui lui promit d'envoyer une loco de lutte contre les incendies pour arroser les manifestants.

— Ensuite vous vous repliez dans la gare.

La température venait de baisser d'un point et Gola se demanda quel niveau il faudrait qu'elle atteigne pour qu'ils rentrent tous chez eux se fourrer au lit avec une pile de couvertures chauffantes. Il s'en vendait des milliers chaque mois mais par contre très peu de radiateurs. En ce moment Gola le regrettait.

— On se bat du côté de l'opéra. On a entendu des coups de feu, paraît-il. La patrouille ne répond plus mais le poste fixe nous a alertés.

Gola se maudissait. Il aurait dû envoyer l'escorte du Kid des heures avant. Il n'avait pas su prévoir les événements.

— Vous prenez le pouvoir ? lui demanda soudain un secrétaire de compagnie qui venait d'entrer.

C'était en quelque sorte un ministre et celui-là dirigeait la santé publique.

— Le pouvoir ? Quel pouvoir ? répliqua-t-il furieux.

CHAPITRE XXIV

Jdrien fouillait dans le cerveau du soldat et ce dernier avait l'air agacé, se frottait le crâne avec vigueur, regardait autour de lui avec inquiétude.

— Il sent ta pensée qui le vrille.

— Il n'est qu'à deux mètres. Il a relevé une élévation de température et veut savoir d'où elle provient. Il a dû aussi percevoir un bruit. Il ne pense pas encore au train mais regarde cet enchevêtrement de vieux wagons.

— Je vais le tuer, dit Lien.

L'enfant tressaillit.

— Il n'est pas seul. Il y a une patrouille plus loin et un engin assez gros. Ils n'étaient pas partis, tu avais raison.

— Yeuse ?

— Je lui répète de ne pas bouger mais elle est si angoissée qu'elle ne comprend pas que je communique avec elle. Ou alors elle boude toujours.

Lien savait qu'il tuerait le soldat et tous les autres s'il le fallait. S'il ne restait qu'un patrouilleur, il n'aurait que six à huit hommes à liquider. Il avait déjà servi dans un petit bâtiment comme celui-là. Mais si Lady Diana avait également laissé un avis, il était inutile d'y songer.

— Il ne faut pas les tuer, dit Jdrien. Je vais l'éloigner.

— Il reviendra.

— Peut-être pas.

L'enfant se concentra et devint très pâle. Ses traits se creusaient de fatigue subite et il transpirait terriblement, son front ruisselait, ses cheveux se plaquaient sur son crâne. Lien regardait son fils et le soldat. Enfin le marin, puisqu'il servait dans ce qu'on appelait la flotte. Tout ce qui roulait sur les banquises faisait partie de la flotte. Pour la Panaméricaine. En Transeuropéenne la flotte roulait sur l'inlandsis mais disposait d'unités de combat blindées et puissamment armées. Le reste faisait partie de la

sécurité ferroviaire. De toute manière, c'étaient des militaires et Lien était plein de méfiance à leur rencontre.

— Voilà, dit Jdrien.

— Que lui dis-tu ?

— J'inonde son cerveau fragile d'images hideuses. Je lui laisse croire que la banquise menace de s'ouvrir, qu'ils n'échapperont à leur destin qu'en s'enfuyant à des centaines de kilomètres parce qu'ici c'est une zone de fractures.

— Il reste sur place.

Peut-être terrorisé. Ça n'allait pas marcher. Il ne le pensait pas.

— Je vais m'arrêter, dit Jdrien d'une voix mourante, ou bien je m'évanouis.

— Arrête-toi, dit Lien, inquiet.

L'enfant se coucha sur le sol et ne bougea plus comme s'il ne respirait même pas. Lien se pencha, posa sa main sur la poitrine et sentit battre le cœur très vite. Lorsqu'il se releva, le soldat s'enfuyait comme fou. Il voulait traverser les ferrailles, accrochait sa combinaison heureusement résistante, semblait pris de panique. Il finit par disparaître.

Lien prit son enfant dans ses bras, alla le

déposer sur sa couchette, lui essuya le front, le couvrit légèrement car il était glacé. Il avait dû dépenser des milliers de calories en quelques minutes, libérer un influx nerveux d'une puissance inouïe.

— J'ai cru... J'ai cru mourir de peur, de froid là-bas dans cette saleté de poste d'aiguillage. Je n'osais même pas respirer car chaque fois les ferrailles s'entrechoquaient et le vent ne pouvait tout expliquer.

— Jdrien lui a fait peur. Il a éveillé en lui la peur ancestrale de la banquise, de l'océan.

— J'ai compris. Il est presque devenu fou et j'ai cru qu'il allait tirer dans tous les sens. Il y avait le patrouilleur à cinq cents mètres.

— L'avis ?

— Je n'ai rien vu d'autre. Quatre marins seulement étaient sortis du patrouilleur.

— Il faudrait que ce type les persuade que la banquise va s'ouvrir.

Et soudain ils se sourirent. Sans plus attendre, Lien alla dans la soute, ramena quelques cartouches d'explosif.

— Si on les dispose bien ils croiront que c'est la grande catastrophe, que cette cité légendaire va s'engloutir dans les eaux. N'est-ce pas le destin des

cités légendaires depuis l'Atlantide ?

Yeuse ne comprenait pas ce qu'il y avait de drôle là-dedans. Elle n'avait jamais entendu parler de l'Atlantide et des cités englouties.

— Le meilleur endroit, le plus spectaculaire serait le mur de l'amphithéâtre. On limitera les risques mais ce sera vraiment impressionnant pour ces marins perdus à des milliers de kilomètres de la glace dure.

CHAPITRE XXV

Il devait être trois heures du matin lorsque la porte de son compartiment s'ouvrit. Vers minuit on l'avait transféré sans une explication du wagon de marchandises dans ce mobil-home qui empestait terriblement l'huile de baleine. Il s'était allongé sur la couchette unique avec l'impression que la couverture en fourrure de phoque était grasse, comme l'était le verre dans lequel il avait bu un peu d'eau.

Deux hommes entrèrent, portant un petit téléviseur, le mirent en marche et s'en allèrent. Le Kid comprit tout de suite ce qu'on voulait lui montrer en voyant les images de Kaménépolis. Tous les habitants étaient dehors, semblait-il, et ce n'était pas seulement dû à l'habileté du cinéaste. On apercevait des milliers de gens qui

manifestaient ou se battaient contre les forces de l'ordre. La spirale du gouvernement était cernée de toutes parts. La gare principale était le théâtre de combats beaucoup plus sérieux. On pouvait voir des cheminots blessés, lynchés par une foule furieuse. Des locos-pompes envoyaient des jets d'eau chaude sur les manifestants. La vapeur d'eau brouillait les images, les vêtements humides fumaient et les quais en plastique luisaient bizarrement. La température avait dû descendre en dessous de zéro à ce moment-là.

Le reporter expliquait que le film avait été tourné vers minuit mais qu'à l'heure actuelle la télévision ne pouvait que difficilement transmettre d'autres séquences, plusieurs cameramen ayant été blessés.

Vinrent ensuite des interviews rapides de personnalités diverses. Un représentant des commerçants déclarait avec hargne que le peuple ne pouvait tolérer plus longtemps les extravagances du conseil d'administration. Que l'affaire Wark n'était que la goutte d'eau qui faisait déborder la coupe, que les habitants réclamaient plus de sévérité, plus de rigueur contre les traîtres. Il protestait contre la production de plus en plus importante d'huile de phoque qui, destinée en totalité à l'exportation, ne faisait que transiter

dans Kaménépolis sans y laisser de retombées financières alors que le commerce de l'huile de baleine faisait la prospérité de la cité.

Le Kid découvrit des personnalités inattendues. Il prit conscience qu'un certain nombre d'associations s'étaient créées à son insu et sans que Gola le prévienne. Des associations de défense de ceci et de cela, des clubs pour la sauvegarde de la pureté de la race humaine, une ligue de vertu pour l'interdiction de la nudité, une façon sournoise de désigner les Roux, une union pour la libre circulation des monnaies, qui le laissa rêveur.

C'était ça la démocratie qu'il avait voulu instituer progressivement. Parce qu'il n'avait pas su créer un parti puissant qui défendrait ses propres idées, il se trouvait combattu par des groupuscules parfois grotesques qui, au moyen d'un activisme incessant, avaient fini par saper sa position.

Enfin on fit parler un Harponneur membre de la Guilde qui disait représenter Yal et s'exprimait avec talent dans une langue irréprochable. Il citait les chiffres des entreprises ferroviaires du Kid, prouvait que la construction du viaduc de l'est absorbait trente pour cent des ressources de la Compagnie et que la reconstruction du 160°,

moins onéreuse, ne privilégiait que des communautés hostiles à la population de la capitale. Ce qui prouvait que le P.D.G. de la Compagnie méprisait les Kaménépoliens.

Le Kid sourit. C'était la première fois qu'il entendait nommer ainsi les habitants de la ville. C'était plus cérémonieux, plus respectueux que le mot Kamés que tout le monde employait avec un peu de mépris.

Ce Harponneur avait toutefois raison en ce qui concernait sa suspicion envers cette ville. Il s'en était toujours méfié et était en train de le payer cher. Personne ne prendrait sa défense à l'exception des intellectuels de la ville, les universitaires, les chercheurs et quelques syndicats ouvriers mais il n'en était pas sûr. Il suffisait que l'on augmente les salaires pour qu'ils acceptent le changement de direction.

Et puis Gola apparut sur l'écran. Il se trouvait dans son bureau de la spirale, ce qui était assez exceptionnel. Il se montra très sobre, très froid comme si les événements extérieurs ne remettaient pas en cause la légitimité du Kid.

« Nous défendrons jusqu'au bout les positions que nous occupons. J'ordonne aux manifestants de quitter la gare. D'ici une heure nous serons

alors obligés d'intervenir plus rudement. »

« Mais la température ? demanda le reporter. Elle est en dessous de zéro. »

« Nous faisons le nécessaire. Il y a des problèmes avec une sous-station de relance thermique mais avant le jour tout devrait être rétabli. »

« Y a-t-il coïncidence ou volonté manifeste entre les émeutes et la baisse de température ? »

« C'est un incident indépendant », dit Gola.

Le Kid ne put retenir un petit rire bref. Gola, obligé de mentir, le faisait avec assez d'aplomb. En même temps il comprit que le responsable de la sous-station faisait des difficultés pour accepter un contrordre qui ne soit pas donné directement par lui, et d'un seul coup il entrevit un élément de marchandage.

Cette émission télévisée ne servait qu'à le préparer psychologiquement à abandonner le pouvoir. Ils lui prouvaient que la ville entière se dressait contre ses méthodes de gouvernement et ne voulait plus de lui. Mais ils oubliaient qu'il détenait la majorité pour la direction de la Compagnie. En vertu des Accords il restait le patron et les autres se mettaient hors la loi. Mais la Commission ne pourrait jamais intervenir dans

ces régions éloignées, et ses décisions, prises dans plusieurs mois, ne seraient jamais appliquées. Les plus spectaculaires, boycott et blocus économiques, demanderaient au moins un an pour entrer en vigueur.

Il commençait de se rendormir malgré la poursuite de ce programme lorsqu'on vint le chercher. Il croyait comparaître devant une sorte de tribunal, la Guilde avait sa cour de discipline et de litiges, mais il fut conduit dans un wagon spacieux où Yal et une demi-douzaine de Harponneurs regardaient la télévision en buvant des boissons chaudes.

— Installez-vous dans ce fauteuil, le Kid. Du thé ? Un grog ? Il y a aussi de la soupe chaude.

— Alors de la soupe, dit le Kid en s'installant confortablement si bien que ses pieds ne touchèrent plus le tapis épais du parquet mais nul ne se moqua.

Ces gens-là formaient le conseil d'administration de la Guilde, et malgré les événements favorables ils ne triomphaient pas, sachant qu'ils agissaient dans l'illégalité et que le Kid gardait des atouts.

Yal attendit qu'il ait vidé son bol de soupe épaisse pour parler.

— Vous avez ordonné à la sous-station de relance thermique de stopper. En attendant vos ordres. La ville est en train de se refroidir dangereusement. Pour l'instant nous laissons croire qu'il s'agit d'un incident non voulu. Mais nous pouvons très bien accroître votre discrédit en prouvant que vous avez donné cet ordre.

Le Kid sourit mais ne répondit pas et il y eut des mouvements divers.

— Ce petit ingénieur minable qui est de garde cette nuit refuse toute injonction, que ce soit de Gola ou de n'importe qui. Il a isolé la station en bloquant les aiguillages et dit qu'il veut vous entendre personnellement. Le téléphone est ici et vous pouvez entrer directement en relation avec lui. Lorsque la chaleur commencera à remonter, les gens se calmeront et finiront par rentrer chez eux.

— Je ne crois pas, dit le Kid. Ils célébreront leur victoire et la vôtre sur les quais à nouveau chauffés. Ne comptez pas sur moi.

Yal se tendit.

— Vous faites votre malheur. Ils ne vous le pardonneront pas.

— Que m'importe ? Ou alors vous me libérez, vous appelez Gola et une escorte. Je rentre à la

spirale et de là-bas, lorsque les gens seront rentrés chez eux, je fais à nouveau fonctionner la sous-station.

— Vous croyez que nous allons accepter cela alors que vous êtes entre nos mains ? demanda un des hommes présents dont le Kid avait perdu le nom.

— Je le pense si vous êtes raisonnables. Vous allez perdre tout prestige si la chaleur ne revient pas.

— Un commando de dix hommes suffira pour prendre cette sous-station et remettre les pompes en marche.

— Le petit ingénieur minable fera sauter les pompes et vous ne pourrez les remplacer. Le stock se trouve à Titanpolis et vous savez que là-bas ils sont derrière moi.

— Ce n'est pas certain à cent pour cent, dit Yal. Nous avons prévu cette éventualité depuis des semaines. Nous avons du monde là-bas.

Le Kid encaissa tant bien que mal. Comme pour les associations, les groupuscules, il avait été très mal renseigné.

— De toute façon, pour installer de nouvelles pompes il faudra des jours. Le corps des ingénieurs n'acceptera aucun ordre de vous.

— Ils nous méprisent parce que nous sommes incultes, hein ? fit un des participants.

— Sans eux vous ne pourrez rien faire.

— Nous les remplacerons. Il y a des ingénieurs qui rongent leur frein à Amertume Station. Vous les refouliez pour éviter le chômage mais nous avons la liste des gens qui pourraient remplacer tous les rouages pour un salaire moindre. Nous allons faire faire des économies à la Compagnie et réduire les taxes.

Yal n'exagérait pas. Le Kid savait qu'il n'y avait pas que des épaves sans spécialisation à Amertume Station. Il avait fait semblant de le croire pour rester en paix avec sa conscience.

— Un million de dollars, le Kid, reprit soudain Yal. Un million de dollars et un train spécial pour que vous retourniez dans votre petite Compagnie d'origine. Vous pourrez y développer sans crainte vos idées originales. Vous aurez du fric pour investir. Le transport des cadavres jusqu'en Africa et Panaméricaine continue à vous rapporter gros, paraît-il. Vous serez plus heureux là-bas. Ici il faut des hommes comme nous pour diriger cette Compagnie.

— Un million de dollars pour mes actions, je suppose ?

— Voilà. Versés dans une banque étrangère de votre choix, même la petite banque de votre Kid Company.

Parfois lorsqu'il était fatigué, déprimé, le Kid songeait à cette compagnie minuscule qu'il avait rachetée pour une bouchée de pain, pour sauver Miele et Jdrien retenus en Sibérienne. Une petite compagnie qui fonctionnait très bien en transportant des milliers de cadavres sortis des mines d'India Station et les affluents des égouts de Bengali Station. Enfin le transport du poisson complétait ses activités. Des marchandises déplaisantes mais, à l'époque de ses débuts, il avait accepté n'importe quoi, sauf le trafic des Roux.

— C'est une proposition honnête, dit Yal.

— Mes actions valent trois cents millions au moins.

— Et votre vie, combien ?

Le Kid regarda celui qui le menaçait ainsi.

— Ma vie c'est ici, la Compagnie de la Banquise. Je préfère la perdre que de perdre cette Concession. Je n'ai plus d'amis, plus de femme, rien. Alors vous voudriez encore me dépouiller de ce qui fait encore la seule nourriture de mon désir de survivre ?

Le silence fut général. Ils étaient tous

impressionnés par cette détermination inattendue.

CHAPITRE XXVI

Les explosions furent plus spectaculaires que prévu car dans ces ruines branlantes les secousses et le souffle provoquèrent une véritable catastrophe. Lien avait pourtant mis en place de toutes petites charges, mais ignorant l'état de la banquise en certains endroits il n'avait pas imaginé qu'une partie de la ville allait brusquement disparaître dans les eaux du Pacifique, sous les yeux terrifiés des derniers marins de Lady Diana encore sur place. Ils virent les piliers rouillés de la zone sud-est s'effondrer d'un seul coup. Une masse de plusieurs milliers de tonnes de glace surchargée de ruines lourdes bascula alors dans l'eau, et un raz de marée jaillit en une vague de trois mètres qui courut sur près d'un kilomètre avant de geler sur les bords et de former des congères.

L'équipage réintégra en hâte son patrouilleur qui fonça vers les aiguillages de l'est, réussit à passer avant que d'autres ruines ne s'écroulent à leur tour.

Du poste d'aiguillage où il avait télécommandé les explosions, Lien Rag restait muet de surprise en compagnie de Yeuse et de Jdrien.

— Ils s'en vont, dit l'enfant. Ils pensent qu'ils ne reviendront plus jamais.

Mais Lien Rag oubliait leurs ennemis pour ne voir qu'une chose : les voies de sortie qui rejoignaient le réseau du Cancer ouest disparaissaient sous des tonnes de glaces, de ferrailles. Des wagons immobilisés depuis un siècle venaient de basculer et, désormais, c'était une série de tas inextricables qui leur faisaient obstacle. Ils étaient coupés de toute sortie puisqu'à leur tour les passages vers l'est recevaient le raz de marée qui allait geler sur plusieurs mètres d'épaisseur, avant que le surplus d'eau salée ne se retire si elle n'était pas prise.

— C'est fichu, dit Yeuse. Nous sommes bien protégés des incursions indiscretes mais nous ne pourrons jamais sortir. Pas avant un an.

— Je peux faire sauter ces débris...

— Et provoquer une autre catastrophe.

— Allons voir Pavie, disait l'enfant qui ne pensait plus qu'à ça.

Le goéland effrayé par ces explosions venait d'entrer dans le poste et se perchait sur sa tête, frottait son bec contre la tempe de l'enfant.

— Et si la caverne avait souffert ? murmura Yeuse.

— Tais-toi.

— Je ne te reproche rien. Il fallait les faire partir.

— Les charges étaient faibles.

— La ville est dans une zone instable et ses anciens habitants ont trop creusé de galeries en dessous.

Lien Rag contemplait le désastre. Dans le lointain le petit patrouilleur haletait follement en fonçant vers la Compagnie mère. Des boules de vapeur sortaient de sa cheminée comme des œufs tout chauds. Ils allaient tous, ces marins, raconter des histoires incroyables, en rajouter tant et si bien que pendant des années personne n'oserait venir voir cette ville fabuleuse. Si Lady Diana avait fait des rêves d'annexion, elle devrait y renoncer faute de colons volontaires. À moins qu'elle n'envoie des gens de force.

— Viens, dit Yeuse.

— Je vous rejoindrai.

— On va voir Pavie ? demanda l'enfant.

Le plus souvent il n'était plus un petit prodige, ni un petit dieu, simplement un gosse aussi pénible que les autres et qui donnait à Lien l'envie de lui flanquer des calottes.

— Plus tard.

— On peut y aller, les galeries sont intactes, lui lança en plein cerveau l'enfant. Tu as peur qu'elles soient détruites, hein ?

— D'accord, on ira.

Il voulait rester seul pour essayer de récupérer quelque chose dans cette détresse morale qu'il éprouvait. Il ne savait trop quoi, une raison de survivre, de poursuivre leur travail de titan, besoin d'espérer, de croire qu'il servait à quelque chose, qu'il ne serait pas condamné à passer le reste de ses jours dans cette cité perdue avec Yeuse et Jdrien.

« Allons, finit-il par se dire, la compagnie n'est pas si mauvaise, une jolie femme sensuelle et un fils surdoué. Combien de pères s'en réjouiraient et de maris se frotteraient les mains ? »

Qui n'avait rêvé de robinsonnade pour son couple et son enfant ? Les joies du foyer allaient s'exacerber sans les contraintes sociales, ils

pourraient vivre à leur guise sans limites, sans tabous. Sans même le cordon ombilical des rails. Et arrivé à ce stade de la réflexion il sentit à nouveau l'angoisse s'insinuer en lui.

En toute hâte il rejoignit les siens, les trouva en train de préparer du thé et de la nourriture et fut heureux de se lover dans leur chaleur, de sentir que leur petit groupe était clos, soudé.

Il commençait de manger lorsque Jdrien s'assit soudain sur les genoux de Yeuse.

— Tu es malheureuse, dit l'enfant, tu as peur. Tu verras, nous nous en sortirons.

Yeuse lui caressa la tête et se mit à pleurer sans bruit. Lien Rag se figeait. Son petit salaud de fils en profitait pour caresser amoureusement les seins de la jeune femme sous le pull de laine fine qu'elle portait à l'intérieur bien tempéré. Et il pouvait voir les bouts se durcir et former deux pointes sous le lainage.

— Allons dans les galeries.

Yeuse soupira.

— Je suis lasse. Je voudrais dormir. Il y a des nuits que je me repose mal. Je croyais toujours entendre des pas qui se rapprochaient.

— Nous irons, Jdrien et moi, dit le glaciologue.

L'Enfant avait appuyé sa joue droite contre la poitrine tendue de Yeuse et le regardait du coin de l'œil.

— Tout à l'heure tu ne voulais pas.

— J'ai changé d'avis. Allez, dépêche-toi.

Il partit devant et l'enfant finit par le rattraper en jouant avec le goéland.

— Tu as vu le mur du baleinarium ?

Lien passa outre, trouva le vomitoire, puis la galerie. L'oiseau ne les accompagnait jamais sous la banquise. Il attendait Jdrien en volant en rond au-dessus du cirque.

Il y avait quelques fissures dans les parois mais les ondes de choc n'avaient pas atteint cette zone. Ils finirent par atteindre la nécropole. L'enfant alla directement à la niche où reposait le vieux mineur derrière sa paroi de glace transparente. Lien se demanda s'il ne s'obstinait pas à sonder son esprit chaque fois qu'il venait. Et soudain il fut pris d'une idée insensée. Jdrien ne trouvait-il vraiment que le néant ?

Pour échapper à cette étrange question, il alla visiter les niches des six Hommes-Jonas trouvés dans la baleine morte. Ils avaient fait du bon travail. Frère Pierre l'avait aidé à ensevelir ces hérétiques dans la glace, n'avait pas semblé trop

écœuré de rendre ainsi un dernier service à des êtres qui vivaient en dehors des lois morales.

Il lui sembla que Jdrien s'attardait plus que de coutume dans cet endroit qui, sans être sinistre, n'était quand même pas folichon.

— Nous remontons ?

L'enfant agita la main en regardant vers l'eau qui clapotait contre la rocade de glace.

— Retournons là-bas.

Lien Rag pensait qu'il voulait parler de la surface mais son fils s'arrêta à l'endroit où les baleines venaient mettre bas.

— Qu'y a-t-il ?

L'enfant se modifiait, perdait son côté gosse pénible, s'auréolait, semblait-il, de gravité. Et puis l'eau se mit à bouillonner à cinquante mètres du rivage.

CHAPITRE XXVII

La capitale se refroidissait de plus en plus. Aux dernières nouvelles il faisait entre moins six et moins dix selon les endroits et les gens allaient s'habiller chaudement pour revenir avec obstination sur les quais, dans les grandes artères. Lorsqu'ils vociféraient, des nuages de vapeur sortaient de leur bouche, allaient vers les dômes qui se ciraient d'une couche interne de glace. Des mécanismes se coinçaient faute de chaleur et certaines draisines à usage intérieur ne voulaient plus fonctionner.

— Le Kid, vous êtes fou de laisser faire ça. Ils vont crever. On devrait vous placer dans les mêmes conditions.

Ce n'était jamais Yal qui proférait les menaces et les injures mais toujours un des membres du

conseil. C'était très habile. Yal restait en principe le seul interlocuteur raisonnable.

— La température peut descendre encore. Ils vont devenir fous.

Dans la gare centrale, les gens s'installaient dans les trains chauffés pour occuper les lieux, mais ailleurs il n'y avait guère de possibilités d'échapper au froid. Le réseau électrique surmené avait des faiblesses. La centrale locale ne pouvait utiliser ses générateurs à vapeur d'eau mais possédait des groupes à huile de baleine.

— Jamais ils ne vous le pardonneront. En ce moment ils vous haïssent tous.

Il augmenta le son.

— « À mort le Kid, l'avorton à la porte ! »

Le Kid sourit.

— Je suis satisfait. Ce qui se passe là ne se produirait dans aucune autre Compagnie dictatoriale. Les manifestants réclameraient de la chaleur mais ne conspueraient pas les dirigeants. C'est la preuve qu'ils commencent d'avoir vraiment un sens démocratique qui se développe. Un peu de travers, dans une direction qui ne m'est guère favorable, mais enfin il est en germe.

— Il est complètement cinglé. Il se réjouit qu'on le traite ainsi.

— Il est plus intelligent que vous ne le pensez, dit Yal qui se leva pour aller couper le son du téléviseur, ne laissant que les images.

— Vous croyez vraiment avoir institué un régime démocratique en favorisant les uns au détriment des autres ?

— Pourquoi pas ? Vous étiez trop puissants, j'ai toujours voulu vous niveler sans vous faire disparaître. De toute façon vous êtes anachroniques dans une Compagnie comme celle-ci qui mise tout sur le progrès technique et social, dans la stricte observation des lois naturelles et écologiques. Vous détruiriez toutes les baleines si on vous laissait faire, vous rejetteriez les déchets sous la banquise, vous saccageriez, gaspilleriez faute d'avoir l'intelligence et la générosité nécessaires. Vous empilez votre fric, vous thésaurisez, et tout ce que vous savez faire de vos richesses c'est de vivre dans la débauche et dans la luxure.

— Vous êtes un puritain, le Kid. On ne vous connaît pas une liaison féminine. Votre femme vous détestait bien avant qu'elle ne meure. Vous trouvez que c'est une vie agréable que celle que vous menez ?

— Il fornique peut-être avec les femelles

Rousses quand il va rendre visite à ses amis du Dépotoir. Il me semble qu'il y reste bien longtemps. Comment fait-il pour ne pas se la geler, à propos ?

Il y eut de gros rires que Yal fit taire d'un seul regard. Il détenait une grande autorité sur ces rustres et devait prendre plaisir à le prouver, mais le Kid n'y voyait pas qu'une comédie. Yal était largement au-dessus de ses compagnons de travail et de plaisir.

— Vous devriez me libérer, dit-il. Moi seul peux rétablir la situation. Vous allez diffuser une proclamation disant que lorsque les gens seront tous rentrés chez eux la température remontera très vite. Je tâcherai d'oublier cet incident de parcours et pour vous prouver ma bonne volonté j'augmenterai les subventions pour compenser la perte que vous éprouvez en changeant vos dollars.

— Vous l'entendez ? Il nous dicte ses conditions.

— Je vous disais qu'il est fou.

— Faut l'enfermer dans une chambre froide tant qu'il gardera sa morgue.

Yal allumait un cigare et restait songeur, les yeux fixés sur le Kid. Il découvrait peu à peu la forte personnalité de cet homme contrefait, ses

réserves de résistance. Il devinait que rien ne le ferait fléchir et que sa mort n'arrangerait rien, bien au contraire. Il n'avait jamais espéré que le Kid accepterait ses propositions de vendre ses actions et de se retirer dans sa petite compagnie ancienne. Maintenant il fallait frapper un grand coup.

CHAPITRE XXVIII

Sans son fils, Lien se serait éloigné. Lorsque la baleine avait commencé d'émerger lentement il s'était senti gêné d'être là. Comme un intrus. Mais Jdrien était déjà en communication télépathique avec les Hommes-Jonas et paraissait rassuré. Lentement, l'énorme masse bleutée approchait d'eux dans la clarté crépusculaire de la caverne. Lien apercevait l'espèce d'œuf juste derrière la tête, croyait discerner des taches plus sombres de visages humains.

— Ne t'inquiète pas, dit Jdrien. Ils savaient que nous étions là ; ils nous considèrent comme des amis.

L'œuf s'ouvrit et une silhouette se dressa, portant une combinaison sombre. Pavie, avant de mourir, l'avait décrite et affirmait que c'était de la

peau de phoque qui protégeait du froid. Mais dans la baleine morte les cadavres étaient nus. L'homme glissa sur le corps couvert de coquillages du cétacé et se retrouva dans l'eau. Lien Rag frissonna. L'inconnu nageait silencieusement, approchait.

Il commença de parler dans un anglais très archaïque que Lien eut du mal à suivre :

— Nous savons qui vous êtes. Vous séjournez ici depuis des mois. Comme nous, vous êtes des proscrits. Vous tentez de rejoindre à l'est un très ancien réseau. Nous vous remercions pour la famille Donte d'avoir rapporté leurs corps et de les avoir placés dans les niches de notre nécropole. Leur amie la baleine a été frappée d'une crise cardiaque en pleine tempête. Ils ont pu nous prévenir que l'ouragan les balayait puis nous n'avons plus rien su d'eux.

— Ils sont morts par manque d'oxygène, et de froid. Sous la montagne de glace qui les recouvrait, il faisait moins trente.

Une femme brune, petite, bien faite, venait de les rejoindre. Sa peau de phoque la moulait étroitement. L'eau ne s'accrochait pas sur cette matière.

— Vos amis Donte étaient nus, dit Lien.

— Dans l'intérieur de nos amies nous ne mettons pas de vêtements. Ils ont dû être surpris.

— Vous saviez que nous étions là ?

— Nous avons des détecteurs de présence dans cette caverne, pour pouvoir émerger en toute sécurité. Pourtant il y a plus de cent ans que personne n'habite plus la cité. Mais parfois des hommes mal intentionnés viennent chercher l'aventure dans ces coins les plus reculés. Nous vous observons depuis des mois. Un jour, la jeune femme a failli nous surprendre.

— Combien existe-t-il de baleines « habitées » ? demanda Lien.

— C'est notre secret et ne vous offensez pas. Mais nous communiquons entre nous en utilisant les ultrasons de nos amies. Elles peuvent se joindre sur des distances considérables, se signaler les dangers.

Il y eut un silence et Lien se sentit soudain envahi par des images qui rappelaient des souvenirs très frais. Leurs difficultés pour reconstruire le réseau, les marins, Lady Diana, les explosions et la catastrophe qui les bloquait dans la cité. Il ne comprit pas tout de suite que Jdrien faisait un résumé rapide de leur situation.

— C'est fascinant, dit l'Homme-Jonas. Votre

jeune compagnon a un pouvoir de télépathe inouï.

— C'est Jdrien, mon fils. Il est effectivement surdoué. Je suis Lien.

— Nous sommes la famille Rune. Voici ma sœur Vo. Moi c'est Uny. Ce sont des noms que les baleines peuvent retenir et formuler dans leur langage. Nous avons oublié nos patronymes anciens. À bord il y a encore deux femmes, dans votre terminologie l'une serait ma fille, l'autre ma mère. Deux hommes, un frère et un fils.

— Vous n'avez pas d'épouse ?

Uny sourit. Vo éclata de rire. Ce fut elle qui précisa :

— Je suis la femme de tous les hommes comme les autres femmes. Il n'y a plus d'organisation familiale comme chez vous et chez nous autrefois.

— Nous descendons des anciens dresseurs de baleines de cette cité. Il y a deux cents ans ils avaient atteint une très grande maîtrise dans cet art. Ce n'était déjà plus du dressage mais une entente, une amitié. Plus tard c'est devenu une relation encore plus étroite.

— Une symbiose ?

— Si vous le dites ce doit être ainsi. Il y avait des familles de dresseurs. Un jour il nous a fallu quitter la cité qui semblait dans la décadence et la

folie. On nous accusait d'être des démons, des créatures amphibies, des hommes-phoques. La tyrannie ferroviaire commençait et nos ancêtres ont choisi de s'en aller avec leurs amies les baleines. Depuis nous vivons en parfaite harmonie. La nôtre se nomme elle-même Ehvoule. Elle a cent quatre-vingt-trois ans. Depuis huit générations notre famille et la sienne sont unies. Nous espérons qu'elle vivra encore longtemps. Certaines atteignent désormais trois cents ans. La pollution a été arrêtée pendant si longtemps. Mais à nouveau elle menace. L'essor industriel des Compagnies en est la cause.

Les autres les rejoignaient. La plus âgée était la mère Nou. Elle paraissait quarante ans mais disait en avoir soixante-trois. Lien était surpris car dans le monde des glaces les gens vieillissaient mal, mouraient de plus en plus jeunes et leur morphologie se transformait. Les corps rabougrissaient à chaque génération.

— Nous voulions vous rencontrer depuis que nous savons que vous avez pour ami le maître de cette nouvelle Compagnie sur la banquise.

— Comment pouvez-vous savoir cela ? murmura le glaciologue.

— Parfois l'un de nous quitte le sein confortable

de notre amie-la-Baleine pour aller voir ce que font nos anciens frères les humains.

— Ce maître, en fait, est le dirigeant de la Compagnie. Il se nomme le Kid.

— Nous voudrions qu'il sache que sa création d'une station baleinière en pleine banquise, au-delà de ce volcan domestiqué, est une catastrophe écologique pour les cétacés. C'est l'endroit le plus riche en nourriture, plancton et poissons. En nous chassant ces hommes détruisent nos réserves. Je dis bien nos réserves puisque nous sommes tributaires des baleines pour notre alimentation. L'autre station baleinière, déjà plus ancienne, nous paraît plus acceptable.

— Vous ne plaiguez pas le sort des bêtes abattues par milliers ? s'étonna Lien, traduisant l'émotion de Jdrien.

— Nous restons humains et comprenons que pour survivre sur les glaces nos anciens frères ont besoin de cette huile, de cette viande, de ces os. Nous n'avons fait alliance qu'avec une seule race, l'ancienne baleine franche de nos aïeux. On la croyait disparue mais il en survivait une poignée, et en trois cents ans elles se sont multipliées.

Lien fut choqué par le ton altier d'Uny qui paraissait très condescendant pour les autres

espèces de baleines.

— Vous transmettez notre requête ?

— Quand je verrai le Kid, mais ce n'est pas pour demain ni pour bientôt.

— Nous savons. Je tiens à préciser une chose sans la moindre intention menaçante. Si le Kid mésestimait notre demande, il pourrait le regretter. Une cinquantaine de baleines franches pesant entre deux cents et quatre cents tonnes n'auraient aucun mal à détruire son fameux viaduc sur des kilomètres. Je peux vous prouver qu'une de nos amies peut, en plongeant à mille mètres, remonter vers la banquise à la vitesse d'un obus et faire sauter un bouchon de plusieurs mètres d'épaisseur.

— Je n'en doute pas, dit Lien Rag vaguement goguenard.

L'enfant, Pavie lui-même s'étaient fabriqué une légende sur ces Hommes-Jonas. Ils ne pouvaient qu'être beaux, et c'était exact, sereins, c'était à peu près vrai, angéliques et porteurs d'un message de paix universelle. Ah oui ?

— Ne nous jugez pas prétentieux, dit Uny répondant à ses déceptions. Nous ne faisons que défendre notre milieu écologique, notre environnement. Mais pour vous remercier de la

transmission de ce message je vous propose notre aide. Nous pouvons vous offrir l'hospitalité pour vous transporter dans n'importe quel point du globe. Très près de Kaménépolis si vous le désirez ou ailleurs.

Lien Rag se pétrifia, regarda l'énorme masse bleuâtre qui dérivait lentement dans la caverne. La peur s'engouffrait en lui par toutes les issues.

— Puisque vous êtes bloqués pour longtemps dans cette cité.

CHAPITRE XXIX

On l'avait ramené, sans ménagements, dans son compartiment où il se rendit compte immédiatement de la baisse de température. On avait supprimé ses couvertures, son matelas, et il s'assit sur le bois de la couchette en face du téléviseur qui continuait de montrer des scènes des quais. La régie s'était simplement branchée sur les caméras de police installées dans les endroits stratégiques. La foule, chaudement vêtue, continuait de manifester, mais le Kid avait l'impression qu'il y avait moins de monde dans les grandes perspectives.

Il avait froid, très froid. On voulait lui faire subir le sort de milliers de gens et il ne savait qu'en penser. Il n'était pas près de faiblir pour autant. Les autres pouvaient se passer de légalité, prendre

le pouvoir, le laisser dépérir jusqu'à ce qu'ils récupèrent ses actions. Encore faudrait-il s'emparer de Jdrien dont il avait fait son seul héritier bien avant la mort de Miele.

Yal entra avec une thermos de vin chaud très parfumé. Quand il retira le bouchon le Kid huma des odeurs d'épices rares, celles qui valaient une fortune et que cultivaient des horticulteurs dans des serres spéciales. De même pour le vin. Il y avait très peu de vin véritable. On en fabriquait avec de l'alcool neutre, des parfums synthétiques, des colorants. Ce n'était pas mauvais mais le Kid avait goûté des vins véritables cultivés en Transeuropéenne pour les milliardaires de la Compagnie. Il ne confondait pas.

— Avalez ça. Je suis forcé de complaire à mon bureau. Vous devriez réfléchir. Nous avons contacté le Mikado en lui disant que vous étiez en notre pouvoir.

Le Kid savait ne pas pouvoir compter sur ce gros poussah. Le Mikado détestait la Compagnie de la Banquise par peur de l'océan en dessous. Le Mikado était un métis de Roux et craignait que l'on apprenne ce secret qui l'aurait déconsidéré dans le milieu des affaires.

— Le Mikado veut vendre ses actions. Il avait

commencé par petits paquets pour tester votre réaction. Vous n'avez jamais rien dit.

Ce n'était pas un gros trafic. Quelques milliers de titres vendus à Amertume-le-cloaque, par dix, pour permettre aux gens d'entrer dans la Concession. Une fois dans la capitale, l'émigré revendait ses actions aux mêmes qui les lui avaient cédées au prix fort.

— Nous lui avons fait une offre sérieuse.

— Meilleure que celle que vous m'avez proposée, je suppose ?

— Nous pouvons marchander.

— Pour un milliard de dollars je ne vendrais pas. Que m'importe l'argent ? Je veux rester ici et diriger cette Compagnie que j'ai créée.

— Grâce aux Chasseurs de baleines qui primitivement occupaient le coin.

— Illégalement, sans posséder la Concession. J'ai été très généreux avec vous, trop bon. J'aurais pu vous chasser, vous spolier. Mais à cette époque vous aviez un chef d'élite et nous étions amis. Je ne l'oublierai jamais. Vous l'avez fait disparaître parce qu'il savait se montrer conciliant.

Yal avala un peu de vin.

— Laissons le passé. Le Mikado va attendre

quelque temps, enverra des enquêteurs. Il y aura toujours cette effervescence. Il aura peur et vendra.

— Certainement, dit le Kid, mais vous serez floué. Il ne doit avoir que trente pour cent des actions. Moi j'en possède cinquante virgule zéro cinq pour cent.

— Comment se fait-il ? demanda Yal très excité d'un seul coup.

— Le Mikado a revendu beaucoup plus que la rumeur publique ne le dit. Et pas à des pauvres bougres d'émigrants. À des hommes d'affaires qui venaient certainement de la Panaméricaine. Juste les vingt pour cent qui pourraient bloquer certaines décisions qui engageraient un trop gros capital. Tout cela est dans le cahier des charges de la Compagnie. Le cas ne s'est jamais présenté. Mais par exemple si vous vouliez acheter un milliard de dollars la part du Mikado, cette minorité de blocage pourrait fonctionner. Même moi avec mes cinquante zéro cinq je ne suis pas à l'abri de cette règle.

— Vous bluffez ?

— Le Mikado vous laissera croire qu'il possède quarante-huit à quarante-neuf pour cent et vous fera lanterner le temps d'essayer de racheter le

reste.

— Voilà pourquoi vous ne vous faisiez pas trop de souci au sujet des actions qui apparaissaient çà et là ?

— Exactement.

Yal le regarda en coin.

— Vous êtes un malin, Kid.

— Plus que vous ne croyez.

— Nous pouvons prendre le pouvoir et vivre sans ennuis. La Commission de NYST nous foutra la paix. Et si nous donnons des gages de bonne gestion nous pouvons nous en tirer.

— Sauf si mon fils adoptif va avec ses hommes de loi à NYST réclamer justice.

— Votre fils adoptif ne reviendra jamais. Wark a fait ses confidences aux journalistes avant votre arrivée à Jarvis Station. Ils ne peuvent plus s'en tirer. Ils vont mourir. Ou ils se rendront à la grosse actionnaire de la Panaméricaine et vous ne les reverrez pas de sitôt.

— Ça ne l'empêchera pas de demander justice devant la Commission. J'en ai fait mon héritier.

— Votre héritier, ricana Wark. Encore faudrait-il que vous mouriez. Et personnellement je ne veux pas votre mort. Nous allons même vous

maintenir en vie le temps qu'il faudra, dans une prison dorée. Vous serez dorloté, choyé, on veillera à vos moindres désirs. Je vous enverrai même des filles si expertes que vous oublierez tout sous leurs caresses.

— En attendant vous me faites crever de froid. Et ma petite nature d'avorton ne le supporte pas. J'ai trois fois moins de résistance que vous.

Yal se leva et sortit. Peu après la chaleur revint dans le compartiment et le Kid sourit. Il avait exactement conduit la conversation comme il l'avait envisagé pour qu'on chauffe son compartiment. Ces Harponneurs étaient de grands enfants qu'il fallait manipuler avec finesse.

Le pire serait qu'ils retrouvent Jdrien et le retiennent en otage. Mais il ne voyait pas comment Lien Rag, Yeuse, l'enfant et ce religieux pourraient s'en tirer avec des milliers de kilomètres de rails à reconstruire.

Il s'installa confortablement et essaya de dormir malgré les images préoccupantes que diffusait le téléviseur.

CHAPITRE XXX

Dans le wagon bien chauffé, la cuisine de Yeuse apportait encore un supplément de confort par ses bonnes odeurs. Ils étaient bien là, sous la lampe. Tout autour c'était la grande cité ruinée, le vent furieux, les décombres, les prédateurs. En dessous, l'océan vertigineux, et, dans la caverne, les hommes-baleines qui attendraient jusqu'au lendemain midi. Uny l'avait promis.

La seule réponse de Yeuse, c'était cette nourriture odorante, cette petite salle à manger bien tenue, douillette, c'était aussi la silhouette très sexy de la jeune femme vêtue d'une robe d'hôtesse qui découvrait une de ses épaules et moulait son corps. Une fente sur le côté gauche laissait passer des éclairs de sa peau nacrée,

découvrir qu'elle était nue.

La réponse de Yeuse, c'étaient aussi les relevés de stocks déjà entrepris par Wark, les quantités de nourriture, d'huile de baleine, qui auraient suffi à mille personnes durant un siècle.

C'était aussi le refus de ses yeux, de tout son être, de sa bouche soudain durcie quand Lien Rag lui avait rapporté la proposition des Hommes-Jonas.

« S'il le faut, je resterai seule ici ma vie durant. Nous avons renié Wark pour son sacrilège. »

« La situation a encore empiré. »

Jdrien avait essayé, mais Yeuse avait fermé son esprit aux tentatives de persuasion de l'enfant. Lien Rag était presque soulagé de la fermeté de la jeune femme. Il avait un instant flotté dans l'incertitude, imaginé les années de solitude à trois qui les attendaient, la robinsonnade qui pouvait s'achever tragiquement. Mais l'assurance de Yeuse, sa foi en leur destin en tant qu'hommes de la civilisation ferroviaire venaient de le retourner complètement. Il imaginerait des moyens, des machines pour les tirer de là. Il y avait sur place un matériel utilisable. Ils s'en sortiraient. Au bout de deux ans, de trois ans.

— Non, dit Jdrien.

Ils le regardèrent.

— Moi, je vais avec les Hommes-Jonas.

— Tout seul, ricana Lien la bouche pleine...
Comme un grand.

Et soudain il se revit enfant se dressant contre son propre père. La même scène déplaisante avec des adultes qui lui paraissaient stupides, veules, sans idéal. Tel il devenait aux yeux de Jdrien et il cessa de manger.

— L'affaire est classée, non ? dit gaiement Yeuse. Nous travaillerons dur mais nous en sortirons par la voie légale. Wark portera toujours le stigmat où qu'il aille. Nous le rejoindrions dans la marge de la société. Il y a trop longtemps que je lutte pour devenir quelqu'un de normalisé. Ce n'est pas aujourd'hui qu'un gosse me fera changer d'avis.

Jdrien les quitta. Tranquillement, sans boudier, sans faire d'éclat, il se dirigea vers son compartiment. Yeuse posa sa main sur celle de Lien Rag, puis la lui fit baiser.

— Ce soir, dit-elle d'une voix sourde, ce soir je ferai mille folies, pas toi ?

Il souriait vaguement.

— On n'a pas tellement eu le loisir ces dernières semaines de passer une nuit blanche, ou c'était

pour autre chose que le plaisir.

Elle n'avait même pas voulu rendre visite aux Hommes-Jonas. Elle n'éprouvait aucune curiosité pour eux, pour l'énorme baleine franche qui flottait dans l'eau de la caverne. Il lui avait répété qu'elle avait cent quatre-vingt-trois ans et elle avait paru ne pas entendre. Elle avait préparé cette viande en sauce, ce gâteau excellent.

— Nous aurions pu les inviter.

— Ils n'aiment que le sang de baleine, avait-elle répliqué.

Elle se leva, s'étira voluptueusement et se dirigea vers la porte. Dans le temps elle faisait des imitations de stars d'autrefois, ces filles fabuleuses qui apparaissaient dans les films rescapés de la Grande Panique ou qu'on retrouvait dans les forages. Sa préférée c'était Marilyn Monroe. Elle coiffait une perruque blonde et son corps potelé faisait merveille.

Ce soir-là elle joua la scène de la séduction très cinéma ancien, s'immobilisa à la porte, tourna lentement la tête, les yeux langoureux. Sa jambe se pliait un peu, le pied pointé vers le parquet et la robe glissait très haut sur la hanche.

— Tu viens, chéri ? dit-elle en français.

Il tressaillit. Ses grands-parents parlaient cette

langue archaïque et lui se souvenait de quelques phrases, de quelques mots. C'étaient des gens qui n'avaient jamais accepté l'universalisation de la langue américaine à la suite des Accords de NY Station. On avait commencé par utiliser un langage commun pour le fonctionnement des trains et des signaux, l'uniformisation des voies et des aiguillages. Et puis la langue américaine était devenue obligatoire pour les autres activités de la vie. D'un seul coup la littérature transeuropéenne n'avait plus existé, ni le théâtre ni les autres arts.

— On ne range pas ?

— Pas ce soir, nous aurons tout le temps demain.

Il éprouva un malaise. Accepterait-elle qu'il aille donner une réponse aux Hommes-Jonas ou souhaitait-elle qu'il les laisse repartir sans les voir ?

— Je vais voir si Jdrien dort, murmura-t-il lorsqu'elle le frôla de façon très suggestive.

— Laisse ce gamin trop sûr de lui. Il ne faut pas trop lui prêter attention.

Lien Rag entra dans le compartiment, fit rouler la porte derrière lui. L'enfant s'entraînait à lire sous la lumière très douce d'une lampe.

— Je suis venu te dire que tu as raison.

Il s'assit à côté de la couchette.

— Maintenant lis en moi ce que je souhaite que tu fasses.

Au bout de quelques minutes il se leva et cligna d'un œil avant de quitter le compartiment.

Yeuse avait soigné sa mise en scène. Leur compartiment baignait dans la chaleur, le parfum et une lumière rose très douce. Nue, la jeune femme l'attendait couchée en chien de fusil sur sa couchette.

— Je ne sais quel est ton appétit, murmura-t-elle, mais moi je me sens insatiable.

Ce fut elle qui le lendemain découvrit que Jdrien avait quitté le train avec quelques menues affaires et un mot : « *Moi je pars avec eux.* » Il avait découpé chaque terme dans un livre car il ne savait pas écrire, juste lire.

CHAPITRE XXXI

Il faisait encore nuit lorsque le Kid se leva pour frapper à la porte. Peu après celle-ci s'entrouvrit.

— Que voulez-vous ?

— Parler à Yal.

Il attendit un quart d'heure et le chef de la Guilde des Harponneurs pénétra dans son compartiment.

— Je suis décidé à ordonner la reprise des pompes à chaleur de la sous-station de relance thermique.

— Je suis heureux de te voir aussi raisonnable.

— Oui, mais à une condition. Je veux être transféré ailleurs. Je ne supporte pas l'odeur de l'huile de baleine.

Yal haussa les épaules.

— Tu mens. C'est l'odeur de cette ville. Ça peut-être mais ça rapporte gros.

— Je veux être transféré ailleurs.

— Tu ne quitteras pas notre station de chasse.

— Alors tu expliqueras comment tu ne parviens pas à rétablir la chaleur à tes nouveaux sujets.

— Un commando roule vers la sous-station. Ils vont obliger cet ingénieur à obéir.

— Je t'ai prévenu, il risque de tout faire sauter.

— Les pompes ne sont pas minées.

— On peut les endommager aisément. Depuis huit heures environ je n'ai donné aucune de mes nouvelles. Les gens de Titanpolis, ceux du réseau est et ceux du 160° méridien doivent commencer à bouger. Ils sont aussi nombreux que tes partisans de la ville. Tu devrais y réfléchir.

Yal sourit.

— Il y a quand même un progrès dans nos négociations. D'abord tu acceptes de faire rétablir la chaleur et ensuite... Ensuite nous nous tutoyons. N'est-ce pas un signe ?

Le Kid sourit.

— Tu as peut-être raison. Je veux être transféré sur le réseau, même sur une voie de garage. Tu

peux me faire surveiller si tu le souhaites.

— Tu complotes quelque diablerie... Mais soit. Je vais prendre le risque. Tu sais que ton ami Gola a accepté de se rendre pour éviter une effusion de sang. Nous occupons la ville depuis cinq heures ce matin.

— Tu dis vrai ?

— Gola s'est retiré avec ses hommes en dehors de la ville lui aussi mais sur le réseau est. Il n'était pas question de le laisser venir sur le méridien.

— Alors que décides-tu ?

— Je dois en référer au conseil.

Mais la situation était telle dans la ville que le conseil se hâta d'accepter. Les gens commençaient de harceler de questions les Harponneurs qui avaient pris la place des policiers. Dans quelques heures ils risquaient de déborder les nouveaux maîtres de Kaménépolis si le froid persistait.

On installa le Kid dans un wagon confortable qui fut attelé entre deux autres wagons bourrés de Harponneurs. Il regarda par la fenêtre-hublot et constata qu'on le conduisait non loin du deuxième dépotoir où les ossements de baleine étaient traités.

Il appela alors le petit ingénieur de la sous-station et se fit reconnaître.

— Relancez les pompes.

Mais cet ingénieur de troisième ordre que le Kid ne connaissait même pas se montra très méfiant.

— Je reconnais votre voix mais je voudrais être sûr que vous n'agissez pas sous la menace.

— Faites ce que je vous dis, répliqua le Kid agacé, et tout ira bien.

— Désolé d'insister, mais les bruits les plus alarmistes courent sur le réseau. On dit qu'un commando de Harponneurs est en route. Des aiguilleurs les ont vus et on va tenter de les détourner.

Yal, qui tenait un autre appareil, se retint de jurer.

— Les gens de Titanpolis sont mobilisés pour faire face à toute tentative de putsch dans leur ville où l'on a arrêté deux agents provocateurs qui ont avoué travailler pour la Guilde.

Le Kid sourit.

— L'important, c'est d'empêcher les gens de mourir. La ville est paralysée par le gel. Il faut arrêter. Il est certain que je ne suis pas libre de mes gestes mais je vous ordonne de rétablir la chaleur.

— Bien, monsieur, je comprends parfaitement.
Yal ne le quitta pas sur-le-champ.

— Vous triomphez ? Titanpolis, votre chère cité, a réussi à éventer notre complot ?

— Je crois que vous aurez du mal. Vous conserverez Kaménépolis mais le reste vous échappera. Et sans le reste vous ne pourrez pas faire face aux demandes pour le soufre, le silicium, les produits manufacturés, les fabrications sophistiquées. Vous allez mécontenter toute une clientèle étrangère très influente à NY Station.

Il s'allongea sur sa couchette et s'endormit sans attendre que Yal soit sorti de son compartiment.

Ce fut la fusillade qui le réveilla vers neuf heures alors qu'il faisait jour. Il comprit que le train était attaqué de toutes parts. Des hommes couraient et il reconnut leur fourrure. Des Chasseurs de phoques. Comme il l'avait prévu, Stamw avait réagi dès qu'il avait appris que son patron se trouvait en dehors de la forteresse des Harponneurs. Il devait errer dans le coin avec ses hommes.

Bientôt on cogna à sa vitre et il vit un homme qui lui faisait signe de baisser les deux vitres isolantes. Il le fit mais à cause des barreaux ne pouvait sortir malgré sa petitesse. Alors l'homme

lui passa un gros automatique doté d'un chargeur en quart de cercle impressionnant.

Juste comme on ouvrait sa porte, le Kid tira vers le bas une rafale et il y eut des cris, des jurons et des bruits de pas qui s'éloignaient. Il passa l'arme en dehors du compartiment, tirailla avant de refermer.

Il y eut des explosions et une pluie de glace s'abattit sur les toits des wagons. Une série d'explosions encore plus fortes fit osciller les voitures. Le Kid se tint prêt à sortir par le couloir si jamais le wagon basculait.

Lorsque la fusillade se rapprocha, il entrouvrit la porte, risqua sa tête. Le couloir était désert mais dans le sas un Harponneur montait la garde en regardant vers l'extérieur. Tranquillement le Kid lui tira dessus et attendit qu'il soit tassé sur lui-même pour se diriger vers le sas.

CHAPITRE XXXII

À l'instant où l'énorme baleine commençait de plonger dans l'eau claire de la caverne un événement inattendu se produisit. Sur le fond brillant des glaces passa comme un reflet plus mat, plus gris et Lien Rag reconnut le goéland de Jdrien. Il réussit à rester impassible mais son cœur battit plus vite. L'oiseau pour la seule et unique fois avait osé pénétrer dans les galeries, su trouver son chemin pour un dernier adieu. Jusque-là le glaciologue avait maîtrisé son angoisse, ce voyage commençant dans un environnement qu'il avait toujours connu pour sa désolation. Et d'un seul coup la détresse d'un oiseau abandonné venait rappeler que la vie véritable persistait sur la banquise, que malgré les conditions effroyables où se débattait l'humanité il y avait des sursauts d'amour, des signes

d'espérance.

Son fils à côté de lui aperçut son ami et Lien crut qu'il allait fondre en larmes. Mais d'un seul coup la cellule ne fut plus qu'une lumière verte qui peu à peu devint glauque. L'animal plongeait avec un angle de quarante-cinq degrés et des lampes s'allumèrent.

— Piles alcalines, dit l'un des fils Rune, Voa.

L'eau de l'océan était noire. La banquise avait une grosse saillie jusqu'à cent dix mètres à cet endroit. Ensuite le cétacé remonterait jusqu'à moins dix mètres, reprendrait sa respiration dans les poches d'air emprisonné sous la banquise. Lien avait découvert depuis longtemps que la banquise ne flottait pas le plus souvent sur l'eau mais à la suite de contractions se soulevait à des hauteurs parfois extraordinaires. Le niveau de l'océan lui-même n'était pas uniforme.

Vo, la femme brune, revint dans la cellule de tête. Elle était nue et Jdrien l'examina avec une curiosité qui la fit sourire.

— Yeuse dort. Elle est sous l'effet de l'hormonomorphine.

Une heure plus tard la baleine fit surface pour naviguer sous la banquise en direction du sud-ouest. Lien Rag avait opté pour une région située

dans une petite Compagnie australienne, la Compagnie des Algues, dirigée par une communauté végétarienne qui tirait sa subsistance des algues uniquement. Et ce sur le conseil des Hommes-Jonas qui connaissaient cette Concession depuis toujours. Les baleines pouvaient s'ébattre en toute sécurité dans un immense lac de banquise créé par des courants chauds.

— À proximité il y a une station qui commercialise les produits tirés des algues. Vous passerez pour des acheteurs étrangers et pourrez vous embarquer pour Kaménépolis sans attirer l'attention.

Ils avaient promis le secret absolu sur les Hommes-Jonas. Même Yeuse qui, contrainte et forcée, n'avait pas prononcé d'autres mots lors de son embarquement. À plusieurs reprises Lien l'avait crue au bord de la crise de nerfs mais une fois dans le ventre chaud, éclairé de la baleine, avec ces femmes douces et calmes, elle s'était détendue.

— Nous y serons dans huit jours, affirma Uny. Nous y séjournerons quelque temps.

Lien et Jdrien découvrirent alors le langage des baleines. La leur ne cessait de bavarder avec ses

commensaux. C'était une série de petits rires, de cris plaintifs que parfois on traduisait pour eux. La baleine commentait le paysage sous-marin, signalait des bancs de poissons, des requins, d'autres cétacés. Elle fit même un détour de cent kilomètres pour que les invités puissent voir un ancien bateau emprisonné dans la banquise et dont la coque flottait encore sur l'océan. Depuis longtemps les superstructures avaient disparu, laminées par les vents fous, mais le reste était encore étanche et la baleine affirmait que des Roux vivaient à l'intérieur, utilisaient un sas aquatique pour plonger et attraper du poisson.

On leur servit des sortes de galettes cuites. Lien leur trouva un goût de viande et de légumes. Tous les éléments y compris les parfums synthétiques provenaient des échanges sanguins de l'animal. Il y avait des gelées sucrées dont Jdrien s'empiffra avant d'aller se coucher auprès de Yeuse. Lorsque Lien les rejoignit, l'enfant dormait la tête sur le ventre nu de Yeuse, ceinturant son bassin de ses bras. Il fut mécontent de ce spectacle mais une fois allongé dans son coin, dans les fourrures de phoques, il s'endormit. L'air lui parut euphorisant et il dormit de façon très agréable.

Un matin, alors qu'il remontait, il surprit une des femmes, Nou, en train de chevaucher Voa.

Une fille d'Uny et un fils, déjà incestueux eux-mêmes. Voa, paresseusement allongé sous le pupitre, lui fit un signe désinvolte de la main, lui dit qu'il pouvait prendre du liquide chaud protéiné et vitaminé qui attendait dans un appareil. Lien eut du mal à oublier les ébats du couple, leurs halètements et leurs gémissements à la fin. De plus ce liquide brun le dégoûtait un peu, rien qu'à la pensée qu'il provenait du sang de l'animal.

Entre le cinquième et le septième jour commença la partie la plus risquée du voyage. La baleine pouvait emprunter la voie extérieure sur la banquise mais ne se déplacerait que très lentement, ou elle devrait couvrir sous l'eau des distances énormes avec juste quelques « trous », quelques poches d'air pour respirer. Mais les trous se situaient dans la Compagnie de la Banquise et certains pouvaient être surveillés par des Chasseurs, des Harponneurs. Les Hommes-Jonas ne pouvaient jamais être certains que ces sortes de lacs n'étaient déjà pas reliés par les rails à une autre station. Et dans cette zone il y avait peu de baleines franches et leur amie ne communiquait pas aisément avec les autres.

Lien participa à l'inquiétude générale. L'animal progressait de trous en poches d'air et vers la fin de cette première journée ne réussissait pas à

retrouver l'une de ces poches. Rapidement l'oxygène commença à devenir rare tandis que la température augmentait. L'alerte dura une heure. Déjà la baleine songeait à descendre très bas pour remonter, comme un obus, pulvériser la banquise en un point réputé fragile. Une tentative qui pouvait être catastrophique si la banquise s'avérait plus épaisse que prévu.

Enfin la poche fut repérée et l'animal y passa plusieurs heures à dormir.

Un soir, dans la nuit, ils se retrouvèrent en train de regarder à travers la cellule de tête des lumières lointaines, celles de la station de phytoculture. Ils étaient arrivés au terme de ce fabuleux voyage.

— Nous vous débarquerons en pleine nuit. Vous devrez patienter jusqu'au départ du premier train, expliqua Uny.

CHAPITRE XXXIII

Il avait eu le plus grand mal à dissuader Stamw de poursuivre leur attaque contre la ville et les installations baleinières. C'étaient surtout celles-là que les phoquiers souhaitaient ravager.

— Vous devez vous replier sur des bases fortifiées, dit le Kid. D'après mes informations, la ville seule est passée du côté des Harponneurs. Ils ne pourront pas tenir indéfiniment.

Le président du Syndicat des Chasseurs de phoques finit par céder avec réticence.

— Il y a suffisamment de morts, dit sèchement le Kid. Pour me délivrer, vous avez perdu huit hommes et les Harponneurs une douzaine. Je veux éviter la guerre civile.

— Vous n'y parviendrez pas, décréta le

président.

Mais ils se replièrent à une quarantaine de kilomètres de là dans la station de Hothouse, centre important de cultures maraîchères sous d'immenses serres. La capitale était en partie approvisionnée par cette station en légumes frais, céréales et volailles. La pénurie de vivres frais provoquerait certainement des troubles. Le Kid fut reçu par le chef de station qui lui assura que le personnel ferroviaire était fidèle à quatre-vingt-dix pour cent.

Tout de suite, le Kid rédigea une proclamation qui fut radiodiffusée et également expédiée sur les télésécriseurs dans toutes les directions. Mais Kaménépolis pouvait en limiter la diffusion. Il demandait aux habitants de rester calmes, de ne pas obéir aux ordres des factieux dirigés par la Guilde des Harponneurs. Il faisait aussi appel aux commissaires des Accords de NYST, pensant que les radios des Compagnies limitrophes capteraient sa proclamation et la transmettraient de relais en relais.

Le président voulut qu'il passe ses troupes en revue et leur adresse quelques mots de remerciements et d'exhortations. Il rechigna mais finit par accepter. Il ne parut pas à l'aise et les

Chasseurs de phoques furent certainement déçus mais il leur offrit un repas somptueux et ce geste fit oublier sa médiocre prestation. Il n'était pas doué comme tribun politique et préférait étudier dans son wagon les derniers développements du putsch.

Yal n'avait plus de moyen de pression sur lui, se retrouvait avec une ville aussi capricieuse que Kaménépolis sur les bras. Avec dans les jours à venir l'hostilité des petites Compagnies voisines et les réticences du Mikado qui dans ces conditions ne voudrait plus vendre ses actions.

Mais lui, le Kid était également dans une sorte de cul-de-sac. Le réseau du 160° se liait à celui de la frontière à Kaménépolis. Impossible donc de communiquer, à moins de construire en toute hâte une ligne vers l'ouest, de six cents kilomètres. Il pouvait le faire en rappelant les entreprises qui poursuivaient la rénovation du 160° vers le nord. Pas de difficultés majeures, et en trente jours ils atteindraient la frontière, pourraient se relier provisoirement avec une ligne secondaire appartenant à la Mikado.

Une nouvelle tomba, préoccupante. La Guilde avait ouvert des bureaux d' enrôlements volontaires et sa propagande affirmait que les

gens, jeunes et vieux, hommes et femmes s'y précipitaient joyeusement. En quelques heures dix mille personnes avaient été acceptées.

— C'est beaucoup, dit le président du Syndicat. Malgré leur manque d'entraînement ils peuvent nous poser des problèmes.

CHAPITRE XXXIV

Après un voyage sans histoires ils atteignirent un soir la frontière à Amertume Station, sans trop se faire d'illusions. Tout de suite ils avaient appris que des événements graves venaient de se produire dans la Compagnie de la Banquise. Le P.D.G. avait été arrêté par la Guilde des Harponneurs pour violation des Accords de NY Station. L'aventure de Wark qui avait traversé la banquise sur un voilier-ski avait servi de détonateur à ce putsch.

Depuis, la frontière était rigoureusement fermée et Lien n'avait aucune envie de rejoindre Kaménépolis pour se faire arrêter sur-le-champ.

Tous les trains-hôtels d'Amertume Station, du moins les plus convenables, étaient archicomblés et ils ne trouvèrent qu'un minuscule

compartiment à louer à un prix suffocant.

— Je pense aller trouver le Mikado, expliqua Lien à Yeuse. Il doit être très fluctuant et peut-être prêt à vendre ses actions aux insurgés. Je peux déjà faire ça pour le Kid. Mais il y a certainement mieux ensuite à entreprendre.

Le lendemain, la nouvelle courait que le Kid avait été libéré par un commando des Chasseurs de phoques et qu'il se trouvait à Hothouse Station, d'où il avait envoyé une proclamation qui faisait quelque bruit.

Ce fut dans un restaurant de l'étrange station que Lien Rag fut interpellé par un homme jeune au regard très pétillant qu'il reconnut assez vite.

— Professeur Ikar, mais comment avez-vous atterri ici ?

Le glaciologue l'avait rencontré deux ou trois fois au laboratoire de recherches sur la vie et les mœurs des Hommes du Froid, autrement dit les Roux.

— J'ai quitté Kaménépolis avant les événements et je me retrouve coincé ici. En fait j'étais venu chercher un de vos amis, le professeur ethnologue Harl Mern.

— Quoi, il est ici également ?

— Il a disparu. Il vous avait écrit pour que vous

l'aidiez à pénétrer dans la Compagnie de la Banquise puis avait fait une demande par la voie de l'administration qui a mis des semaines pour me la transmettre. Il me disait avoir bâti une hypothèse nouvelle et qui bouleversait toutes les idées reçues sur le peuple Roux. Je suis arrivé ici aussitôt mais il avait disparu. En compagnie d'un certain Elias dont j'ai le signalement. Cet Elias lui avait fait rédiger une sorte de mémoire sur ses recherches. Au bout de quelques semaines cet homme très suspect est venu le chercher et depuis plus de traces d'Harl Mern. On dit que cet Elias est un agent de renseignements de la Panaméricaine et des Néo-Catholiques à la fois. Je ne sais qui croire.

— Mon vieil ami aurait donc trouvé des éléments nouveaux qui inquiéteraient pas mal de monde ?

— Oui, et je me demande si le putsch de Kaménépolis n'est pas en liaison directe avec cette disparition.

Lien Rag n'avait aucune raison de douter du professeur Ikar qui devait sa carrière au Kid.

— Y a-t-il d'autres réfugiés politiques dans cette station ? Nous pourrions créer un comité provisoire de libération. Qu'en pensez-vous ?

Fin du tome 14